3

REVUE ROUMAINE

1962

R E V U E R O U M A I N E

Publication littéraire trimestrielle
paraissant en français, russe, anglais
et allemand

Rédaction et administration
5, RUE ION GHICA, BUCAREST

Téléphone : 15.35.88

R E V U E R O U M A I N E

S O M M A I R E

Pour le 125e anniversaire de Ion Creangă 3

Ion Creangă — Père Nikifor le Roublard 11

✧

Tiberiu Utan — Poèmes — Basilic — Nos Soldats — Baignade — La Beauté — Glaive et Fleur 24

Mihail Sadoveanu — Le Chant de l'Agnelle 28

COMMENTAIRES

Mihai Gafița — Les Fleurs de la Terre 76

Zaharia Stanco, *Remus Luca*, *Paul Anghel*, *Nicolae Stoian* — Le Printemps d'Or 86

A. E. Baconsky — Anthologie de la poésie latino-américaine 94

PROFILS

V. Mîndra — Alexandru Davila 97

RÉÉDITIONS

Chroniqueurs valaques, t. I et II (page 103) ● Grigore Alexandresco: *Poésies*, *Mémorial de voyage* (page 104) ● Cezar Petresco: *Le Chemin des peupliers* (page 106) ● Al. Cazaban: *Pas bête, ce garçon!* (page 107)

VIENT DE PARAÎTRE

Șerban Nedelco: *Les Instituteurs* (page 109) ● Mihail Davidoglu: *La Rose noire* (page 111) ● Constantin Nisipeanu: *Le Livre aux miroirs* (page 111) ● H. Rohan: *L'Equipe 53* (page 112) ● Mihai Negulesco: *Les Nuits blanches de la ville* (page 113)

ARTS

Aurel Jiquide, un Caragiale du dessin roumain (page 114) ● *L'Exposition Octavian Angheluță* (page 118)

✧

Livres d'archéologie : V. Canarache — *Tomes*, Ion Barnea — *Garvăn* — *Dinogetia* (page 120)

VISITES EN ROUMANIE
(page 124)

XVIe ANNÉE No 3 1962

Réflexions sur Ion Creangă*

par MIHAIL SADOVEANU

Ecrivains de la République nous aspirons tous aujourd'hui au titre d'écrivain populaire, car l'aire de culture de notre peuple s'est élargie d'une manière surprenante et notre vie de militants et d'artistes est associée aux efforts de tout le monde laborieux de chez nous, s'attachant à édifier le socialisme pour accéder ainsi définitivement à la liberté, au bien-être et à la paix. Dans le monde d'hier, monde des bourgeois et des grands propriétaires fonciers, « écrivain populaire » signifiait « recueil de contes ».

Les œuvres des écrivains populaires s'adressaient au « bas peuple » lequel, plongé dans les ténèbres, n'en prenait guère connaissance. Les masses haletaient sous le faix d'un régime d'oppression et d'exploitation impitoyables, et leurs préoccupations visaient uniquement à se procurer un quignon de pain amèrement gagné. Creangă était donc offert à l'ignorance populaire. Les gens de la haute, à de très rares exceptions près, ne s'occupaient point des « paysanneries » d'un pauvre instituteur, d'un défroqué, issu du milieu des opprimés qui travaillaient de leurs bras.

Combien peu ceux de la « Junimea** » appréciaient Creangă pour ses incomparables joyaux littéraires, est illustré par ce fait monstrueux qu'à l'issue de quelque joyeuse réunion, quand les boyards voulaient s'amuser après table, comme faisaient jadis leurs pères, ils demandaient au paysan de Humulești de les distraire en leur contant des anecdotes et des contes licencieux, dont les manuscrits circulèrent sous le manteau. Creangă bouffon de la « Junimea », Creangă sur le même pied que les bateleurs chantant et se trémoussant dans les venelles !

La vie du conteur n'est pas le seul document accusateur à l'adresse de ceux qui exploitèrent la Roumanie d'autrefois. Peu d'années se sont écoulées depuis, et pourtant on pourrait croire que ces choses se sont passées « en l'an mil quatre cent »... On trouve dans les *Contes* de Creangă les témoignages du temps, touchant l'état de choses d'il y a un siècle, un état de choses qui s'est prolongé pendant bien des dizaines d'années encore, au mépris de la justice et de la dignité humaine.

---

* Ecrit en 1951

** Groupe littéraire conservateur, dont le porte-parole principal fut Titu Maïoresco, pontife de l'idéalisme dans la critique littéraire roumaine de la fin du siècle dernier

Les écoles, comme nous l'apprennent les *Souvenirs d'enfance*, étaient alors des apparitions aussi rares que les comètes. Elles existaient aujourd'hui et demain il n'en restait que le souvenir. Il y en eut une à Humulești, dirigée par le bon Vasile, et elle disparut le jour où Vasile fut pris et ligoté par les suppôts du pouvoir pour être incorporé de force. En attendant de l'inscrire à une école similaire de Broșteni, « l'école de Nanu » comme on la nommait, le grand-père David Creangă emmène le gamin de Smaranda et après un voyage de quelques dizaines de kilomètres, le met en pension au bord de la Bistritza, chez la vieille Irinuca, aux chèvres galeuses.

En ce temps-là, les enfants épelaient en chœur et apprenaient l'alphabet cyrillique en dessinant les lettres sur du sable entassé dans une caissette. Les verges et le « cheval blanc » * étaient généralement les seules méthodes d'éducation en usage.

L'école de catéchistes de Fălticeni était une création éphémère, instituée au profit de l'archiprêtre local Conta. Cette école était un lieu de supplice et d'abrutissement pour les malheureux des régions de montagne, qui espéraient trouver dans les ordres une existence moins pénible, moins empoisonnée que celle de leurs parents.

C'est Ion Creangă qui, dans une réunion électorale, lança cette boutade que Iacob Negruzzi **, se moquant du pope Smîntînă, a consignée dans ses *Electorales*: « Braves gens, dans ce pays, ce ne serait pas mal si c'était bien ».

Lors d'une autre réunion, l'un des orateurs n'arrivait pas à finir son exorde, cherchant ses mots, se lançant dans une nouvelle période, hésitant encore, tel un jeune chien qui tourne sur lui-même, essayant vainement d'attraper sa queue. Midi avait sonné depuis longtemps, il faisait chaud, les gens avaient faim.

« Allons ! » intervint soudain Creangă en se levant, s'épongeant le visage d'un foulard rouge. « Dites simplement: « Vive Son Altesse le Prince ! » et laissez-nous partir: on crève de chaleur et de soif ! »

Creangă a donné à ses contes une vie intense, les situant dans le temps et l'espace, créant des types humains qui agissent et parlent chacun selon son propre caractère. A cet effet, il utilise non seulement des moyens d'expression simples et élégants, mais encore un trésor séculaire de dictons d'une grande richesse et d'une beauté poétique exceptionnelle. Et sur le tout règne, en plus, une suprême bonne humeur qui accroît encore le plaisir de la lecture.

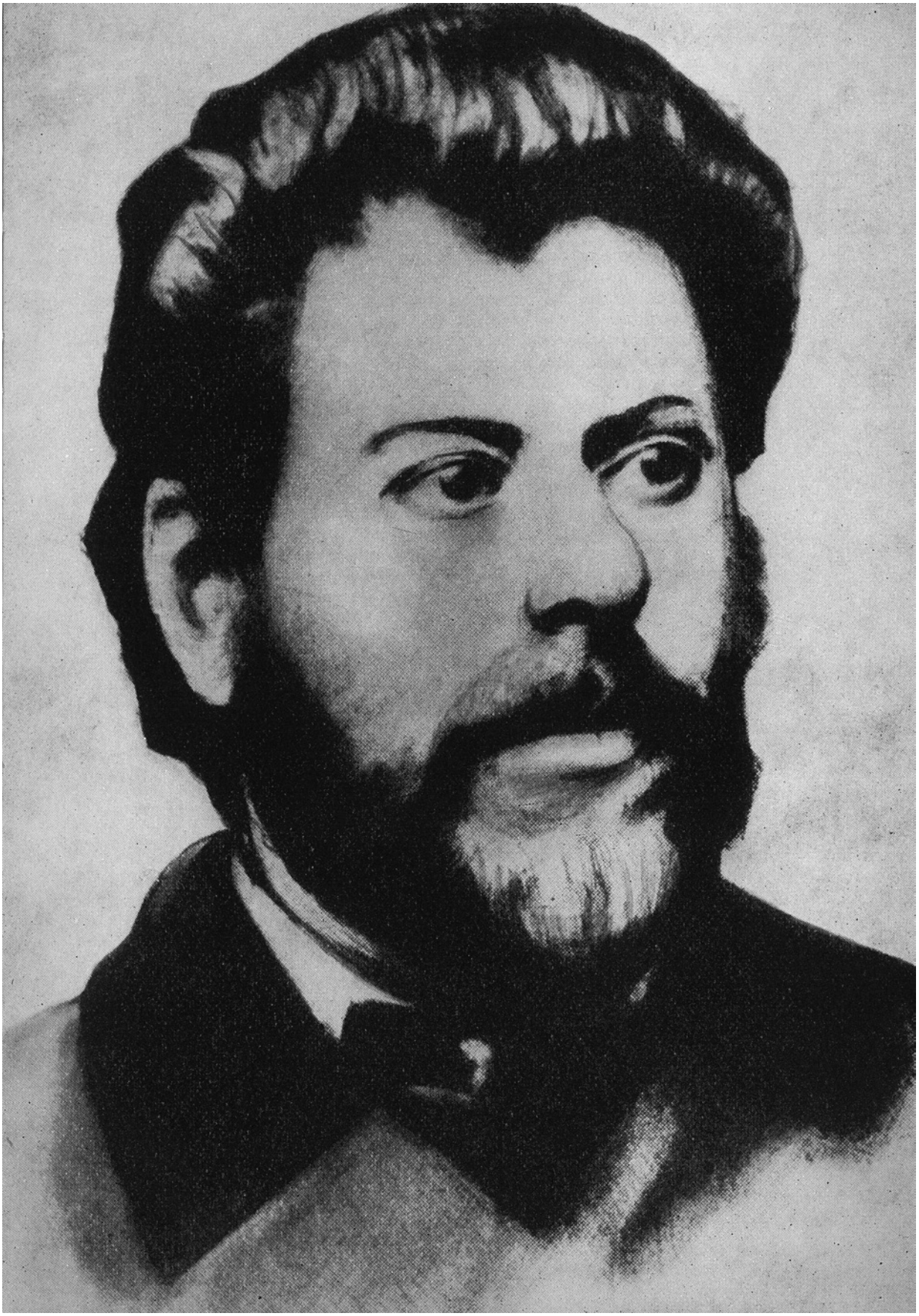
Les *Souvenirs* et les *Contes* de Creangă sont la langue même du peuple, élevée à un haut potentiel artistique. Plus le lecteur y est préparé, plus il en comprendra la musique et en pénétrera le sentiment. Tout comme Eminesco, Creangă est unique en soi, mais divers en ses lecteurs.

Creangă dépasse la zone des narrateurs de contes populaires, quel que soit leur talent dans la transcription. *La Chèvre aux trois chevreaux*, *Dănilă Prepeleac*, *Stan l'Echaudé* ne sont des contes que par leurs thèmes, généralement connus par d'autres peuples aussi. Creangă ne les rend pas

---

* Nom donné par les enfants à une certaine punition pratiquée, à l'époque, dans les écoles

** Ecrivain, secrétaire de la société «Junimea»



roumains que par la langue ou par des détails caractéristiques; il y met le souffle vigoureux de la création qui ressuscite le paysage, les hommes, les bêtes, individualise le comportement et le langage, suscite des moments et des scènes dramatiques, inoubliables. Quelques-uns des contes de Creangă sont en fait les nouvelles les plus originales que connaisse notre littérature.

Il n'est pas moins remarquable qu'on ne trouve rien d'analogue dans aucune autre littérature. Etranger aux influences d'imitation de son époque, ayant fait son apparition peu après nos débuts littéraires, à une période où le peuple conservait encore son art oral, Creangă apporte la fraîcheur de son âme artistique populaire, autrement dit du chant et du dicton, qu'il met en valeur et maintient en pleine vigueur pour les temps où le livre et le journal diminueront la spontanéité et faneront la mémoire du poète anonyme. C'est ainsi que nous avons gardé vivante dans notre littérature l'âme séculaire de ce peuple.

S'il est vrai que nos paysans ne parlent pas et ne sauraient parler entre eux comme ils le font dans la prose de Creangă, il est pourtant hors de doute que dans les *Contes* comme dans les *Souvenirs*, nous reconnaissons la plus subtile essence de notre parler populaire, comme une incarnation du génie de notre langue. Dans cette langue où revivent les souffrances et les joies des générations, où brillent les métaphores accumulées par les siècles comme en un trésor, Creangă a porté au jour un bien suprême de notre peuple, ses qualités de délicatesse, de sentiment et d'humour.

Malgré les funestes égarements de nos gouvernants d'hier, en dépit des ténèbres où il fut tenu, ce peuple a écrit, par la plume de Creangă, le document imprescriptible de ses droits devant le monde. Donnant aux mots leur juste valeur et tenant compte de l'importance de l'art, nous sommes en droit de voir en Creangă comme en Eminesco des messagers de la culture à venir du nouvel âge de l'humanité.

Ion Creangă

par TEODOR VÎRGOLICI

La seconde moitié du XIXe siècle fut marquée par un vigoureux essor des lettres roumaines. C'est l'époque où déploient leur talent des écrivains remarquablement doués et qui, par leurs œuvres, ont pris place depuis dans la brillante famille des classiques de la littérature roumaine. C'est à cette même époque que, à coté de Mihail Eminesco, poète de génie qui enrichit la littérature roumaine et universelle d'impérissables chefs-d'œuvre, — le grand prosateur Ion Creangă écrivit ses œuvres d'un charme incomparable.

Ion Creangă est le premier grand écrivain roumain issu directement du peuple laborieux, dont il sut dépeindre avec un art accompli la vie, les sentiments et les aspirations. Fils de modestes paysans, Ion Creangă naquit en 1837 à Humulești, village moldave proche de Piatra-Neamț. Il passa ses quinze premières années dans son village natal, partageant la vie des autres enfants de paysans, dont il se distinguait tout au plus par un surcroît de turbulence, et en ceci qu'il savait filer mieux que les filles. Ces années vécues au village furent pour Creangă une expérience fertile qui féconda toute son œuvre, elles sont à l'origine de sa profonde connaissance de la vie et de l'âme des paysans, de leur manière spécifique de sentir et de penser.

Après que le chantre du village lui eût appris à lire et à écrire, Ion Creangă fut envoyé, sur les instances de sa mère, dans un séminaire. Ses études théologiques achevées, il entre dans les ordres, comme diacre. Mais le caractère de l'écrivain ne pouvait se plier aux règles rigides et absurdes qui obligeaient à vivre dans l'ignorance ceux qui avaient revêtu l'habit sacerdotal. Pour s'être fait raser la barbe et avoir assisté aux représentations du Théâtre National de Jassy — choses alors fort graves pour un prêtre — Ion Creangă fut défroqué et, en attendant d'occuper un poste d'instituteur, gagna sa vie en tenant un petit débit de tabac.

C'est au cours de cette période douloureuse et tourmentée que Creangă rencontra Mihail Eminesco, avec lequel il se lia d'amitié. Dans une maisonnette vétuste de la banlieue de Jassy, où ils habitèrent ensemble quel-

que temps, les deux grands amis se parlèrent à cœur ouvert, s'avouèrent leur ardent amour du peuple, leur profonde sympathie pour tous ceux qui peinaient et se voyaient ravir les fruits de leur labeur, l'un et l'autre souhaitant leur consacrer le meilleur d'eux-mêmes.

Sa rencontre avec Eminesco et l'amitié qui l'unit au poète marquèrent un moment décisif dans la vie de Creangă. En entendant l'ex-diacre conter et évoquer avec un merveilleux talent des scènes de son village, Eminesco l'encouragea instamment à coucher sur le papier tout ce qu'il savait exprimer avec tant de charme de vive voix. Obéissant à ce conseil, Ion Creangă commença d'écrire vers 1880 et se consacra désormais à la littérature passionnément, avec ce soin exigeant que l'on ne rencontre guère que chez les grands créateurs. Il est mort en 1889.

Ion Creangă est l'un des plus remarquables conteurs de la littérature roumaine. Son œuvre, qui se compose du cycle des *Souvenirs d'enfance* et de nombreux récits et contes, est marquée au sceau d'une profonde originalité et d'une vigoureuse personnalité. Evoquant son enfance en des pages pleines de tendresse et d'émotion, Ion Creangă a brossé une véritable fresque du village roumain et de ses habitants, dans le cadre de leur vie quotidienne, avec leurs préoccupations, leurs coutumes et leurs activités. Les faits qu'il narre sont pleins de sel, assaisonnés d'un sain humour qui puise sa sève dans la robustesse d'âme et la vivacité spirituelle des gens du peuple. Ce qui confère un charme particulier aux *Souvenirs d'enfance* c'est que l'écrivain écrit avec la spontanéité d'un conteur populaire, d'un style dégagé, empruntant les tournures verbales propres au parler des villageois. Ion Creangă cependant n'entend pas copier, enregister d'une manière mécanique les éléments typiques du parler populaire. Si son style est expressif au plus haut point et d'une plasticité achevée, c'est que l'écrivain use de toutes les ressources dont dispose le trésor de la langue du peuple, avec un art subtil et suggestif.

Dans des récits et des contes tels que le *Conte de Harap Alb*, *Le Prince Charmant, fils de la Jument*, *La chèvre et les trois chevreaux*, *le Conte du Porc*, *La petite bourse aux deux liards*, *La fille de la vieille et la fille du vieux*, dans bien d'autres encore, Ion Creangă n'est ni un compilateur ni un adaptateur, il s'avère un grand créateur, une vivante et puissante émanation du génie artistique du peuple, ce en quoi il dépasse même les remarquables conteurs que sont Charles Perrault et les frères Grimm.

Les thèmes dont s'inspirent les contes de Creangă appartiennent au folklore commun du peuple roumain et d'autres nations. Des personnages tels que Făt-Frumos (le Prince Charmant), Harap-Alb, la fille pauvre et diligente, l'Assoiffé, l'Affamé, Oeillard, La Gêlée, le génie du froid, l'Empereur Rouge, l'Empereur Vert, les dragons et leurs femelles, les oiseaux et autres animaux enchantés, les innombrables aventures qu'affrontent ces personnages et dont dépend leur sort, tout cela est propre à la création populaire et illustre en essence le triomphe du bien sur le mal. Mais l'écrivain a amplifié la physionomie de ses héros; il approfondit leur structure morale imprimant à celle-ci un relief saisissant à l'aide de détails spécifiques et suggestifs; il enchaîne les péripéties par lesquelles ils passent en des scènes et des épisodes d'une extraordinaire intensité

épique et accorde au dialogue une fonction primordiale, qui est de caractériser les personnages et de dynamiser la narration. Tout cela est exprimé en un style nuancé, plein de pittoresque et de saveur, œuvre d'un artiste consommé du verbe, véritable travail d'orfèvre ciselant les joyaux puisés dans le trésor de la langue populaire.

L'ambiance fantastique propre aux créations de ce genre trouve, dans les contes de Creangă, un solide substratum réaliste. Les personnages sont individualisés de façon précise, comme dans une nouvelle ou un roman, par quelques particularités spécifiques et leur comportement est celui du commun des hommes. Dans les portraits qu'il trace de ses héros, les plus extraordinaires d'entre eux notamment, l'écrivain fait constamment appel aux éléments de la vie réelle, qu'il s'agisse du vêtement, de la manière dont ils extériorisent leurs pensées et leurs sentiments, ou de la description des lieux et du cadre où se déroule l'action. En soulignant certains traits des personnages positifs, certaines de leurs qualités spécifiques, en présentant des événements qui suggèrent la lutte entre le bien et le mal, les contes de Creangă reflètent dans son essence même le caractère du peuple roumain, ses aspirations, sa conception de la vie, son inextinguible soif de justice. Ils créent véritablement l'impression que tout se passe dans une ambiance et un paysage de chez nous. C'est le grand mérite d'Ion Creangă que d'avoir donné à ses contes un caractère profondément national.

L'œuvre de Creangă se situe entièrement dans la sphère de l'art réaliste, avec un accent critique prononcé à l'adresse de la société de son temps. *Les Souvenirs d'enfance*, le conte *La belle-mère aux trois brus*, les récits *Le père Ion Roată et l'Union*, *Le père Ion Roată et le prince Couza*, d'autres encore, sont particulièrement édifiants sous ce rapport. Dans *La chèvre et les trois chevreaux* l'écrivain recourt à l'allégorie pour stigmatiser la rapacité en la personne du loup châtié par la chèvre dont il a dévoré deux chevreaux, mais dans les *Souvenirs d'enfance* et dans *Le père Ion Roată et l'Union* et *Le père Ion Roată et le prince Couza* il dénonce sans embages les sombres aspects et les tristes représentants d'un régime inique. En évoquant son enfance, Ion Creangă brosse des tableaux d'ensemble où il dénonce et flétrit le pitoyable état des écoles de l'époque, la misère et l'ignorance où était tenu le monde des campagnes, la barbarie des moyens employés pour enrôler de force les jeunes gens dans l'armée.

La profonde sympathie de l'écrivain pour la paysannerie opprimée et l'aversion que lui inspirent les boyards sont particulièrement manifestes dans *Le père Ion Roată et l'Union*, où l'écrivain relate un épisode de la période où se préparait l'Union des Principautés Roumaines, réalisée en 1859. Un boyard voulant faire comprendre aux paysans les avantages de l'union de la Moldavie et de la Valachie, les mène devant une énorme pierre et leur fait constater que si un seul d'entre eux est incapable de soulever un tel fardeau, en s'y mettant tous ils y parviennent aisément. Comme pendant sa démonstration le boyard s'était tenu à l'écart sans joindre son effort à celui des paysans essayant de déplacer la pierre, il s'attira cette remarque du vieux Ion Roată: « Pour ce qui est de votre pierre, voilà ce que j'ai compris: jusqu'à présent nous autres les paysans

on portait chacun une pierre plus ou moins grosse sur nos épaules; maintenant, on nous demande d'en porter une ensemble, toujours nous les *gueux*, seulement ce sera une roche». Ion Creangă a démasqué ainsi la démagogie patriotarde et l'hypocrisie des boyards, qui cherchaient à tirer profit de tout et en toute circonstance. L'action du récit révèle sans réticences que l'écrivain prend résolument parti pour la paysannerie, pour les intérêts du peuple.

Jadis, les maîtres officiels de la culture roumaine considéraient avec hostilité et dédain les écrits de ce grand écrivain.

Ce n'est que de nos jours, sous le régime démocratique populaire de la Roumanie nouvelle, que les œuvres de Ion Creangă ont été réellement mises en valeur et sont justement appréciées. De 1952 à 1961 les Editions Littéraires en ont imprimé à elles seules 530.000 exemplaires en roumain et 24.400 exemplaires dans les langues de nos minorités nationales. Quelques centaines de milliers d'exemplaires ont également été imprimés dans le même temps par les Editions de la Jeunesse.

Avec d'autres grandes victimes de l'injustice des régimes passés, Ion Creangă a été élu *post mortem* membre de l'Académie de la République Populaire Roumaine. Son œuvre est aujourd'hui un bien précieux des masses laborieuses, en même temps qu'une intarissable source d'enseignements pour les écrivains roumains.

Père Nikifor le Roublard

La figure du père Nikifor n'est pas tirée d'un conte. Nikifor a bel et bien existé en son temps et vécut à Ţuţuieni, faubourg de la bonne ville de Tîrgul Neamţului, du côté du village de Vînătorii Neamţului. Il vivait à peu près à l'époque où le grand-père de mon grand-père jouait de la cornemuse au baptême qui eut lieu chez le vieux Dediu du village de Vînători, le parrain étant le Roi Baquet lui-même, auquel le vieux Dediu fit cadeau de quarante-neuf agnelles ayant, toutes sans exception, un œil cerné d'une tache noire. Le pope, c'était l'oncle de l'oncle de ma mère, Ciubuc, le sonneur de cloches du monastère de Neamţu. On l'appelait ainsi parce qu'il avait fait fondre à ses frais, pour le monastère, une grande cloche qu'il aimait faire carillonner lui-même, les jours de grande fête. C'est donc à cette époque que vivait, à Ţuţuieni, le père Nikifor.

Le père Nikifor était voiturier de son état. Sa charrette, bien qu'elle n'eût en guise de fers que des cordes de tilleul, n'en était pas moins solide, confortable et spacieuse. Une grande bâche qui la recouvrait empêchait la pluie et le soleil d'y pénétrer. La boîte à cambouis, le graissoir et le montoir étaient accrochés à la flèche et, pendant la marche, s'entrechoquaient en faisant: crac-crac, crac-crac ! A l'anneau de fer de la ridelle — en bas, à gauche — se trouvait suspendue une petite hache, prête à servir en cas de besoin. Deux juments blanches comme neige et ardentes comme braise s'appuyaient presque toujours au timon. Je dis presque toujours, car le père Nikifor était maquignon à ses heures et, lorsqu'il y trouvait son compte, n'hésitait pas à changer ou à vendre l'une des juments même en cours de route, si bien que le timon en restait dégarni.

Le vieux aimait toujours avoir de jeunes et belles juments; c'était là son faible. Vous allez peut-être me demander: « Pourquoi rien que des juments, et toujours des blanches? » Eh bien ! je vous le dirai: des juments pour avoir des poulains, et des blanches, parce que, disait-il, elles lui tenaient lieu de lanterne, la nuit.

Ne croyez pas que Nikifor ignorait le dicton selon lequel il vaut mieux ne point être cocher de chevaux blancs ni valet chez une femme. Il le connaissait fort bien, mais les juments étaient à lui et, s'il les soignait, c'était tant mieux et, s'il ne les soignait pas, eh bien, nul ne pouvait y trouver à redire.

Le père Nikifor n'aurait voulu être roulier pour rien au monde: il évitait de soulever des poids, de peur d'attraper une hernie.

« Le voiturage, disait-il, vaut bien mieux, car on a affaire à de la marchandise vivante qui met pied à terre lorsque la route monte ou lorsqu'elle descend et puis, à l'arrêt: en voiture, mesdames, messieurs ! »

Le père Nikifor avait tressé de ses propres mains un petit fouet en chanvre à mèche de soie, qu'il faisait claquer à vous rompre les oreilles. Et, à chaque côte, que la charrette fût chargée ou pas, il descendait du siège et tirait tout bonnement avec ses juments; lorsque la route dévalait, il en faisait autant, afin de ne pas esquinter ses pouliches. Et les clients devaient, bon gré, mal gré, mettre pied à terre, eux aussi; sans cela, le père Nikifor n'arrêtait pas de bougonner et leur lançait des traits dans ce genre: « Dites donc, si vous descendiez un peu, le cheval n'est pas une bête qui sache parler, lui ! »

Mais si on savait l'amadouer en lui offrant un petit verre, il n'y avait pas plus badin que le père Nikifor. Lorsqu'il rencontrait quelque homme à cheval, il lui criait: « Dis donc, mon brave, tu l'as laissé loin derrière toi, le roi, pas vrai ? » Puis, donnant du fouet à ses juments, il lançait:

La blanche à l'arrière,
La blanche à l'avant.
Le timon d'un côté pend.
Hue ! ma pouliche comme huit courra,
Car Galatzi est à deux pas.

S'il venait à rencontrer sur la route femmes ou jeunes filles, de suite il entonnait des chansons plaisantes, dans ce goût:

Quand ma vieille j'ai épousée,
Huit maîtresses ont pleuré.
Trois femmes avec mari,
Et cinq filles de mon pays.

Eh ! Eh ! Comment ne pas avoir envie de partir, surtout au mois de mai, avec un aussi plaisant compagnon, ayant toujours le mot pour rire ! Parfois seulement, lorsque, passant devant une auberge, on avait l'air de ne point s'en apercevoir et qu'on ne lui offrait pas la goutte, eh bien, alors, le père Nikifor se renfrognait... mais il conduisait quand même bien vite jusqu'à l'auberge suivante.

A un moment donné, le père Nikifor avait acheté deux juments qui trottaient à merveille. Elles n'avaient qu'un défaut: elles s'arrêtaient, coûte que coûte, devant tous les cabarets, car il les avait achetées à un pope. C'est qu'en ce temps-là il n'y avait point de pompiers en mesure de lui en vendre d'autres, capables de trotter sans arrêt.

Mon père assurait avoir entendu dire à des vieux, qui le tenaient de la bouche même du père Nikifor, que c'était jadis une bonne affaire que d'être voiturier à Tîrgul Neamțului; on avait des clients à revendre ! A peine partait-on de Varatic qu'on entrait à Agapia et, une fois parti d'Agapia, on rentrait sans plus tarder à Varatic. Et de là on courait à Războieni, dans toutes les hôtelleries pour moines, et des clients, des clients, à ne savoir qu'en faire ! Il fallait les conduire tantôt à Piatra, tantôt à Folticeni, et puis aux foires et à tous les monastères: à celui de Neamțu et à celui de Secou, et à Rîșca, sans oublier les fêtes patronales.

Mon père nous disait également qu'il avait entendu le grand-père de mon grand-père raconter qu'à cette époque-là, l'archiprêtre de Neamţu, ayant rencontré quelques nonnes qui se baladaient à la foire pendant la semaine sainte, leur aurait dit:

— Dites donc, mes sœurs !

— Bénissez-nous, vénérable père !

— Pourquoi donc, mes sœurs, ne restez-vous pas tranquillement au monastère, à penser à votre salut, au moins pendant la semaine sainte ?

— Oh, vénérable père, auraient-elles répondu avec humilité, c'est rapport à cette toison qui nous tourmente. Dieu nous pardonne ! Sans ça nous n'y mettrions pas les pieds, à la foire. Vous savez bien que c'est surtout notre bure qui nous nourrit; ça marche tout doucement, mais ça marche quand même: si on bouge, on touche...

L'archiprêtre alors, le pauvre, aurait soupiré à fendre l'âme, ravalant son dépit et... en aurait rejeté la faute sur le père Nikifor, en disant:

— S'il pouvait crever une bonne fois, ce maudit roulier qui vous transporte, il n'y aurait plus personne alors pour vous charroyer à tout bout de champ à la foire.

Et le père Nikifor, en apprenant cela, en eut, dit-on, l'âme toute bouleversée et jura de ne plus avoir affaire, sa vie durant, aux gens d'église, car, pour son malheur, il était aussi dévôt et craignait de s'attirer les malédictions des popes. Et voilà pourquoi il courut en toute hâte au couvent de Vovidenia, chez l'ermite Kiriak, du Mont Athos—qui teignait sa barbe et ses cheveux avec des cerises noires et faisait cuire des œufs le Vendredi Saint, à la chandelle—afin de se faire pardonner ses péchés.

Et, depuis, notre voiturier prit la décision d'avoir affaire de préférence aux marchands.

— Il n'y a que le marchand, disait le père Nikifor, qui vit de sa panne et qui n'est pas panné. Lorsqu'on lui demandait pourquoi, il vous répondait, gouailleur: Ben, parce que le bon Dieu n'en fait qu'à sa tête !

Rien à dire, il était gai de nature, le père Nikifor ! Pourtant, par la suite, à cause de cette chienne de vie, il devint quelque peu morose.

Sa vieille, je ne sais pas ce qui lui avait pris, mais, depuis quelque temps, elle avait commencé à se détraquer: elle avait mal, tantôt par-ci, tantôt par-là. Aujourd'hui, c'était l'oreille, demain, c'était la jambe, et puis les yeux. Elle allait chercher remède, de bonne femme en bonne femme, et avait recours aux sortilèges. Le père Nikifor en avait assez et se montrait presque toujours de mauvaise humeur. Lorsqu'il passait deux ou trois jours de suite à la maison, il devenait grognon, querelleur et emporté, si bien que sa pauvre vieille était bien contente de le voir décamper.

Il faut croire que le père Nikifor était né pour la route, car, une fois sur les grands chemins, il devenait tout autre. Il n'arrêtait pas de faire claquer son fouet, de lancer des plaisanteries aux voyageurs et de conter boniment sur boniment à propos des endroits par où l'on passait.

Un beau matin — c'était le mercredi d'avant Pâques — le père Nikifor avait ôté les roues de sa charrette, afin de les graisser, quand il vit venir vers lui maître Strul, de Neamţu, marchand de brésil, de pommades, de poudres, de fards, de teintures pour cheveux, d'amandé, de fleur de soufre, d'onguents, de salsepareille, de papier d'Arménie et autres menus poisons.

A cette époque, il n'y avait pas d'apothicaire à Neamțu, et maître Strul faisait venir, à l'usage des moines et des nonnes, tout ce dont ils avaient besoin. Pour ne rien vous cacher, il faisait encore un autre genre d'affaires... Enfin, comprenez-moi bien, il était trois fois plus important que le confesseur lui-même et, sans maître Strul, les monastères auraient fermé boutique.

— Bien le bonjour, Père Nikifor !

— Salut, maître Strul! Quel bon vent vous amène?

— C'est pour ma bru; elle veut aller à Piatra. Combien que vous demandez, pour l'y conduire?

— Ben, elle a sûrement pas mal d'édredons, comme c'est l'usage chez vous, dit le père Nikifor, en se grattant la tête. Ça ne fait rien, remarquez, ma charrette est spacieuse, y a d'la place. Pour ne pas marchander, maître Strul, vous me donnerez seize lei, une belle petite pièce d'or, et je vous la conduirai comme une reine. Vous voyez, je viens juste de faire ferrer ma charrette et je l'ai encore graissée par-dessus le marché; elle glissera comme sur des patins!

— Contentez-vous de neuf lei, père Nikifor, et mon fils vous offrira en plus une tournée à Piatra.

— Topez-là et à la grâce de Dieu ! maître Strul. J'dis oui parce que nous sommes en pleine foire et que je trouverai p't-êt' bien des clients au retour. Je voudrais seulement savoir quand nous partons.

— A l'instant même, père Nikifor, si vous êtes prêt.

— Bien sûr que j'le suis, maître Strul; faut seulement que j'abreuve mes pouliches. Allez avertir votre bru! Moi, je vous rejoins dans un instant.

Vif et adroit comme il l'était, il remplit la charrette de foin, mit par-dessus des couvertures, attela les juments, jeta une saie sur ses épaules, prit son fouet, et le voilà parti, mes enfants ! A peine maître Strul était-il arrivé chez lui que le père Nikifor s'amenait déjà avec sa charrette.

Malca — c'était ainsi que s'appelait la belle-fille de maître Strul — sortit de la maison afin de voir son voiturier. Et puis... toujours la même chanson: elle était née à Piatra*, Malca, et ses joues étaient vermeilles... peut-être à force d'avoir pleuré à l'idée de quitter ses beaux-parents. Car c'était la première fois qu'elle venait à Neamțu, c'était, comme on dit chez nous, sa *visite primaire* à ses beaux-parents. Elle n'avait épouséIțic, le fils de maître Strul, que depuis deux semaines, ou plutôt c'estIțic qui avait épousé Malca puisque c'est lui qui avait quitté la maison paternelle, selon leur coutume. Deux semaines plus tard, il avait accompagné Malca à Neamțu, l'avait confiée à ses parents et était vite rentré à Piatra pour vaquer à ses affaires.

— Je vois que vous avez tenu parole, père Nikifor.

— On peut toujours compter sur moi, maître Strul. Je ne suis pas lanternier pour deux sous: mieux vaut partir de bon matin et arriver avant la nuit tombante.

— Arriverez-vous ce soir à Piatra, père Nikifor?

— Pardi ! Que dites-vous là, maître Strul! J'espère bien y arriver, Dieu aidant, tout de suite après le déjeuner.

— J'ai confiance en vous, père Nikifor, vous êtes un homme avisé et vous entendez mieux que moi à ce genre de choses, mais, quand même, je vous prierai de conduire avec attention afin de ne pas verser ma bru.

---

* Ville de la montagne dont les habitants sont hauts en couleur

— Eh ! maître Strul ! C'est qu'il y a belle lurette que je fais ce métier; j'ai transporté pas mal de dames: des nonnes, des filles de boyards, du beau monde enfin, et — Dieu merci — aucune ne s'est plainte de moi. Y a qu'avec la sœur Evlampia, la sœur tourière de Varatic, que j'ai eu de petits ennuis. Figurez-vous qu'elle avait l'habitude, partout où elle allait, d'atteler sa vache à l'arrière de la charrette, de façon à avoir toujours du lait sans le payer. Pour moi, c'était bigrement dérangeant, vu qu'une vache, c'est une vache: elle bouffait du foin de ma charrette et même qu'un beau jour elle m'a cassé le rancher, et puis, dans les côtes, elle tirait tellement qu'elle a failli une fois étrangler mes petites juments. Bref, j'en avais plein le dos et je me suis enhardi à lui dire: « Dites, ma sœur, pourquoi lésinez-vous pour quelques sous, alors que vous n'êtes pas regardante pour ce qui est de la grosse dépense ? » Elle m'a regardé tendrement alors, en me disant d'une voix douce: « Taisez-vous, père Nikifor, taisez-vous ! Ne vous en prenez pas à cette pauvre petite vache, elle n'y est pour rien. Ce sont les Saints Pères du Mont Athos qui m'ont imposé, comme règle, de ne boire que le lait d'une même vache, afin que je reste longtemps jeune. Qu'y faire, il faut leur obéir en tout, car leurs Révérences en savent bien plus que nous autres, pauvres pécheresses ». Voyant de quoi il s'agissait, je me suis dit qu'elle avait un peu raison, la sœur tourière, et je l'ai laissée tranquille. De toute façon, elle était un peu toquée. . . puisqu'elle ne voulait s'abreuver qu'à une seule source ! Quant à vous, maître Strul, j'ai idée que vous n'allez pas me coller une vache en voyage. Pour ce qui est de notre petite dame Malca, je suis sûr qu'elle voudra bien mettre un peu pied à terre lorsqu'il y aura une grosse côte ou une pente un peu vive, surtout que, maintenant, il fait rudement beau à la campagne, y a de quoi vous tourner la tête. Mais assez bavardé ! Allons, montez ma petite dame, on va vous conduire à votre cher mari. Ah ! ces jeunes femmes, je les connais, moi ! Quand le mari est loin, elles ne sont plus dans leur assiette, et ne pensent plus qu'à rentrer droit à la maison, comme le cheval à l'écurie.

— Voilà, je monte, père Nikifor !

Et aussitôt tous se mirent à apporter en hâte des édredons, des oreillers moelleux, un baluchon rempli de provisions et autres menus bagages. Enfin, Malca prit congé de ses beaux-parents et se jucha au-dessus des édredons, au fond de la charrette. Le père Nikifor sauta sur le siège et fit claquer son fouet, tandis que maître Strul et les siens, sur le pas de la porte, les regardaient partir le visage baigné de larmes.

En traversant la ville, notre voiturier menait un train d'enfer: on eût dit que les juments avaient des ailes.

Ils franchirent en un clin d'œil la vallée, le village et la colline de Humulești. D'Ocea jusqu'à Grumăzești, ce ne fut qu'un galop.

Mais, peu après Grumăzești, le père Nikifor, ayant avalé une gorgée de fine de sa bonne gourde de Brașov et allumé sa pipe, modéra l'allure de ses juments.

— Ah ! mon Dieu, ma petite dame, voyez-vous ce grand village si beau ? Il s'appelle Grumăzești. Si j'avais autant de taurillons dans mon pâtis, et vous autant de fils que sont morts, ici, au cours des âges, de monstres et de sales païens, ben, je vous le dis, nous serions bien nantis !

— Plaise à Dieu que j'aie des fils, père Nikifor !

— Dame, et moi des taurillons, ma chère enfant, car, pour ce qui est des fils, j'ai perdu tout espoir, vu que ma vieille est bréhaigne. Elle n'a pas été fichue

de m'en donner au moins un, le diable l'emporte ! Si un beau jour je casse ma pipe, ma guimbarde ira à vau-l'eau et mes juments n'auront plus de maître.

— Il ne faut pas être triste, père Nikifor ; telle est sans doute la volonté de Dieu. Et puis il est écrit dans nos livres que certains n'ont eu d'enfants que sur leurs vieux jours.

— Allons, laissez-moi donc tranquille avec vos livres. J'ai mes petites idées là-dessus. C'est en vain qu'on bat de l'eau dans la baratte, il n'en sortira jamais du beurre ! J'ai entendu, moi aussi, à l'église, chez nous, que « l'arbre qui ne porte plus de fruits doit être coupé à la racine et jeté au feu ». Voilà qui est bien dit ! Ce qui m'étonne, c'est que j'ai eu la patience de faire ménage avec ma vieille jusqu'à ce jour. Ah ! Sous ce rapport, votre religion est bien meilleure que la nôtre : si une femme ne vous donne pas d'enfants, vous en prenez une autre. Si celle-ci ne vous en donne pas non plus, à une autre ! Et vous finirez bien par en trouver une que le bon Dieu aura voulu bénir. C'est pas comme chez nous, où il vous faut vivre jusqu'à votre dernier souffle avec une infirme, et, d'enfants, pas trace. Et pourtant Notre-Seigneur Jésus n'a pas été crucifié pour un seul homme, en ce bas monde ! Pas vrai, ma petite dame ? Répondez encore, si vous le pouvez !

— Vous avez peut-être raison, père Nikifor.

— J'ai sûrement raison, chère petite dame. Ho, ho ! Fichtre ! Quelle traite nous avons faite ! On bavarde, et voilà que sans s'en apercevoir on est tout d'un coup arrivé ! Ah ! le bon Dieu, il savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il a donné à l'homme une compagne. Allons, hue, mes fifilles, en avant ! Et nous voici arrivés à la forêt de Grumăzești, l'effroi des marchands et la terreur des boyards. Hé, hé ! ma petite dame, si ce bois avait une bouche pour nous conter ce qu'il a vu, on entendrait de bien effroyables histoires, à ne pas en croire nos oreilles.

— Mais que s'est-il donc passé par ici, père Nikifor ?

— Ah ! ma petite dame, ce qui s'est passé, n'en parlons plus ! Dieu veuille que ça ne recommence plus ! Pensez-vous que quelqu'un pouvait passer par ici sans être pillé, torturé ou mis à mort ? Faut dire que ça arrivait plutôt la nuit que le jour. En ce qui me concerne — je touche du bois — Dieu m'a épargné, jusqu'à présent. Pour dire vrai, j'ai bien rencontré parfois des loups et d'autres bêtes fauves, mais j'ai fait semblant de ne pas les apercevoir et les ai laissés bien tranquilles s'en aller de leur côté.

— Mon Dieu, père Nikifor, ne me parlez pas des loups, j'en ai une peur terrible !

Je vous l'avais bien dit que le père Nikifor était un plaisantin et qu'il avait le don de vous raconter des histoires à vous faire mourir de rire ou crever de peur.

— Attention, ma petite dame ! En voilà justement un qui s'amène.

— Pauvre de moi ! Père Nikifor, où puis-je me cacher ?

— Où vous pourrez, ma petite dame. Pour moi, je n'ai pas peur, même s'il y en avait toute une bande.

Lors, la pauvre Malca s'accrocha désespérément au cou du père Nikifor et se colla à lui comme une sangsue. Elle resta ainsi quelque temps, puis lui demanda d'une voix tremblante :

— Où est-il, père Nikifor ?

— Où peut-il bien être ? Il a juste traversé le chemin devant nous et s'est enfoncé dans la forêt. Mais vous avez bien failli m'étrangler, ma petite dame, et si j'avais laissé tomber les brides, on était jolis !

A quoi Malca répondit sur-le-champ, d'un ton câlin :

— Père Nikifor, ne me parlez plus du loup, vous allez me rendre malade de peur !

— Ce n'est pas moi qui vous en parle, c'est lui qui s'amène. Tenez, le voilà qui revient.

— Ah, mon Dieu !

Et de se cacher de nouveau, tout contre le père Nikifor.

— Ah, cette jeunesse ! Vous avez envie de jouer, n'est-ce pas, ma petite dame? Enfin, vous avez de la chance avec moi, vu que je ne perds pas la tête et que je n'ai guère peur du loup, moi ; mais un autre, à ma place. . .

— Dites, il ne vient plus, le loup, père Nikifor ?

— Allons donc, vous êtes drôle, vous ! Vous voulez un loup à chaque instant? Il n'y en a tout de même pas un derrière chaque arbre. Ce n'est qu'à la Saint-André qu'ils se promènent en bandes. Et puis, les chasseurs, qu'en faites-vous? Croyez-vous que peu de loups y laissent leur peau, dans les grandes battues? Ho, là ! Laissons un peu reposer nos juments. Nous voici arrivés à la colline du Dragon. C'est ici que tomba un dragon énorme, qui lançait des flammes par la gueule. Lorsqu'il soufflait, la forêt ployait, les vallons gémissaient, les fauves tremblaient et se jetaient, affolés, les uns sur les autres, et aucun homme n'osait passer dans ces parages.

— Mon Dieu, et où est-il, ce dragon, père Nikifor ?

— Est-ce que je sais, moi ? La forêt est grande. Il a dû s'enfoncer quelque part. Il y en a qui disent qu'après avoir dévoré bien des gens, il aurait rongé toute l'écorce des arbres et puis serait mort ici même, en cet endroit, D'autres racontent qu'il aurait bu le lait d'une vache noire et serait remonté aux cieux d'où il était tombé. Qui faut-il croire, je n'en sais rien ! Les gens, vous le savez, parlent à tort et à travers. Heureusement que moi, je ne crains pas le dragon non plus. C'est que je connais pas mal de sortilèges. Moi, je vous attrape les serpents dans leur nid, comme vous prenez, vous, un poussin sorti de l'œuf.

— Mais quelle espèce de sortilèges connaissez-vous, père Nikifor ?

— Ça, gentille petite dame, ne me le demandez pas. Tenez, je ne l'ai même pas dit à ma vieille, et remarquez que nous sommes mariés depuis vingt-quatre

ans. Que n'a-t-elle pas fait pour le savoir ! Qu'est-ce qu'elle a pu me casser la tête, mais rien à faire ! Je crois même qu'elle en mourra, le diable l'emporte ! Et ce sera bien fait d'ailleurs. Je pourrai en prendre, moi aussi, une jeunette et me payer du bon temps, ne serait-ce que deux ou trois jours ; après, je mourrai content. J'en ai par-dessus la tête de cette vieille moisissure. Elle me poursuit du soir au matin et me fait des scènes à propos de tous les tendrons. Rien que de penser qu'y me faut rentrer chez moi et la retrouver, j'enrage et j'ai envie de m'en aller à tous les diables !

— Allons, allons, père Nikifor, taisez-vous ! Vous êtes tous comme ça, les hommes !

— Eh, eh ! ma petite dame, nous voici arrivés presque au bout de la forêt. Allons, descendez, tant que nous monterons la côte, ne serait-ce que pour vous dégourdir un peu. Regardez les belles fleurs qui poussent à l'orée du bois, l'air en est tout parfumé alentour. C'est-y pas dommage que vous restiez pelotonnée dans cette charrette ?

— J'ai peur du loup, père Nikifor ! dit Malca, en tremblant.

— Allons, finissez-en une bonne fois, avec ce loup ! N'avez-vous donc rien d'autre à raconter ?

— Eh bien, arrêtez un peu, que je descende.

— Holà ! Allons, sautez gentiment ! Là ! Mettez le pied sur le marchepied. Hop ! Comme ça ! Et voilà ! Je vois maintenant que vous êtes vaillante. J'aime les braves, moi, pas les poules mouillées.

Et tandis que Malca cueillait quelques reines des prés pour Iţic, le père Nikifor, qui avait arrêté les chevaux, bricolait je ne sais quoi autour de la charrette. Puis il se mit à crier bien vite :

— Vous avez fini, ma petite dame ? Allons, montez et partons, à la grâce de Dieu. Maintenant la route dévale presque tout le temps.

Une fois montée, Malca demanda :

— N'est-il pas tard, père Nikifor ?

— Maintenant, le plus dur est passé. Bientôt, je vous dépose à Piatra. Puis il fit claquer son fouet en criant :

La blanche à l'arrière
La blanche à l'avant.
Le timon d'un côté pend.
Hue ! ma pouliche comme huit courra,
Car Galatzi est à deux pas.

A peine avaient-ils fait une centaine de mètres, que v'lan ! voilà l'essieu qui se rompt !

— Sapristi, en voilà une histoire !

— Mon Dieu, père Nikifor, la nuit va nous surprendre dans la forêt !

— Allons, ne soyez pas prophète de malheur, ma petite dame ! J'en ai vu bien d'autres dans ma vie. Pendant que vous ferez un petit goûter et que mes juments vont s'envoyer un peu de foin, j'aurai fini de remettre l'essieu en place.

Mais lorsque le père Nikifor regarda l'anneau, pas plus de hache que dans ma main.

— Alors, ça, c'est trop fort ! dit le père Nikifor en fronçant les sourcils d'un air furieux. Le diable emporte la vieille ! C'est comme ça qu'elle s'occupe de moi ! La hache n'y est pas, c'est clair !

La pauvre Malca, en voyant ceci, se mit à soupirer:

— Alors, père Nikifor, qu'est-ce qu'on va devenir?

— Allons, ma petite dame, ne vous mangez plus les sangs, tout espoir n'est pas perdu !

Et le voilà qui sort un vieux coutelas de sa gaine, le repasse deux ou trois fois sur la pierre à aiguiser, et coupe avec une branche de jeune chêne. Il la taille de son mieux, puis se met à farfouiller au fond de la charrette afin de trouver un bout de corde: mais comment l'y trouver, si personne ne l'y avait mis?

Voyant qu'il n'en trouvait point, il coupa les cordons de sa besace et même un bout de licou et, trimant de son mieux, réussit à attacher l'essieu improvisé. Puis il remit la roue en place, fixa le rancher, tourna le limon et le serra au marchepied.

— Et voilà ! ma petite dame, dit-il en sortant son vieux brûle-gueule. Ah, le malheur est une bonne école ! Faut jamais avoir peur lorsqu'on est en compagnie du père Nikifor de Ţuţuieni. Désormais, tenez-vous bien, je m'en vais conduire ces juments à une allure folle. Mais soyez tranquille, ma vieille en verra des vertes et des pas mûres quand je serai rentré. Je lui crêperai le chignon pour lui apprendre à s'occuper de son mari, parce qu'une femme qu'on ne bat pas, c'est comme un moulin sans eau. Allons, tenez-vous bien, ma petite dame ! Hue, hue !

Et les juments de courir si bien que les roues en craquaient et que la poussière volait jusqu'aux cieux. Mais après une petite trotte, voilà que l'essieu de fortune s'échauffa, céda, et, crac ! la roue sauta à la volée.

— Fichtre ! Quelle déveine ! Pour sûr que j'ai dû rencontrer ce matin un pope ou le diable sait quoi !

— Père Nikifor, qu'allons-nous faire?

— Ça, nous le verrons bien, ma petite dame. De toute façon, tenez-vous tranquille et ne vous en faites pas. Heureusement que nous ne sommes pas en plein champ. Dans la forêt, il y a, Dieu merci, du bois à souhait. Quelque passant pourra peut-être nous prêter une hache. Et, sur ces entrefaites, voilà qu'ils aperçoivent un voyageur venant vers eux, besace au dos.

— Bien le bonjour, l'ami ! Dirait-on pas que la route s'est cassée au beau mitan de ta charrette !

— Trêve de blagues, compère! Viens plutôt me donner un coup de main, que je remette cet essieu; tu vois bien que je suis à bout.

— Pas moyen, je suis pressé. Faut que j'arrive à Oşlobeni. Vous n'avez qu'à passer la nuit dans la forêt. Vous ne vous embêterez sûrement pas.

— Ce qui m'étonne, c'est que tu n'aies pas honte de parler comme ça, dit Nikifor, bourru. Tu es une vieille noix dans mon genre, et qu'est-ce qui te peut passer par la caboche !

— Ne te fâche pas, mon ami, je voulais plaisanter. Adieu, et que Dieu vous protège !. . . et il passa son chemin.

— Vous voyez, chère petite dame, comme le monde est méchant ! Il n'y a que les bonnes aubaines qui tentent. Ah ! s'il y avait un fût de vin ou d'eau-de-vie dans la charrette, elle ne resterait pas comme ça au milieu de la route, c'est sûr ! Allons, c'est encore au père Nikifor de se débrouiller. Enfin, je vais essayer de m'en tirer une fois de plus.

Et il se mit à tailler une autre branche. Il lambinait tant qu'il pouvait, mais enfin il finit par la mettre en place, celle-là aussi. Puis il fit à nouveau claquer son

fouet et les juments se remirent à trotter jusqu'à ce qu'une roue s'accrochât à une pierre et que l'essieu se rompît à nouveau.

— Eh ! Maintenant, ma petite dame, je commence à croire, comme ce passant, qu'il nous va falloir passer la nuit dans la forêt.

— Mon Dieu, est-ce possible, père Nikifor, que dites-vous là ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je dise ? Regardez ! le soleil se couche derrière la colline et nous en sommes toujours là. Mais ça ne fait rien, ma petite dame, soyez tranquille. Je connais une clairière dans la forêt, à deux pas d'ici. Allons-y et les juments pourront y paître. Vous allez vous coucher dans la charrette, et moi, je veillerai sur vous toute la nuit. Somme toute, une nuit ne dure pas un siècle, vous allez voir comme elle passera. Pour ce qui est de ma vieille, elle me le payera ! C'est à cause d'elle que j'ai tous ces ennuis !

— Eh bien ! faites à votre guise, père Nikifor, pourvu que ce soit bien.

— Ma petite dame, vous pouvez être tranquille, ce sera tout ce qu'il y a de mieux.

Et le père Nikifor de prendre les juments par la bride, de tourner la charrette et de la traîner de son mieux dans la clairière.

— Regardez un peu, ma petite dame, ce paradis du bon Dieu ! On voudrait y vivre et ne plus mourir ! Ah ! vous autres, vous ne savez rien des beautés de ce monde ! Descendez un peu avant qu'il ne fasse noir. Nous allons ramasser du bois mort et nous ferons du feu toute la nuit afin de chasser les moustiques et toutes les petites bêtes du monde.

La pauvre Malca, voyant qu'il n'y avait rien d'autre à faire, descendit de la charrette et se mit à ramasser des brindilles.

— Dieu, que vous êtes jolie comme ça, petite dame ! On dirait que vous êtes des nôtres. Votre père n'aurait-il pas tenu, par hasard, cabaret quelque part dans un village ?

— Mais si, il a longtemps tenu auberge à Bodeşti.

— Et voilà ! Je me demandais aussi pourquoi vous parlez si bien le moldave et pourquoi vous avez l'allure des filles de chez nous. Désormais, je ne vous croirai plus si vous me dites que vous avez peur du loup. Eh bien ! Comment trouvez-vous cette clairière ? Dire que vous auriez pu mourir sans savoir ce que c'est que la beauté ! Ecoutez un peu ces rossignols, comme ils s'en donnent à cœur joie ! Et les tourterelles qui roucoulent à qui mieux mieux !

— Père Nikifor, qui sait ce qui va nous arriver cette nuit ! Que va dire Iţic ?

— Iţic ? Il pensera voir le bon Dieu lorsque vous serez de retour !

— Mais vous croyez qu'Iţic peut comprendre ces choses, tout ce qui peut se passer en voyage ?

— Je vois. . . il est comme ma vieille qui ne sait rien faire d'autre que de se transporter de l'âtre au fourneau. Allons, petite dame, voyons voir si vous savez faire du feu.

Malca arrangea les brindilles, le père Nikifor battit son briquet, et tous deux se mirent à attiser le feu. Et Nikifor de dire :

— Regardez comme elles crépitent, ces brindilles, ma petite dame !

— Je vois bien, père Nikifor, seulement je dois vous dire que j'ai terriblement peur.

— Allons donc, que dites-vous là ? On dirait que vous êtes de la famille d'Iţic ! Un peu de courage, que diable ! Si vous êtes à ce point froussarde, montez dans

la charrette et faites-y un bon somme. La nuit passera comme un instant: il va faire jour de suite.

Encouragée par le père Nikifor, Malca monta dans la charrette et s'y coucha. Nikifor alluma sa pipe, étala sa touloupe par terre et s'allongea, lui aussi, sur le côté, auprès du feu. Il se mit à tirer quelques bouffées, et le sommeil semblait le gagner lorsqu'une étincelle vint se poser sur son nez.

— Diable ! ça doit être une étincelle des fagots ramassés par Malca, c'est qu'elle m'a rudement brûlé. . . Dormez-vous, petite dame?

— Je m'étais un peu endormie, père Nikifor, mais j'ai fait toutes sortes de songes et je me suis réveillée.

— C'est drôle, il m'est arrivé presque la même chose; une étincelle m'a brûlé le bout du nez et mon sommeil s'en est envolé. Il me semble avoir dormi toute une nuit. Et puis, comment dormir avec ces fous de rossignols? Ils s'en donnent à cœur joie. Eh ! Que voulez-vous? C'est maintenant, pour eux aussi, la saison des amours. . . Dormez-vous, petite madame?

— J'allais juste m'endormir à nouveau, père Nikifor.

— Ecoutez, j'ai une idée. Je m'en vais éteindre le feu, car je viens justement de me rappeler tout d'un coup que ce maudit loup est attiré par l'odeur de la fumée.

— Oh, alors éteignez-le, père Nikifor !

Et aussitôt le père Nikifor couvrit le feu d'un peu de terre et l'étouffa.

— Allons, maintenant rendormez-vous tranquille, ma chère enfant, le jour viendra bientôt. . . Sapristi ! j'ai éteint le feu et j'ai oublié d'allumer ma pipe. Heureusement que j'ai mon briquet. . . Ah ! sacrés rossignols ! Pour ce qui est de l'amour, vous vous en donnez du bon temps, vous autres !

Le père Nikifor resta encore un peu tranquille, achevant de fumer sa bouffarde, puis se leva doucement et s'approcha sur la pointe des pieds de la charrette. Malca avait commencé à ronfler un peu. Le père Nikifor la secoua tout doucement et lui dit:

— Ma petite dame, eh ! ma petite dame !

— Qu'y a-t-il, père Nikifor, répondit Malca, en tressaillant, épouvantée.

— Vous savez à quoi j'ai pensé tandis que je veillais auprès du feu?

— A quoi donc, père Nikifor?

— Voilà, j'ai pensé que lorsque vous vous serez endormie, je pourrais enfourcher une jument et faire une trotte jusqu'à la maison afin de rapporter un essieu et une hache. Quand il fera jour, je serai de retour.

— Mon Dieu, père Nikifor, que dites-vous là? Voulez-vous me trouver morte de peur quand vous reviendrez?

— Dieu vous en préserve, ma petite dame ! Allons, ne vous effrayez plus, j'ai lancé comme ça, une parole en l'air.

— Que non, père Nikifor ! Tant pis, je ne pourrai plus dormir maintenant! Je m'en vais descendre et rester toute la nuit auprès de vous.

— Allons donc, n'y pensez pas, ma petite dame ! Restez gentiment où vous êtes, vous y êtes très bien.

— Pas du tout, j'arrive !

Et la voilà qui descend et s'assied dans l'herbe près du père Nikifor. Et puis, l'un ceci, l'autre cela. . . et puis, le sommeil les prit tous deux et ils s'endormirent à poings fermés. Et lorqu'ils se réveillèrent, il faisait grand jour, un beau jour bien clair.

— Et voilà, ma petite dame, notre saint soleil ! Allons, réveillez-vous ! Faut se débrouiller maintenant. Eh bien? vous a-t-on mangée? Avouez que vous en êtes quitte pour la peur.

Malca, à ces mots, se rendormit. Le père Nikifor, lui, en homme plein de soucis, monta dans la charrette, se mit à fureter dans le foin, et voilà qu'il y trouva, tout au fond, une hache, un bout de corde et une vrille.

— Ah diable ! les voici ! Et dire que j'ai injustement accusé ma pauvre vieille ! Aussi, ça m'étonnait qu'elle ait si peu soin de moi. Ma foi, pour l'avoir si vilainement calomniée, je m'en vais lui acheter un fez rouge et un foulard moutarde qui lui donneront un regain de jeunesse. Tandis que moi, je me laissais aller à caresser un peu trop la bouteille, elle la pauvre — bonne ou mauvaise, que voulez-vous? — elle a quand même su ce dont j'avais besoin en route, seulement elle les a placés de travers. . . Et comment voulez-vous que les femmes entendent quelque chose aux affaires de leurs maris? Ma petite dame, eh ! ma petite dame !

— Qu'est-ce qu'il y a, père Nikifor?

— Ecoutez un peu ! Figurez-vous que j'ai trouvé tout ce qu'il me fallait: hache, corde et vrille !

— Où ça, père Nikifor?

— Ben, sous vos bagages. Il ne leur manquait que la voix pour crier. C'est comme ce mendiant qui était assis sur un trésor et qui demandait l'aumône . . . Enfin, c'est heureux que je les aie trouvés quand même. Et dire que c'est sans doute ma pauvre vieille qui les y a mis.

— Oh ! vous voyez comme vous êtes, père Nikifor, et comme vous avez chargé votre âme de péchés !

— Eh oui, ma petite dame, c'est vrai, j'ai mal fait de vous en avoir dit tant de mal. Il ne me reste qu'à lui chanter une petite chanson de réconciliation:

Pauvre vieille, je te promets,
Bonne, mauvaise, comme tu es.
De te garder à jamais.

Et le père Nikifor se mit à retrousser ses manches, coupa un jeune hêtre et fabriqua un essieu de toute beauté. Il l'arrangea bien comme il faut, remit la roue en place, attela les juments et gagna tout doucement la route.

— Montez maintenant, ma petite dame, cria-t-il, et en avant !

Les juments étant reposées et bien nourries, ils arrivèrent à Piatra vers midi.

— Eh ! vous voilà chez vous, madame !

— Dieu merci, père Nikifor, je ne me suis pas trouvée mal, même dans la forêt.

— Je ne dis pas non, ma petite dame, mais enfin, on n'est nulle part aussi bien que chez soi.

Et, tout en bavardant ainsi, les voici arrivés devant le portail de maître Iţic. Celui-ci rentrait justement de la synagogue. Lorsqu'il aperçut Malca, il ne se tint pas de joie. Et quand il entendit par quelles aventures et par quels dangers ils étaient passés, il ne savait plus comment remercier le père Nikifor. Ils le couvrirent de présents, tant et si bien qu'il en restait tout abasourdi.

Le lendemain, il repartit avec d'autres clients. Et, une fois rentré chez lui, il était follement gai, au point que sa vieille ne savait que penser. Elle ne l'avait plus vu aussi en train depuis des années. . . Et puis, toutes les deux ou trois semai-

nes, la petite dame Malca venait voir ses beaux-parents à Neamțu et rentrait chez elle toute seule, rien qu'avec le père Nikifor, et elle n'avait plus du tout peur du loup. . .

Au bout d'un an, ou peut-être même plus, le père Nikifor se laissa entraîner à des confidences, pendant qu'il humait un piot. Il raconta à un ami l'aventure de la forêt du Dragon et la peur de la petite dame Malca. . . Son ami se laissa lui aussi aller à des confidences devant d'autres amis et, dès lors les gens — méchants comme ils le sont — ne cessèrent de taquiner le père Nikifor en l'appelant Nikifor le roublard, et le nom lui ces resté, le pauvre ! Et maintenant, bien qu'il soit depuis longtemps poudre et poussière, on l'appelle toujours Nikifor le roublard.

Illustration de Val Munteanu

TIBERIU UTAN

POÈMES

Bien beaux sont les poèmes que mon pays
chante du matin jusqu'au soir.

Vibrants, radieux, écoutons-les:
on les perçoit au point du jour
quand les colonnes d'ouvriers
s'acheminent vers l'usine
et que les monts tiennent conseil
avec les nuages, tout là-haut,
veillant au-dessus des scieurs
qui de leurs bissacs ont fait des oreillers...

On voit comme en rêve les larges cercles
que les aigles dessinent au-dessus des sapins
et la menotte que serre dans sa paume
le cheminot rentré aujourd'hui même.

On voit le jeu des couleurs de l'automne
incertain et vague, ainsi qu'un écho,
on voit l'insigne accroché au revers
et que porte dignement un héros.

Prêtant l'oreille, on entend le brin d'herbe
qui se dresse, tout menu et humide,
et les cerfs, qui boivent dans l'onde claire
longuement, frémissant de volupté...

Le pays vous entoure de poèmes,
on les perçoit dans la plaine, dans les champs,
lorsque les épis, au printemps,
se déploient comme de verts miroirs.

. . . On les recueille en son cœur,
on les sent en soi, on les voit,
d'autres cœurs aspirent à les connaître,
et tout vous pousse à les écrire.

O pays bien-aimé, chante ton poème,
à nos côtés, accompagne-nous.
Tant que vivra le monde
nous en aspirerons chaque vers. . .

BASILIC

Je t'ai apporté là, dans un nouveau foyer,
aux immenses fenêtres, tout tapissé de glaces.
— O vent, écoute-moi: accroche donc tes gouttes
limpides de rosée au cou d'une autre fleur.

Derrière moi je laisse, en mon jardin, là-bas,
des milliers d'autres fleurs, d'autres fleurs par milliers. . .
— Au revoir, dahlia, je te dis: à bientot,
et au revoir, aussi, maison qui m'a vu naître.

Entre toutes, c'est toi, oui toi, que j'ai choisi,
basilic, fleur commune et tout à la fois rare,
car je veux désormais te porter bonne chance,
comme l'ont fait tes fleurs, pour moi, jusqu'à ce jour.

Sous l'icône palie des opinions d'antan,
tu oscilles encor, lorsque les vieux se signent,
et c'est pourquoi tu es, entre ciel et terre
pareil à un baiser d'argile et de lumière.

Je t'ai souvent trouvé niché dans une couche,
ou le corsage blanc de quelque jouvencelle. . .
ou bien quand l'ennemi s'est dressé devant moi,
je t'ai senti pousser, tout auprès du sentier.

Je trouve, quant à moi, que tu aurais ta place,
parmi les armoiries bien-aimées du pays:
car tu nous es resté, tout au long des siècles
d'épreuves, de tourments, constamment dévoué.

Et je t'érigerais, ainsi qu'un pont d'argent,
entre tout ce qui fut et tout ce qui sera
car ton troublant parfum, ton parfum émouvant
ne s'évapore point dans l'infini du temps. . .

NOS SOLDATS

Je vous cherche au grand jour, dans l'herbe et sous la pierre
modelée par le temps ainsi qu'un bouclier,

et je vous cherche aussi en la blanche boulaie,
dans les hauts peupliers au feuillage bruissant,

dans le mur tout criblé — comme par la variole —
par les balles nazies qui ne vous épargnèrent.

Depuis longtemps je cherche une trace vivante
dans l'onde et dans le sable. Hélas! tout est en vain.

. . . Mille tombeaux s'alignent, ainsi que pour l'attaque,
et les gars du pays, là-bas au cimetière,

rêvant aux blonds épis, à la vie au foyer,
dorment tout comme ceux qui ont fauché l'été.

BAIGNADE

L'été n'est plus bien loin. Les nuages perdront
leurs ombres olivâtres, et tout s'embrasera
et là, tout près de l'onde, acharnées, frémissantes,
brûlantes de désir, les pousses jailliront.
Les pinsons chanteront. Les pavots vogueront
— veilleuses sur le lac — à travers les épis
et le fraisier ami pénétrera chez moi
pour m'offrir à nouveau la fraîcheur de ses fruits.
Oui, déjà il me semble entendre la rivière
et je m'assoupirai en tes cheveux humides.

LA BEAUTÉ

La beauté, cet oiseau de passage,
survole çà et là mon jardin
et souvent je la vois qui se pose
sur quelque mien rameau, frissonnant.

Seul que je suis à sentir très proches
ses ailes — paupières palpitantes —
je conjure tout bas le jardin
de taire son bruissement, sa voix,
pour que dure sa halte éphémère. . .

GLAIVE ET FLEUR

Lorsqu'il verra le jour, le bambin que j'attends
connaîtra les pinsons, connaîtra les lilas.

Et je le vois tendant vers quelque touffe d'herbe
ployant sous la rosée, ses deux frêles menottes;

il voudra attraper un rayon polisson
écrasé sous la porte ou transperçant les vitres,

et touchant de ses pieds la terre toute neuve
il la découvrira plus chaude que sa couche.

Ainsi que le soleil, et que l'aigle et le vent
il chérira le sol de son pays natal,

et sentant son appel, il prendra son envol
vers la planète Mars, si ses ailes l'emportent,

ou vers quelque autre étoile ainsi qu'une noisette
lui qui depuis longtemps aura vu la Commune.

Et vers son avenir grand ouvert à l'espace,
les pensées sont un glaive et sont des fleurs aussi.

MIHAIL SADOVEANU

Le Chant de l'Agnelle

— roman —

Le Chant de l'Agnelle que nous publions dans le présent numéro, est en même temps le chant du cygne de Mihail Sadoveanu, sa dernière œuvre de vastes proportions animée d'intentions généreuses. Ecrit sur la fin de sa vie et comme arraché à l'implacable mal qui affligea ses dernières années, ce roman n'a pu être achevé. Il était néanmoins assez avancé lorsque la mort foudroya le titan, pour que les pages qui nous restent, tout imprégnées du charme spécifique du style de Sadoveanu, permettent de saisir les idées directrices et l'évolution des principaux personnages.

Consacrée à quelques aspects caractéristiques des transformations auxquelles nous avons assisté dans notre pays, cette œuvre posthume vient s'ajouter aux autres expressions de l'attachement que le grand écrivain et citoyen ne cessa de témoigner à la lutte de son peuple pour l'instauration d'un régime de vie humain. Mieux encore que dans *Mitrea Cocor* et l'*Aventure dans la plaine du Danube*, Mihail Sadoveanu sait déchiffrer, dans *le Chant de l'Agnelle* le sens pro-

fond de l'époque révolutionnaire que nous vivons. Il y surprend d'une manière à la fois nuancée et concluante la qualité essentielle du socialisme, qui est d'engendrer en même temps que de nouvelles relations sociales fondées sur l'équité, des hommes nouveaux, des consciences harmonieuses, comme l'écrivain les a de tout temps désirés. La destinée du héros central, paysan pauvre qui, sous l'ancien régime a senti peser sur ses épaules le faix de la misère, des humiliations et de l'exploitation, est édifiante. Petru Matei, dit l'Ermite, découvre au contact bienfaisant des messagers d'un régime social de liberté, la seule voie susceptible de satisfaire son rêve de bonheur, d'un bonheur qu'il a cherché en vain parmi les moines du petit monastère où il s'était réfugié jadis pour échapper aux conséquences d'un verdict odieux. Dans l'hôpital situé au carrefour de quelques villages moldaves de montagne où le mène un grave accident, Petru trouvera non seulement la guérison de son corps blessé, mais aussi celle de son âme souffrante. Les soins attentifs d'un médecin qui va bien au delà de ses devoirs professionnels, l'affection du directeur de l'hôpital, ancien mécanicien qui fut jadis son ami, l'intérêt que lui témoigne un savant philologue et folkloriste, la sympathie des paysans, révèlent à ce solitaire toute la sollicitude d'une société désormais fondée sur la solidarité de ceux qui travaillent et sur l'amour des hommes. Et les témoignages, autour de lui, de l'existence aisée et digne, que les paysans, avides de culture et de civilisation, sont en train de conquérir — nous sommes au début de la révolution socialiste des campagnes (1949—1950) — ouvriront définitivement les yeux de Petru et ramèneront l'égaré parmi les siens, au milieu d'une collectivité qui poursuit des buts élevés et féconds, *à la vie vivante* dirait l'auteur.

Le *Chant de l'Agnelle*, n'était pas destiné à n'être qu'un roman instructif, le roman de l'éducation et de la transformation de l'homme sous l'action des circonstances et, dans l'espèce sous l'influence des conditions supérieures de développement instaurées par le socialisme. Le sagace explorateur de tant de caractères complexes sous leur apparente simplicité, profondément sensibles sous leur sombre masque de rudesse et qui, tels que Petru Matei, répugnent à révéler leur « secret », leurs peines et leurs aspirations intimes, nous conduit pour la dernière fois, par la magie de sa plume, à travers ses paysages favoris. Son hymne à la Nature et aux chants populaires — dont la célèbre *Miorița* (L'Agnellette) — murmuré sur ce ton inimitable de gravité et de délicatesse attendrie qui est le propre de Mihail Sadoveanu, cet hymne n'a rien d'élégiaque, ni de « passéiste ». L'intervention novatrice de la civilisation socialiste, tout en dissipant les pseudo-traditions nées des ténèbres de l'esprit et de la pauvreté première, cultive les vraies traditions, lumineuses celles-là. En transformant la nature, le socialisme ne la défigure pas, il en respecte au contraire « la gloire » comme s'exprime l'écrivain. Et cette vérité se trouve confirmée, de la manière la plus explicite souvent, par celui qui, depuis Eminesco, est le chantre le plus qualifié du passé, Mihail Sadoveanu. Est-il besoin d'un autre témoignage des valeurs et des forces créatrices du présent?

★

I

C'était la seconde fois que le docteur Andru Macovei passait un long congé à la montagne en compagnie de son ami, le professeur Ianco Zarandi.

Macovei reprenait des forces en vue des études qu'il allait poursuivre dans son laboratoire. Il recueillait aussi, lorsque l'occasion s'en présentait, des données sur le problème du goître, qui le préoccupait depuis un certain temps.

Ianco Zarandi, de huit ans plus jeune que Macovei, était philologue et avait une passion toute spéciale pour le folklore, notamment pour les chants populaires du passé, vestiges encore vivants des poètes anonymes de jadis, qui faisaient corps avec les forêts et les clairières, avec tout le paysage de ces hauts plateaux des Carpates.

Le soir, après la bonne fatigue d'une journée de marche, ils faisaient halte dans quelque bergerie ou quelque monastère. Lorsqu'ils ne trouvaient ni cloître ni bergerie pour s'abriter, ils passaient la nuit à l'orée d'un bois.

S'entretenant avec les montagnards des bords de la torrentueuse Bistritza, écoutant parfois des légendes peuplées de dragons et d'ogres, les deux amis faisaient des réflexions sur l'ancienneté de cette race de bergers qui, en dépit de tant d'errances en de loitains pâturages, revenaient toujours, fidèlement, vers leur terre d'origine à l'abondance multiple. Mais les temps avaient changé: le peuple de l'ancienne Dacie s'était libéré d'un « sombre passé » ; dans les vallées, les progrès de la démocratie s'implantaient toujours plus vigoureusement.

Pourtant, les hommes de la montagne vivaient encore plongés dans les brumes du passé, ce qui donnait aux deux amis l'occasion de se livrer à de graves discus-

sions. Comment procéder — se demandaient-ils — pour faire pénétrer ici aussi, le plus rapidement possible, les grandes transformations qui se poursuivent dans tout le reste du pays? Au demeurant, ils faisaient confiance à l'intelligence et à la vivacité de ces hommes des montagnes, dont les actions étaient encore guidées par des coutumes et des traditions ancestrales.

En cette année 1949, ils étaient accompagnés dans leur excursion par un modeste employé de l'Université de Jassy, originaire des lieux mêmes que les deux amis visitaient. Ce montagnard, vif comme tous ses semblables, se disait « assistant de laboratoire » quand il parlait avec les autres montagnards, car c'est à la Faculté des Sciences qu'il avait occupé son premier emploi. Maintenant il était au service du philologue Zarandi, mais il avait tenu à garder son premier titre qui lui plaisait davantage. Son nom était Ghiță Miclăuș. Il savait allumer un feu en quelques instants et s'entendait admirablement à dresser, devant les flammes de ce foyer, une hutte en branchers de sapin pour le repos de la nuit; personne, de l'avis des professeurs, ne savait préparer un meilleur café et nul n'aurait pu trouver les provisions de bouche qu'il parvenait à découvrir dans les lieux les plus désertiques.

L'assistant de laboratoire Ghiță Miclăuș possédait aussi une belle voix de baryton, ce dont Zarandi avait été informé par quelques-uns de ses élèves. C'est donc également sa passion pour la chanson populaire qui avait déterminé le professeur à en faire son compagnon. Un homme capable de déceler sans peine des sources d'eau fraîche à proximité des haltes devait sûrement dénicher avec la même aisance les connaisseurs des plus authentiques ballades et chansons populaires du passé.

Mais Ghiță Miclăuș était totalement indifférent à ce qu'on nomme communément les trésors du peuple. Comme d'autres chanteurs de son espèce, il lui arrivait, certes, de chanter des mélodies anciennes, mais c'est avec la même facilité et le même plaisir qu'il entonnait des romances modernes comme en jouent les musiciens tziganes, ou encore des airs d'opérette appris depuis peu à la ville. D'ailleurs, que le texte fût populaire ou non lui était également indifférent. Il ne pouvait jamais servir au professeur que des « brindilles » de chansons, exemples admirables, sans doute, mais nettement insuffisants. Ianco Zarandi, cependant ne voulait pas se résigner à voir échouer une fois de plus ses investigations folkloriques. Quant aux autres aptitudes de Miclăuș, elles s'avéraient admirables.

Un jour de cet été-là, comme ils avaient fait halte à l'heure du crépuscule, les camarades professeurs — c'est ainsi que les appelait Miclăuș — assistèrent à un spectacle grandiose: des projections d'éclairs et une confusion de nuages tourmentés par le vent dans l'immense orchestration de la tempête et du tonnerre.

La hutte construite à la hâte par l'assistant de laboratoire attesta une fois de plus le savoir-faire de celui-ci, et les voyageurs purent rester sur place jusqu'au moment où les nuées se furent éloignées vers le nord, par delà l'horizon et où l'on vit paraître au sud, dans une éclaircie, la pleine lune voguant dans le silence des solitudes.

Ils se trouvaient ce soir là au bord d'une clairière où dix à douze hommes, venus d'un village de la vallée, faisaient les foins. Tant que dura la pluie brassée par l'orage, les faucheurs s'abritèrent sous l'auvent des sapins. Ils allumèrent ensuite un immense feu d'où les aiguilles de sapin s'élançaient en voletant comme de petites fusées scintillantes et dorées.

Un messager se détacha du groupe des montagnards et descendit jusqu'à l'abri des étrangers. S'inclinant poliment, il demanda si messieurs les professeurs n'avaient besoin de rien. S'il leur fallait un peu d'eau de-vie ou une petite outre de fromage blanc pétri, il pouvait envoyer au village un de ses jeunes compagnons qui serait de retour avant minuit.

Le député des faucheurs était un homme âgé à la longue barbe grisonnante, qui portait un costume blanc comme en ont les paysans. Cependant un haut *comanac* * en laine recouvrait ses longs cheveux gris.

— Ma tâche est de veiller à la fenaison pour notre saint monastère, expliqua-t-il. On m'a aussi confié le troupeau de moutons et les quelques vaches qui paissent un peu plus haut, dans la montagne, du côté des clairières de Grohotiș. Je suppose que vous vous y rendrez demain ; c'est à trois heures de marche tout au plus. Quand vous serez là-haut, messieurs, ayez l'obligeance de dire à nos gens que le père Ionatan, leur ordonne de vous offrir du fromage à la pie et du lait.

— Nous vous remercions, père Ionatan, répondit le docteur Andru, gros homme d'allure paisible. Si nous les rencontrons, nous ne manquerons pas de le leur dire.

— D'après ma carte, interrompit le philologue Zarandi, nous laissons Grohotiș à main droite. Notre route passe plus bas que la cascade.

— Vous voulez parler de la « Tonnante », corrigea le saint homme.

— Comme vous dites, mon père. En sorte que nous ne rencontrerons ni moines ni frères convers.

— Comme il vous plaira, messieurs les professeurs, répondit humblement le moine aux cheveux grisonnants. Allez à votre aise, comme dans votre propre empire. Que le Seigneur vous garde des colères et des dangers de la montagne. . . Espérons que rien ne viendra contrarier vos projets.

— Je ne vois pas comment. . . répondit le philologue.

Ghiță Miclăuș fit entendre une toux étouffée qui exprimait son mécontentement: il n'aimait pas le ton bourru du camarade professeur.

— Père Ionatan, fit-il en s'inclinant avec respect, donnez-moi un petit brandon de votre feu, pour nous permettre de passer la nuit sous sa potection.

— Volontiers, acquiesça le moine.

L'employé le suivit. Le docteur les entendit parler à voix basse sous l'arcade des branches de sapins, le long du sentier qui menait vers le grand feu des faucheurs, dans la clairière à flanc de coteau.

Quand on eut cessé d'entendre leur conciliabule, le philologue marmonna:

— Il serait enfin temps d'en finir avec ces apparitions. Ces fantômes me déplaisent foncièrement.

Le docteur Andru soupira et dit avec douceur:

— Ce vieux moine me rappelle tout un passé et les paysages familiers de mon enfance.

Zarandi haussa les épaules.

— Mais vous êtes encore romantique, docteur !

— Je descends d'une famille de montagnards, camarade Zarandi ; j'entends encore chanter dans mon cœur la réminiscence d'un passé qui est en train de disparaître pour toujours.

---

* Sorte de toque ou de bonnet rond que portent les moines orthodoxes

— Le regrettez-vous?

— Du tout. Mon romantisme n'est pas absurde.

Sur ces entrefaites, le camarade Ghiță Miclăuș revint, portant avec soin de la main gauche en leurs parties encore intactes deux brandons assez gros. De la main droite il protégeait ses yeux de l'éclat trop vif de la flamme, pour pouvoir trouver son chemin parmi les buissons.

Il aménagea aussitôt un âtre au moyen de deux grosses pierres, ramassa de la mousse sèche, des brindilles, et fit le feu avec une maîtrise calme, sans hâte, selon toutes les règles en usage chez les pâtres. En moins d'une demi-heure, l'humidité de la forêt et de la nuit avait déserté la hutte. Ayant retiré leurs épais vêtements et s'étant étendus sur leurs couches de branches de sapin, le docteur et le philologue se rôtissaient tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Miclăuș amassait des réserves de brindilles mais ne donnait pas plus de chaleur qu'il n'était nécessaire, appelant sans paroles, par ses seuls regards plongés dans les mystères de l'ombre, le sommeil de la terre.

La lune montait vers le milieu du ciel sombre. De temps à autre un hibou hululait au sommet d'une colline, dans un clocher du début du monde.

Zarandi s'était endormi. Le docteur avait sombré dans une somnolence où flottaient les papillons légers des souvenirs. Dans la hutte, le feu baissait; celui des faucheurs n'éclairait plus. La forêt était traversée de frissonnements susurrants et doux.

Tout à coup le docteur Macovei sursauta. Loin, dans la forêt, on entendait vibrer un son étrange. Au bout d'un instant, le son se précisa, devint un long appel désespéré. « Celui qui crie ainsi cherche sa voie, il craint de s'égarer. Maintenant il s'est tourné de notre côté », pensa le docteur en se soulevant sur un coude.

Il voulait se lever et répondre, lorsque soudain des cris jumelés retentirent près du feu des faucheurs. Un mouvement confus s'y produisit; le feu s'aviva comme un œil qui clignote très vite.

L'appel lointain se fit entendre une fois encore, puis, le silence retomba.

— Je me demande ce que ça peut être, fit le camarade Miclăuș d'une voix inquiète.

— Ce doit être un berger qui s'est égaré en courant après son troupeau dispersé par la tempête, pensa le docteur à haute voix.

— C'est sûrement ça, approuva l'assistant de laboratoire.

Zarandi marmonna d'une voix ensommeillée:

— Allons, les amis, laissez-moi dormir.

— Dormez, mon ami, dit le docteur Macovei, lui parlant comme à un enfant.

Miclăuș recouvrit soigneusement le docteur de son manteau qui avait glissé.

Au bout de cinq minutes cependant, les étrangers de la hutte et les montagnards qui avaient dormi près du grand feu étaient tous debout et se rejoignaient pour entourer un berger affolé qui venait de pénétrer en courant dans la clairière.

C'était un jeune homme dont la figure joufflue ne portait encore ni barbe ni moustaches. Il était coiffé d'un *comanac*, preuve qu'il s'agissait d'un frère convers ou d'un novice du monastère dont il avait été question. Le père Ionatan lui ordonna de dire sans retard ce qui s'était passé à Grohotiș et pourquoi il avait abandonné son troupeau.

— Je l'ai abandonné, c'est vrai, père Ionatan, balbutia le jeune homme, mais j'ai prié un gars de Prelunci d'en avoir soin pendant mon absence.

— Mais qu'est-ce qui est donc arrivé? Pourquoi t'es-tu sauvé?

— Un grand malheur, père Ionatan ! Il est venu une trombe de vent et de grêle qui a couché par rangées les sapins du talus, du côté de la Source aux Cerfs.

— Et alors? Les moutons ont été écrasés?

— Non. J'étais avec eux dans un endroit découvert, au large.

— Mais alors quoi? Réponds ! Explique-toi!

— Ce sont les vaches qui ont été en danger, père Ionatan. La peur les a chassées au pied de la colline, à l'instant où les sapins étaient arrachés et où les rochers s'ébranlaient. Voyant cela, notre ermite. . .

— Quel ermite, Irimie? dit le moine qui s'impatientait. C'est de l'ermite Pavăl que tu veux parler?

— Bien sûr ! L'ermite Pavăl, voyant ce qui arrivait, a voulu ramener les vaches. Il est allé à l'endroit le plus dangereux, en emmenant Suru, le chien. Les vaches, il a pu les chasser à temps et elles ont échappé au grand éboulement, mais l'ermite a été pris sous une masse de terre qui l'a culbuté. Fallait voir comment il roulait, il roulait. . .

— Ah ! Malheur ! cria par trois fois le vieux moine. Et toi, Irimie, tu nous parles d'un tas d'autres choses, au lieu de nous dire tout de suite que le frère ermite Pavăl est mort !. . .

— Mais il n'est pas mort, mon père. . . cria tout aussi fort le jeune homme. Seulement, quand il a été renversé, il s'est évanoui. Si vous l'aviez vu, les yeux fermés, comme je l'ai trouvé en me traînant jusqu'à lui! Et avec des caillots de sang mêlés à la laine de sa barbe ! Heureusement que l'orage a passé très vite. Il est allé enrouler sa queue dans d'autres vallées. Alors, je suis monté sur un rocher et j'ai crié pour me faire entendre de nos amis de Prelunci, de l'autre côté de la vallée. J'ai crié comme si j'avais été en danger de mort, et il en est tout de suite venu deux. Ensemble, on a tiré le frère ermite sur un pré et on a apporté de l'eau de source dans un *comanac*, pour l'asperger. Alors il a ouvert de grands yeux et nous a regardés avec épouvante.

— « Je sens que je vais mourir», qu'il a dit. «Cours chercher le père Ionatan, l'aumônier, je dois me confesser, pour passer dans l'autre monde, l'âme en paix». Quand j'ai passé sous les arbres, en venant, jai cru que je m'étais égaré, voilà pourquoi j'ai crié si fort. Et maintenant, qu'est-ce qu'il faut faire? Je pense que nous devons vite remonter là-haut, père Ionatan, avant que notre ermite soit mort.

Le père Ionatan secoua de droite et de gauche sa longue barbe, en fit tomber les aiguilles de sapin, puis lança d'une voix tonnante:

— Bien sûr que j'y vais ! Hé, Alexa, donne-moi mon bâton et viens m'aider. Chausse-toi et allons-y.

— Mais le livre d'heures, mon père? demanda timidement frère Alexa.

— Je n'en ai pas besoin. Tout ce qu'il faut est là, dans cette caboche; je sais les prières par cœur.

Puis tout le monde se mit à parler à la fois, à s'interroger, à s'affairer. On a quand même fini par trouver le bâton du père, ce bâton qui, depuis quarante ans et plus, l'accompagnait dans les courses à travers la montagne. Il était si mince qu'on n'aurait pas pu compter dessus pour assommer un lièvre. « C'est pourtant

grâce à lui que j'ai vaincu Belzébuth, disait fièrement le père aumônier; c'est de lui que je me suis servi pour vaincre les deux soldats de l'Antéchrist qui étaient venus pour piller le couvent. Je les ai menacés de ce bâton; ensuite, je les ai frappés à coups de poing. Et j'avais aussi les mâtins pour m'aider. Ils sont retournés d'où ils étaient venus ».

— Donnez-moi aussi mon capuchon, ordonna le Père.

C'est alors qu'à la lumière de la flamme il aperçut près de lui le docteur Andru Macovei.

— Vous avez entendu, monsieur le docteur, ce qui est arrivé à notre ermite?

— J'ai entendu.

— Dans mon capuchon j'ai une gourde pleine d'eau-de-vie. Je pense que cela pourra être utile à un chrétien dont la dernière heure est arrivée.

— J'ai bien peur que cela ne lui soit d'aucune utilité, père Ionatan, répondit le docteur avec le plus grand sérieux. Moi, j'ai dans ma sacoche des médicaments plus efficaces en pareille circonstance. Je vous accompagne à Prelunci. S'il n'est pas mortellement blessé, je remettrai votre homme debout et il pourra marcher comme avant.

Les gens qui les entouraient levèrent la tête et considérèrent avec stupeur cet étranger qui avait l'audace d'annoncer un tel miracle.

— Mon camarade, le professeur, attendra notre retour ici, poursuivit le docteur Andru. Quant à nous, ne perdons pas de temps: un homme est en danger.

Le moine s'inclina, l'air profondément surpris.

— Voilà bien des choses surprenantes, dans notre pays moldave.

Le professeur Zarandi ne put s'empêcher de décocher un trait rapide:

— Est-ce seulement aujourd'hui que ces choses vous sont connues par ici?

Une voix, près de lui, répondit:

— A vrai dire, on les connaît que depuis hier, camarade professeur. Avant-hier, il n'y avait pour nous qu'indifférence et sévices.

Le professeur examina attentivement l'homme qui venait de parler. Son âge, sa moustache pas plus grosse qu'un hanneton et certains effets militaires dont il était vêtu, lui donnaient l'aspect d'un réserviste.

— Vous avez fait la guerre? demanda le professeur.

Le faucheur se redressa. A la clarté de la lune, ses yeux noirs étincelèrent.

— Oui, camarade professeur; notre régiment est allé jusqu'en Slovaquie.

— J'y étais aussi. Comment vous appelez-vous?

— Tudor Călin, camarade professeur. Notre village s'appelle Buda.

— Y a-t-il une organisation du Parti, chez vous?

— Pas encore. Mais avec le concours des professeurs et des saints pères nous en aurons peut-être une.

Zarandi se sentit de nouveau envahi par son mécontentement coutumier. Tudor Călin lui avait répondu assez ironiquement. Et puis il s'était tourné vers les autres: sans doute leur avait-il adressé un clin d'œil complice. Le visage sec du professeur se durcit, et des rides profondes s'y creusèrent.

Ghiță Miclăuș guettait ses paroles, le sentant prêt à dire quelque chose de désagréable. Il avait aussi pitié du professeur, il le savait incapable de dormir quand il était nerveux.

— Camarade professeur, lui dit-il d'une voix paisible, nous devrions rentrer dans notre hutte, auprès de notre feu. Vous n'avez pas encore dormi votre soûl.

— Vous avez raison, Miclăuş, grommela Zarandi en détournant son regard las et reconnaissant.

— Je vais aller chercher un peu d'eau, la source est à deux pas. Il vous faudrait aussi quelques gouttes de digitaline.

— Non, pas cela. Mais de l'eau, oui, je veux bien.

Zarandi s'allongea sur sa couche, près du feu qui, de nouveau, avait baissé. Miclăuş lui apporta de l'eau dans un gobelet en celluloïde; il la but à petites gorgées, comme une liqueur bienfaisante, pure et fraîche. Puis il coucha son front sur son sac de montagne, tout en se doutant qu'il ne pourrait pas s'endormir de sitôt.

Le calme s'était rétabli dans la clairière; le foin étendu çà et là et déjà fané répandait un parfum pénétrant. Le camarade professeur sentit qu'une étoile le piquait au coin de l'œil gauche. Il se tourna légèrement sur sa couche, cherchant une position plus favorable.

— Je me demande ce que fait le docteur, murmura-t-il.

— Il y a bien quatre heures de marche jusque là-haut, répondit Miclăuş à voix basse. Au point du jour, ils seront arrivés.

— Je crois que vous êtes aussi du pays, camarade Miclăuş. Peut-être est-ce mieux dans votre village que par ici.

— Oh, oui, chez nous, à Prigori, c'est beaucoup mieux, camarade professeur, le peuple est éclairé, tout le monde a fréquenté l'école pour illettrés.

— Y a-t-il aussi une exploitation agricole collective, Miclăuş?

— Oui. Et on a ouvert aussi un foyer culturel. Ma sœur Lida m'écrit souvent et me tient au courant de tout. Chaque mois, elle m'envoie une longue lettre.

— Votre sœur est plus jeune que vous?

— Oui, camarade professeur; elle est veuve de guerre. Elle voudrait bien venir à Jassy pour suivre les cours d'une école de sages-femmes. Juste quand elle aura fini ses études, on ouvrira une maternité à Prigori.

— C'est très bien, cela me plaît, dit le professeur un peu plus calme. Il continuait pourtant à garder les yeux ouverts.

Miclăuş se leva de sa place pour jeter encore sur le feu quelques grosses branches sèches. Il s'assit pas terre tout près du foyer, indiquant par là que le temps de la conversation était passé et qu'il convenait de dormir.

Au loin, par-dessus les cimes des arbres, glissait un murmure presque imperceptible. Le camarade Ghiţă s'éclaircit la voix. Il savait que le professeur aimait l'entendre chanter. Zarandi s'apprêtait à l'écouter, et une buée de sommeil lui couvrit les yeux.

D'une voix étonnamment musicale, Miclăuş commença à fredonner une chanson de son village:

Ah, petit glaçon si froid,
L'hiver vient, l'été s'en va
Et je n'ai pas avec qui faire la fête;
Celui qui m'ACCOMPAGNONT
Par terre a posé son front...

— N'est-ce pas possible sans une faute de grammaire? se dit le professeur en souriant. Et pourtant, cela me plaît.

Mais Miclăuş, ayant déjà renoncé à poursuivre au delà se lança tout à coup dans une romance que l'on chantait à Jassy au début du siècle, avant les guerres maudites et les destructions:

Je ne sais ce qui m'incite
Quelle habitude oubliée
Par ce crépuscule d'automne
A passer sous sa croisée...

— C'est comme une réminiscence de *Heine*... soupira Zarandi. Puis, il écouta un certain temps avec recueillement et émotion.

Quel rapport peut-il y avoir entre ces êtres primitifs des bords de la Bistritza et les échos des chansons d'un grand lyrique allemand? Pourquoi, chez ces pâtres, la fée Polymnie prend-elle soin de ses enfants, dans la douleur et dans la joie, en leur offrant les globes irisés de la fantaisie? La voix agréable de l'assistant de laboratoire apaisait sa colère et sa perplexité.

Dans de tels moments, le philologue trouvait moins étranges les graves défaillances de ces pâtres et de ces vignerons, immuablement pareils depuis l'époque du roi Burébista.

Superficiels, retors, insouciants... mais n'est-ce pas, peut-être, la formule psychologique de tous les primitifs? Pourtant ces pâtres ne manquent ni de sagesse ni de scepticisme, et leur ancienneté a connu la civilisation du monde antique.

Au moment où il glissait dans la torpeur enveloppante du silence, le professeur de philologie se souvint en souriant d'une chose qui lui était arrivée un jour. Après la crue d'une rivière, sous une couche de gravier, d'ordures et de boue, la pointe de fer de sa canne d'excursionniste avait mis au jour une petite amphore de bronze incrustée d'ornements en or. Elle était ébréchée et déformée, mais brillait néanmoins d'une immortelle splendeur. (Il passe encore souvent au musée auquel il en a fait don, pour la revoir, comme on va rendre visite à une amie).

Miclăuş dormait, assis près de l'âtre, et semblait une idole immobile.

II

Le docteur Andru Macovei et le père Ionatan marchèrent longtemps côte à côte, en silence, sur les sentiers qui, depuis les clairières, escaladaient les pentes de la montagne. Derrière eux venaient Irimie Dărîndaï, le berger, et Alexa. Ce dernier, un homme plus âgé, était frère lai au monastère et se trouvait sous l'obédience du père Ionatan. Le moment n'était pas encore venu, pour lui, de recevoir la tonsure monacale. Plein de vertus mais d'esprit lent, il ne pouvait être utilisé qu'à des besognes pénibles. «Quand il mettait la main à quelque ouvrage, Dieu devait y ajouter aussitôt sa miséricorde ».

Il n'avait pas encore réussi à comprendre ce qui était arrivé à l'ermite Pavăl, et aurait bien voulu se le faire expliquer par le petit berger. Mais à peine commençait-il à marmonner une question, de sa grosse voix, qu'Irimie lançait brusquement son front de côté, désignant l'aumônier d'un air craintif. Frère Alexa se retenait d'insister, il ravalait les sons tonitruants qui sortaient de sa gorge et attendait un moment plus propice pour satisfaire sa curiosité. Il avançait d'une démarche lente, comme s'il cherchait son équilibre à chaque pas. Il avait noué ses deux

poings immenses derrière son dos, à la hauteur des reins: et chaque fois qu'il projetait en avant la partie supérieure de son long corps osseux, deux touffes de sa barbe fournie voltigeaient, l'une sur son épaule droite, l'autre sur son épaule gauche.

En passant au bas d'une pente abrupte, ils arrivèrent près d'une source et s'y arrêtèrent. Une heure avait passé depuis leur départ de Poïeni. Le sentier qui courait sous l'auvent épais des sapins s'éclaircissait de temps à autre. Alors ils voyaient décliner la lune vers le couchant.

Alexa tira de son capuchon un petit chaudron qui ne le quittait jamais; il le remplit de glace fluide à la source et but d'une haleine. Après quoi il donna au petit berger un coup d'épaule qui faillit le faire tomber.

— C'est le moment, Irimie. Raconte vite ce qui est arrivé. Qui est-ce qui a renversé l'ermite Pavăl?

— Un pan de montagne.

— Comment ça? Ce n'est pourtant pas un être vivant. . .

— Oh, que si ! Le tremblement de la montagne l'avait poussé en avant au moment où les sapins se sont écroulés en découvrant des racines ébouriffées. C'est alors que ce pan de montagne s'est animé et a dévalé la pente en vitesse. Il s'est rué sur l'ermite sans crier gare et l'a précipité au fond du ravin.

— Ah, mes enfants, quelle histoire ! s'écria frère Alexa au comble de la stupeur. Et ça ressemblait à quoi? A un animal?

— Je ne peux pas savoir.

— Si ça ressemblait à un oiseau, ça aurait passé par-dessus l'ermite. Mais puisque ça l'a jeté dans le ravin c'est que ça devait ressembler à un ours. Ça lui est déjà arrivé une fois à notre ermite. . .

— Alors, c'était un ours pour de bon.

— C'est la même chose. Attends, que je boive un peu d'eau pour toi aussi. Et maintenant faut me dire, Irimie, si l'ermite Pavăl respirait encore quand tu l'a laissé sur le pré.

— Oui, il avait encore un peu de souffle.

— Eh bien, tu sais, Irimie, maintenant il doit être mort. Ce docteur qui est à côté du père Ionatan se vante qu'il va le ressusciter. Y a que Notre-Seigneur Jésus-Christ qui ait pu faire un miracle comme ça, quand il a sorti Lazare de la grotte, ou quand il a rendu la vie au fils de la veuve de Naïn. Celui-là, c'est un citadin qui se vante, pour nous faire peur.

— Si l'ermite n'est pas encore mort, le docteur lui rendra peut-être la santé. . .

— Tu crois ça, toi?

— Je crois ça, parce que les docteurs ont ce pouvoir, c'est ça qu'on dit.

— C'est bien possible, Irimie. Mais l'ours, où qu'il est? Nous pourrions brûler ses poils sous le nez de l'ermite, pour le guérir.

— Quel ours?

— Celui qui a jeté l'ermite par terre.

— Mais c'était pas un ours. frère Alexa. C'était un pan de terre.

— Ah, c'est vrai, t'as raison Irimie !

Au même instant on entendit l'appel puissant du père Ionatan arrivé au bas du raidillon.

— Alexa !

— Ah, diable ! Il m'a peut-être entendu parler, marmonna le géant affolé.

Et il poussa lui aussi un cri:

— Me voilà, mon père ! Tout de suite !

— Rince bien le chaudron, Alexa, et apporte-nous aussi de l'eau de source.

— Tout de suite, père aumônier.

Il courut jusqu'à la source en faisant résonner le sol sous ses pieds, puis vint à petits pas mesurés auprès de son supérieur.

— Elle est bonne, l'eau, Alexa?

— Bonne, père Ionatan, comme d'habitude; c'est pourtant vous, mon père, qui m'avez dit que cette source provient du ruisseau Fison qui traverse le jardin du Paradis.

— Et toi, tu en as bu?

— J'en ai bu pour me sanctifier. Dès qu'on a fait halte, j'ai été me désaltérer, comme il se doit.

Le docteur Macovei intervint avec douceur:

— Vous avez eu tort, camarade Alexa. Quand on a trop chaud, il n'est pas bon de boire de l'eau glacée.

— Pourquoi donc, monsieur le docteur?

— On risque d'attraper une inflammation des poumons.

— Le diable lui-même n'arriverait pas à m'enflammer, monsieur le docteur.

Il se mit à rire, découvrant toutes ses dents brillantes dans sa barbe fournie; puis, il prit le chaudron et s'éloigna.

— S'il avait autant de jugeote qu'il a de force, soupira le père, il serait bien équilibré.

Le docteur Macovei sourit avec bonté:

— Père Ionatan, nous ne devons demander à un homme que ce qu'il peut donner.

— C'est bien vrai, approuva le moine. Il ne faut pas demander de poires à un prunier. Au cas où l'ermite est encore vivant, la vigueur d'Alexa nous sera fort utile. Si nous le descendons sur une civière, Alexa tiendra les brancards de devant, tandis qu'Irimie et moi-même pourrons nous relayer deux fois avant d'arriver en bas... Comme je vous le disais, monsieur le docteur, cet étranger est arrivé au monastère d'Olaru il y a vingt et quelques années, le jour de la fête des Saints-Apôtres. Le fait est consigné dans le ménoloque qu'ont les chantres des stalles de droite. C'est là que je l'ai lu, parce que je n'étais pas ici en ce temps-là. J'été au monastère de Dragomirna. Mais à mon retour les moines d'Olaru m'ont raconté qu'il semblait avoir été jeté nuitamment à la porte de l'église par l'archange noir lui-même. Les neuf moines qui formaient alors la communauté du couvent le considéraient avec stupeur. Quand il s'est éveillé, ils l'ont interrogé pour essayer de savoir d'où il venait. Il a répondu en peu de mots qu'il venait de loin; que jeune encore il avait été frappé par de nombreux malheurs, qu'il demandait à être reçu comme le plus humble serviteur et s'engageait à servir les moines avec fidélité.

A l'époque, le supérieur du cloître était le père Costandie, un sage vieillard qui prit cet étranger sous sa protection. Le voyant taciturne et travailleur, il le laissa tranquille et ne l'importuna pas de ses questions. L'homme ne témoignait pas d'une grande vocation pour l'instruction religieuse. Il cherchait plutôt la solitude et fuyait le monde. Il semblait craindre un danger pouvant venir du monde qu'il avait quitté. Le père Costandie avait sans doute compris que cet

homme errant s'était rendu coupable de quelque action horrible, dictée par la passion, par la colère, et qu'il avait peut-être été condamné par les lois du monde laïque. Mais le nouveau venu se montrait doux aussi bien envers ceux de notre communauté qu'à l'égard de tous les êtres vivants. Nos hommes qui gardaient les moutons et le bétail nous ont dit que les chevreuils venaient manger du pain dans le creux de sa main ou y lécher un morceau de sel. Le seul animal qu'il ne pouvait souffrir était un ours qui avait versé le sang de nos bêtes, et qu'un jour il frappa d'un coup de hachereau. Voilà pourquoi — comprenant sans doute ce que tout cela voulait dire — le père Costandie lui permit de s'établir dans un lieu désert et conseilla aux nôtres de ne pas troubler sa solitude et de ne parler de lui à qui que ce soit, parents ou représentants de l'autorité.

Il s'est bâti là-haut une cellule en rondins, puis s'est imposé comme pénitence d'observer la règle du silence pendant cinq ans. Et pourtant rien n'est parvenu à lui rendre la paix qu'il était venu chercher dans la solitude.

C'est ainsi que je l'ai connu lorsque je suis revenu à Olaru. Or, voilà bien une dizaine d'années que je suis ici, et bien souvent des laïques viennent me trouver à la recherche de la voie menant au rivage de toutes les consolations. L'ermite Pavăl, lui, ne m'a jamais cherché ; il reste là-haut, inflexible, comme ces aurochs dont parlent les vieux bûcherons.

A présent, je vois que sa fin est venue avant qu'il se soit confessé. Ses lèvres seront closes pour toujours et renfermeront son grand secret jusqu'au jour où sonneront les trompettes du jugement dernier.

— Excusez-moi, père Ionatan, mais tout ça ce sont des histoires, répondit le docteur Macovei de sa voix calme. Cette résurrection, ce jugement sont trop éloignés pour être de quelque utilité aux pauvres hommes. Moi, je n'y crois pas. Mais je crois que nous pouvons être utiles à nos frères humains à présent, dans notre brève existence. Vous n'avez pas eu tort de me raconter tout ce que vous savez de l'ermite, mais pendant que nous nous attardons ici, il est peut-être en train de mourir.

— Monsieur le docteur, j'accepte avec humilité vos reproches, répondit le père Ionatan en s'inclinant ; mais en aucun autre endroit je n'aurais eu la possibilité de vous parler de cet homme. Dès que nous commencerons à gravir la côte, après avoir franchi ce palier, nous ne monterons plus qu'à grand-peine et l'un derrière l'autre, par un sentier abrupt et étroit. Jusqu'au sommet, nous ne pourrons nous en écarter ni à droite ni à gauche. Maintenant, en effet, il faut nous remettre en route. S'il vit toujours à cette heure avancée de la nuit, il vivra peut-être encore au moment où le jour paraîtra à l'horizon. C'est à ce moment-là que nous serons près de lui.

Pendant la montée, le père Ionatan avait remarqué que son compagnon de route, le docteur, ne pouvait guère soutenir l'allure des montagnards ; le médecin était lourd et son halètement s'accentuait à chaque étape. Pourtant, après avoir apaisé les battements de son cœur, il repartait avec élan. « Il réussit à vaincre sa carcasse comme un vrai croyant », se disait le moine.

Bientôt, le docteur Andru put apprécier la sagesse du moine. Le chemin devenait toujours plus pénible dans l'épaisseur des fourrés. On avait besoin de tout son souffle pour monter la côte ; il n'était plus possible de le gaspiller en paroles.

Autour d'eux s'étendait un silence absolu. Après que la lune eut complètement disparu, ils marchèrent un temps dans une obscurité de suie. Puis Alexa

alluma derrière eux une torche en branches de sapin qui éclaira le sentier sous leurs pas.

Au bout d'une demi-heure, frère Alexa laissa retomber son bras et éteignit, en l'écrasant sous son pied, le faisceau de branches brûlantes. Une légère clarté montait au loin, vers l'horizon, par-dessus les sapins.

Ils s'arrêtèrent de nouveau, pour plus longtemps cette fois.

— Maintenant vous allez peut-être souffrir de la soif, dit le moine au voyageur. Jusqu'à Prelunci, nous ne trouverons plus aucune source.

— Mais pourquoi cette forêt a-t-elle l'air si triste et si déserte?. . . demanda le docteur, surpris.

— C'est parce que les bêtes de la forêt craignent l'approche de l'homme et se taisent.

— Mais les oiseaux, ils saluent toujours le lever du soleil. . .

— Les oiseaux cherchent maintenant leur nourriture dans la plaine, répondit le moine. C'est à présent l'époque où les blés mûrissent, et les oiseaux s'empressent de fuir la misère des hautes contrées.

— Voilà bien six heures que notre homme attend du secours, et il n'entend rien, ne voit rien, reprit le docteur; il est tout seul avec le secret qu'il renferme au plus profond de lui-même.

— Monsieur le docteur, répondit le moine, cette attente et ce secret gisent dans le cœur de cet ermite depuis vingt et quelques années.

Le docteur se redressa et leva le front d'un mouvement énergique. Le moine se prit à marcher plus vite, en sorte que bientôt, dès les premières lueurs roses de l'aube, ils se trouvèrent comme suspendus au-dessus des vallées, dominant les lances des sapins pointées vers eux et les brumes épaisses.

Soudain on entendit le son clair d'une source pareil à celui d'une mystérieuse clochette.

— Nous arrivons! dit le moine à qui une profonde émotion faisait baisser la voix.

Le jeune berger Irimie Dărîndaï partit en avant.

L'endroit où gisait le malade apparut tout à coup sur une éminence proche, à un tournant du sentier. Un petit feu presque éteint laissait monter comme un élan vers le ciel pur, couleur de violette, un filet de fumée mince et droit. Un gros chien à poils gris couché près de la peau de mouton qui recouvrait son maître, se leva et s'approcha en lançant par deux fois de joyeux aboiements, car il reconnaissait quelques-uns des nouveaux venus. Le berger qui remplaçait Irimie poussa lui aussi quelques cris du fond d'une ravine: au début sa voix parut venir de loin, mais on vit bientôt émerger à proximité son bonnet à longs poils et sa houlette. Son visage jeune et blond fut caressé l'espace d'un éclair par les rayons du jour naissant.

— Eh bien, Dumitru? demanda Irimie d'une voix qui semblait plutôt un murmure.

Le jeune pâtre, abaissant sa houlette, fit comprendre qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Puis leurs deux visages se tendirent vers le père Ionatan. Le docteur remarqua que l'un et l'autre avaient de grands yeux, aussi bleus que le ciel dont la voûte s'étendait au-dessus de leurs têtes.

L'ermite était couché sur le dos. On ne distinguait que son visage barbu qui sortait de la peau de mouton. Sous l'arc des longs cheveux perçait le regard de

ses yeux grands ouverts. Entre les sourcils se creusaient deux plis profonds, formant un angle. Le front était haut et sombre.

Dărîndaï se mit à genoux près de lui et approcha sa figure de ce masque inerte et triste.

— Frère Pavăl, vous m'entendez? demanda-t-il.

Dans la figure immobile, les yeux glissèrent doucement et les regards se posèrent sur le jeune homme.

— J'ai amené notre père.

L'autre répondit d'une voix distincte mais exténuée.

— C'est bien, Irimie, je te remercie.

— Et puis un docteur est aussi venu avec nous...

Les yeux du malade se tournèrent alors vers les profondeurs du ciel. L'ermite n'attendait aucune aide de ce monde.

— Voulez-vous me faire un peu de place sur cette grosse pierre, près de mon malade, demanda Andru Macovei d'une voix paisible.

Parce qu'il avait parlé doucement et avait dit « mon malade », les yeux noirs se tournèrent vers lui. Lorsqu'ils rencontrèrent l'étranger, un pâle sourire brilla au fond de leurs prunelles.

— Je ne suis pas un ange, ne craignez rien, murmura le docteur Andru tout en ouvrant précipitamment sa trousse et en s'affairant au chevet de l'ermite. Sa main droite cherchait à l'aveuglette les instruments dont il avait besoin pour un premier examen. Pendant ce temps, sa main gauche palpait la poitrine de l'homme blessé, remontant jusque sous le *comanac*. L'homme eut un sursaut mais ne poussa pas un gémissement. Ecartant la peau de mouton, la main du docteur tâtait les bras et les doigts du blessé. Celui-ci ne semblait pas trop mal en point. Le docteur poursuivit son examen plus bas que la taille. L'ermite poussa un bref gémissement et frémit de tout son corps, cependant que le chien fit entendre un grognement.

— Sois sage, Suru ! ordonna le père Ionatan.

L'animal se calma aussitôt.

Le docteur versa quelques gouttes de cordial dans une cuillère d'argent. L'ermite les avala avec dévotion comme s'il se fût agi de la communion, puis il se passa la langue sur les lèvres.

— Vous en voulez encore?

— Merci, oui, murmura l'ermite — j'en voudrais encore.

Le docteur tendit au père la cuillère et la petite gourde à étui de cuir. Le moine répéta sans se tromper les gestes qu'il avait vu faire au docteur. Pendant que le malade passait une fois encore sa langue sur ses lèvres, le docteur écarta la large manche de la chemise de chanvre rêche et découvrit le bras qui se trouvait de son côté. Ensuite il prépara sa seringue. «Qu'est-ce que ce sorcier peut bien avoir dans ce petit flacon? se demandaient avec stupeur les montagnards. En un clin d'œil, il a piqué l'ermite — il a dû lui faire couler du sang nouveau dans les veines — et l'ermite ne s'en est même pas aperçu !» On n'avait jamais vu pareil miracle dans la contrée...

Lorsque les ustensiles du docteur eurent réintégré sa sacoche, le docteur posa la main droite du malade sur la peau de mouton et chercha son pouls. Ceux qui les entouraient attendirent quelques instants la sentence qui allait être prononcée. Andru Macovei considérait attentivement la forte main de l'ermite et comptait, montre en main, les battements du cœur.

Le soleil tombait à flots dans les clairières de la Source aux Cerfs. La tempête de la nuit avait passé comme un songe. On entendait sonner les clarines des bestiaux qui paissaient dans une clairière, sur la hauteur. Du fond d'un vallon répondaient les sonnailles des brebis.

Le docteur avait l'espoir de remettre sur pied l'ermite blessé.

— Avez-vous jamais eu une maladie grave dans votre vie, mon père?

— Non. Sauf quand j'ai été jeté bas par un ours.

— Je le sais. Mais je voulais parler d'autres maladies.

— Je n'en ai pas eu d'autres.

— Vous n'avez pas de douleurs dans les reins?

— Non.

— Alors ce sont seulement les jambes qui vous font mal?

— Les jambes, je ne les sens plus. Je vais sûrement mourir. Père Ionatan, venez recevoir ma confession.

— Vous pouvez encore attendre, mon père, dit le docteur Andru en souriant. Nous vous ferons descendre dans la vallée, et vous guérirez de vos fractures.

L'ermite détourna les yeux vers le ravin; au bout d'un instant, il murmura:

— Croyez-vous que ce soit possible?

— Vous pouvez en être sûr, insista le docteur. Des jambes brisées peuvent parfaitement guérir.

— Les docteurs ne peuvent pas savoir, soupira l'ermite, que je n'ai pas seulement les jambes brisées. Voilà bien longtemps que mon cœur a été brisé lui aussi. A quoi bon vivre?

Après cette première confession, une sorte de détresse sans issue s'appesantit sur le site merveilleux.

Le père Ionatan s'approcha; les bergers et frère Alexa se retirèrent du côté de la source. Le docteur Andru se leva, visiblement mécontent. Les yeux de l'ermite exprimaient une prière.

— Voulez-vous que je reste là?

— Oui.

— C'est bien, je vais rester, répondit doucement Andru Macovei. Mais je vous conseille de ne pas trop parler, pour ménager vos forces.

— Je vous remercie, docteur, de votre pitié.

Sa respiration était à présent paisible, sa voix faible mais claire.

Le père Ionatan posa sa main sur le front du blessé. Celui-ci se taisait, sous les rayons triomphants du soleil. Il avait fermé les yeux.

— Qu'est-ce que vous avez à dire? demanda tout à coup le moine.

— Le docteur dit qu'il me fera descendre dans la plaine et qu'il réparera mes jambes, murmura l'ermite. Quand j'ai été frappé et jeté à terre, j'ai eu grand-peur. Alors je vous ai fait appeler, mon père.

— Oui. Et me voici.

— Maintenant je crois que je pourrai encore retarder mon histoire.

— Quelle histoire?

L'ermite ne répondit pas.

Le docteur Andru recula de deux pas, mais les yeux du blessé semblaient vouloir le retenir. Soudain, le père Ionatan demanda avec une colère qui surprit l'étranger:

— Avez-vous versé le sang?

Le blessé remua la tête:

— Non.

— Avez-vous été en prison?

— Oui.

— A cause de quoi?

— A cause de la méchanceté des hommes et de l'injustice des juges.

— Vous vous êtes enfui?

— Oui. Je me suis éloigné des lieux habités par ceux qui font le mal. Et j'ai vécu bien des années en me nourrissant de presque rien. Mais maintenant encore, je suis plein de poison.

— Le Seigneur notre Dieu nous ordonne d'oublier, de pardonner à nos ennemis et à nos oppresseurs, dit le père Ionatan avec rudesse.

L'ermite ferma les yeux. Au bout de quelques instants il les rouvrit.

— Je ne peux pas ! murmura-t-il d'une voix rauque.

Le docteur Andru posa la main sur l'épaule du confesseur.

— Cela suffit ! déclara-t-il fermement. Laissons reposer cet homme miné par la colère et le chagrin. Nous prendrons une heure de repos; puis nous le ferons descendre. Dans quelques semaines, après que je l'aurais confié au maître qui répare les jambes dans un hôpital que je connais, c'est un homme bien portant qui viendra se confesser à vous, mon père.

L'ermite avait écouté attentivement. Il avait fermé les yeux et s'était détourné du vieux moine. En entendant parler de la confession qu'il ferait un jour, il sourit.

Andru Macovei se disait que cet homme solitaire, bien qu'il parût se soumettre à la règle imposée par la robe de bure n'avait cependant pas dans le fond de son cœur l'illusion fondamentale du christianisme. Cet ermite faisait plutôt penser aux prêtres païens d'un très lointain passé.

III

Avant de se mettre en route pour la Source aux Cerfs, le père Ionatan avait dépêché l'un des faucheurs chez le supérieur du monastère, le père Glicherie, pour le mettre au courant de l'accident de l'ermite et lui demander d'envoyer d'urgence deux hommes sur la montagne pour donner un coup de main. Ces deux hommes arrivèrent à l'heure du premier repas.

C'étaient deux noirauds et d'une taille bien plus petite que celle des autres hommes. Ils se ressemblaient, étant frères de par leur naissance humaine. Bien qu'âgés d'une cinquantaine d'années, leurs cheveux et leurs barbes étaient noirs comme l'aile du corbeau, et dans cette broussaille sombre brillait la blancheur des yeux et des dents. De leurs nez pointus, ils piquaient l'air tantôt à droite tantôt à gauche, tantôt en avant, et parlaient sans arrêt, mais à voix basse et d'une façon qui semblait mystérieuse.

Ils commencèrent par montrer au docteur leurs dernières prouesses sortant de leurs besaces deux petites icônes pas plus grandes que la main, taillées dans du bois de cyprès et représentant l'une la crucifixion avec tous ses attributs, l'autre Saint-Georges vainqueur du dragon. Le vainqueur du dragon surtout, gravé au moyen d'une aiguille, semblait particulièrement joyeux et avait le même nez que les deux artistes, en sorte que le docteur Macovei, égayé par cette décou-

verte, s'offrit à acheter l'icône pour sa collection. Aussitôt les deux sculpteurs se prirent à discuter entre eux avec animation. cherchant à découvrir le secret qui leur permettrait de faire deux icônes d'une seule, attendu que ce même Saint-Georges leur avait déjà été payé par Anatolie Capră, négociant de la ville de Roman.

— Nous pouvons vous faire un autre Saint-Georges, proposa le père Cozma ; il ne nous faudra pas plus de huit semaines pour le ciseler.

— Je pense, répondit le docteur, que vous pourriez plutôt me céder à moi ce Saint-Georges que voici ; quant à celui que vous aurez fait d'ici huit semaines, vous le donnerez au négociant.

— Sais-tu, père Cozma, s'exclama avec stupeur l'autre moine, qui répondait au nom de Damian, que ça n'est pas impossible ? Tant que ce monsieur restera ici — mettons une heure — nous aurons le temps de tailler les deux dents qui manquent au dragon, et nous lui donnerons le grand martyr qu'il pourra emporter à Bucarest.

— Non, pas à Bucarest, à Jassy, précisa le docteur.

— Jassy si vous voulez, et que Dieu vous garde en bonne santé. Vous ajouterez bien un billet de cent au prix que nous avons dit.

— Entendu, admit le docteur Andru.

Les sculpteurs sourirent de toutes leurs dents et topèrent avec l'acheteur, comme le veut la coutume.

Ou pouvait lire sur la figure du docteur la satisfaction de s'être fait un joli cadeau.

Seul le père Ionatan était mécontent.

— Si ce n'est pas malheureux ! grommelait-il. Voilà tout ce que le père Glicherie a trouvé bon de m'envoyer pour me venir en aide. Les moines les plus débiles et les plus bavards du monastère. Bien sûr, les bras vigoureux lui sont nécessaires là-bas. Mais ceux-ci ne me sont d'aucune utilité. Tenez, les voilà déjà assis sous ce vieux bouleau, en train de travailler avec des outils si menus qu'un homme vigoureux comme moi ne pourrait même pas les tenir entre ses doigts.

Le docteur Andru Macovei était ravi non seulement de son innocent commerce, mais aussi du succès qu'il avait remporté en tant que médecin.

A force de patience et en procédant par étapes il avait examiné le bas du corps de l'ermite Pavăl, découvrant une fracture de la jambe gauche et une fêlure à la droite. Les traumatismes violents à la tête et dans la région des côtes ne présentaient pas un danger particulier. Il avait donc enlevé avec de l'eau et du savon les impuretés et les caillots de sang. Procédant comme l'aurait fait un guérisseur des temps les plus reculés, il fixa les jambes blessées en les étayant de bardeaux, c'est-à-dire de planchettes attachées par-dessus le pansement.

S'adressant au jeune homme blond, il lui dit:

— Irimie Dărîndaï, j'aurais encore besoin de quelques aisseaux pour consolider les jambes brisées du blessé.

— Je comprends, monsieur le docteur, mais des aisseaux comme vous en voulez on ne peut en trouver qu'à une journée de marche, dans une courbe où des charpentiers ont travaillé l'été dernier. Et si j'ai bien compris, vous n'avez pas de temps à perdre. Alors je pense que je ferais mieux d'aller vous chercher de l'écorce de bouleau. Je crois que je saurais la choisir et la détacher de l'arbre.

Le docteur Andru cligna des yeux et regarda ce sauvageon avec surprise.

— C'est parfait. Apporte-moi de l'écorce de bouleau.

Tout en cherchant dans un vallon des bouleaux bien droits dont il détachait d'un couteau habile les morceaux d'écorce qui lui semblaient les plus nets et les plus indiqués, le jeune homme chantait, le cœur tout joyeux de faire une bonne action; et sa voix encore incertaine passait sans transition des notes aiguës aux tons graves et virils.

— Bravo, Irimie! s'écria le docteur, enchanté de ses gouttières en écorce de bouleau. Toi, tu ferais bien de descendre à la ville pour apprendre le métier de docteur. Tu pourrais devenir chirurgien, mon gars!

— Monsieur le docteur, je ne crois pas que je m'entendrais à ce travail-là. Avant de devenir *chargien*, comme vous dites, j'y perdrais tous mes cheveux. Il riait, montrant des dents d'une blancheur éclatante. J'aimerais mieux devenir un oiseau-fée, comme j'en vois dans mes rêves. Il a l'air d'être plus grand qu'un coucou et ses plumes sont pareilles à des pétales d'églantine.

— Elles sont roses?

— Comme du feu, monsieur le docteur. Et puis, je veux vous dire encore quelque chose.

— Dis-le, Irimie.

— Je pense, monsieur le docteur, que le père Ionatan n'a pas eu raison de se mettre en colère contre notre supérieur, parce qu'il nous a envoyé ces deux pères qui sont si petits et qui vendent des Saint-Georges. Quand nous ferons descendre l'ermite sur une civière, Alexa qui est grand ira en avant et nous placerons les petits moines vers le haut, alors la civière sera toujours droite.

Le docteur Andru regarda de nouveau Irimie en clignant des yeux et en hochant la tête. Puis, il se tourna vers son malade et poursuivit son travail.

L'ermite supporta tout avec une extrême patience. Mais ses sourcils étaient froncés et entre ses dents il semblait broyer des grondements. La sueur couvrit son front. Après la troisième piqûre il se calma pour quelque temps et tomba dans une sorte de somnolence.

Le docteur se tranquillisa à son tour. Ses inquiétudes du début s'étaient dissipées. Le transport du blessé serait difficile mais non impossible. Un sourire éclairait son visage lorsqu'il se souvint de la remarque faite par Dărindaï au sujet des moines nains.

Une fois descendu, le malade pourrait être transporté dans un véhicule à ressorts jusqu'à l'hôpital le plus proche. Le docteur Andru l'accompagnerait, pour l'installer dans les meilleures conditions.

Il s'éloigna de l'ermite et s'inclina devant la Source aux Cerfs pour boire, tout comme les montagnards qui l'accompagnaient, cette eau claire, « aussi forte que de l'alcool », à même l'auge faite d'un tronc de sapin évidé. Il rafraîchit sa figure en la trempant dans le courant de la source, après quoi le moine Ionatan lui indiqua un endroit excellent pour se reposer, un tapis de mousses tendres où il avait étendu une couverture de crin. Le docteur dormit profondément près de deux heures et ne s'éveilla que lorsque les rayons du soleil eurent pénétré dans sa retraite ombreuse. Alors il se leva et aperçut Alexa, Dărîndaï et le jeune berger de Prelunci en train de mettre au point la civière pour le transport du blessé. Ils l'avaient faite en rameaux souples recouverts de branches de sapin et renforcés, de part et d'autre, par des troncs de jeunes sapins. C'est Alexa qui commandait

l'exécution. De son capuchon profond il avait sorti une hachette et un vilebrequin. Il prenait des mesures en se servant de sa main ouverte ou de la longueur de son pied, et parfois se penchait de côté pour vérifier d'un regard oblique si les lignes étaient bien droites. Irimie suivait scrupuleusement les indications du maître.

Quand le travail fut achevé, le père Ionatan se leva, secoua sa barbe et ordonna aux deux petits moines Cozma et Damian de s'occuper l'un des brebis, l'autre du bétail, leur enjoignant d'en prendre le plus grand soin et de veiller attentivement sur l'avoir du monastère.

— Eh bien, la décision prise par l'aumônier au sujet de ces deux moines est meilleure que l'idée d'Irimie, se disait le docteur Andru.

— Alexa et Irimie, poursuivit le vieux moine sur un ton impératif, transporteront l'ermite sur sa civière. Les tapis apportés par les pères Cozma et Damian seront posés par-dessus les branches de sapin pour que le blessé soit plus à l'aise. Goûtez aux provisions que vous avez apportées dans vos sacs, buvez une bonne gorgée d'eau, et en route ! Il est temps de partir !

Il y eut pourtant quelques difficultés encore.

Suru, comme les deux autres chiens, avait reçu sa part de nourriture dans la matinée. Mais quand ses frères, repus, s'en allèrent où le devoir les appelait, Suru refusa de quitter le maître qu'il servait depuis huit ans. Sous la pluie, sous la neige, par beau temps ou quand le ciel était couvert, ils avaient toujours été l'un près de l'autre. Maintenant, son maître était couché sur le dos, tout embrumé de tristesse ; il ne l'appelait pas, il ne le caressait pas, il ne lui adressait pas la parole. Le chien connaissait tous les signes, comprenait tous les ordres de son maître. Pourquoi ces hommes sombres le portaient-ils sur ce lit de branchages ?

La langue pendante, Suru exprimait sa colère par un souffle rauque et des regards perçants. Les yeux de l'ermite se tournèrent vers le chien et une lueur de pitié s'y alluma.

Aussitôt le chien s'approcha de son maître, l'air soumis, et toucha de son museau humide la main froide et inerte posée sur les couvertures. Alors les doigts de cette main caressèrent les yeux bruns de la bête.

Le vieux moine ordonna à voix basse :

— Irimie, prends-garde au chien : il faut l'attacher ici.

La main du malade tressaillit, les paupières se fermèrent pour ne plus voir dans les prunelles du chien l'eau noire de la détresse.

Irimie Dărîndaï s'approcha de Suru et lui passa les bras autour du cou. Alexa prit une petite courroie et, l'apprêtant entre ses doigts pareils à des rameaux secs, s'avança de biais vers le chien.

Suru lança un aboiement bref et d'un mouvement souple, échappa à l'étreinte du berger. Ayant fait quelques bonds, il s'assit sur sa queue, la langue pendante, en même temps excité et attentif, curieux de voir ce qui allait arriver.

— Pourquoi l'as-tu lâché, Dărîndaï ? cria Alexa. Cours-lui après et empoigne-le mieux que ça. Je vais lui passer la courroie autour du cou.

— Mais ce n'est pas moi qui l'ai lâché ; il m'a échappé. Sachez, frère Alexa, qu'il comprend tout ce que nous disons et se méfie. Ce chien est rusé comme un sorcier.

La voix du père Ionatan s'éleva, impérieuse.

— Assez causé ! Attrape-le, Irimie, et tiens-le ferme.

Dărîndaï fit encore deux tentatives, mais le chien se dégagea chaque fois et alla s'asseoir sur son tronçon de queue, toujours aux aguets.

— Y a pas moyen, dut reconnaître Dărîndaï en écartant les bras.

Un plan s'échafauda aussitôt dans l'esprit du vieux moine:

— Entourons-le tous d'assez près et sautons-lui dessus en même temps. Il n'osera pas mordre des gens qu'il connaît.

Les moines et les frères convers entourèrent aussitôt Suru. Mais Suru devina leurs intentions et, s'élançant en une course folle, disparut dans la forêt.

Le vieux moine se gratta la tête sous le *comanac :*

— C'est embêtant, mes amis, lança-t-il de sa voix forte. Qu'est-ce qu'on va faire, à présent? Eh ! Il n'y a rien d'autre à faire qu'à descendre la côte. Peut-être l'attraperons-nous en cours de route. Nous n'aurons qu'à le ramener ici.

Les moines Damian et Cozma restèrent dans la montagne pour garder le bétail et les moutons. Ils étaient bien malheureux de devoir se séparer de leur Saint-Georges, et demandèrent à le regarder une fois encore dans la main du docteur. Après quoi ils se retirèrent un peu à l'écart, barbe noire contre barbe noire, discutant en grand mystère pour savoir où ils devaient cacher l'argent que le docteur leur avait donné.

Surpris, Alexa demanda à voix basse à Dărîndaï:

— T'as vu le tas de billets que le docteur a sortis de sous son bras? Il ne se fait pas de bile, lui !

— Pourquoi est-ce qu'il s'en ferait, frère Alexa? demanda le jeune pâtre.

— Est-ce que je sais? Quelqu'un pourrait les lui prendre. Il n'a rien pour se défendre.

— Comment, rien, frère Alexa? Vous n'avez-pas vu son petit fusil de verre?

— Tu crois que c'est un fusil?

— Si jamais il vous tire dessus avec ce fusil-là, vous ne voyez plus clair et vous tombez de tout votre long. Si vous vous tenez bien tranquille, il ne vous fait plus rien; mais si vous lui lancez de mauvais regards, vous êtes perdu!

— Qu'est-ce que tu dis-là, Dărîndaï? C'est pas croyable. Mais, au fond, puisque c'est un brave homme qui a pitié des autres, c'est ben juste qu'il soit fort aussi contre les méchants.

La descente s'effectua très attentivement. Alexa tenait les brancards de devant sur ses épaules, cependant que Dărîndaï tenait ceux de derrière en laissant pendre ses bras le long du corps, pour bien équilibrer la civière. Il ne fut pas facile de franchir le ravin; mais cette difficulté une fois surmontée, et après avoir bu de l'eau fraîche à la petite source, le père Ionatan prit la place de Dărîndaï et ils purent enfin hâter le pas. Pourtant, le docteur Andru avait de la peine à les suivre; il avait enlevé son chapeau et, de son grand mouchoir blanc, épongeait la sueur qui coulait en longs filets sur sa figure.

Comme ils faisaient une brève halte pour permettre à Dărîndaï de reprendre les brancards de la civière, un pivert frappa en cadence l'écorce d'un vieux hêtre. Le bruit qu'il faisait résonnait presque aussi harmonieusement qu'une chanson, en sorte que les religieux l'écoutèrent longuement en souriant, les yeux perdus, cependant qu'Alexa se signait avec dévotion. Mais il le fit furtivement, pour lui-même, afin de ne rien perdre de sa force.

Le pivert cessa de pourchasser les vrillettes dans le bois vermoulu et prit son vol, tacheté de noir et de rouge. Il volait tantôt plus haut, tantôt plus bas, comme s'il avait été retenu au ciel par un fil élastique. A l'endroit où il disparut, près

d'un framboisier, on vit soudain paraître la tête de Suru qui regardait attentivement dans la direction de la civière en branches de sapin.

Alexa poussa un cri:

— Oh, regardez ! Voilà Suru !

Le chien, qui avait pris les informations voulues, se retira précipitamment.

— Il fallait le laisser approcher, frère Alexa, gronda le père Ionatan. Nous aurions peut-être pu l'attraper.

— Alors j'aurais dû le ramener à Grohotiş, dit Irimie Dărîndaï en riant, et vous seriez resté tout seul, père Ionatan, pour aider à la descente.

— Laissez-le donc tranquille, intervint le docteur, il garde son maître.

— Ça c'est vrai, reconnut Alexa, tout surpris, comme s'il avait appris quelque chose de nouveau.

Tandis qu'ils passaient près d'un bouquet de bouleaux, la lumière argentée devint plus intense et Macovei put déceler des spasmes de souffrances sur la figure de l'ermite.

Il fit arrêter les porteurs de la civière et demanda au blessé où il avait mal.

L'ermite fronça les sourcils et ne répondit pas. Les globes de ses yeux palpitaient sous les paupières baissées.

Alexa, voulant faire son devoir, empoigna de nouveau les brancards. Le docteur le retint d'un geste de la main. L'autre se soumit aussitôt et, pour profiter du repos inattendu, laissa choir son grand corps à l'endroit même où il se trouvait, entre une touffe d'épines et un buisson d'hièble.

Le moine et Dărîndaï s'accroupirent un peu plus loin et demeurèrent immobiles comme des souches. Le docteur s'appuya contre un sapin.

Dans cette clairière en pente on aurait dit que quelque chose allait arriver. L'ermite, dont le front s'appuyait contre la civière, ouvrit soudain les yeux et regarda fixement, à cinq ou six pas de distance, une fourmilière à la racine d'un vieux hêtre pourri. Sur la fourmilière venait de paraître une gelinotte avec ses petits, qu'elle entraînait vers ce festin. L'oreille fine du malade avait décelé le léger claquement de son bec. Maintenant tous regardaient de ce côté, aussi bien le docteur que le vieux moine et Dărîndaï, en retenant leur souffle.

Alexa s'éloigna en se grattant la nuque. Puis l'image délicate disparut, noyée dans l'ombre, sans que les yeux endormis du géant l'eussent enregistrée. En pleine clarté, au-dessus de la clairière, un petit faucon fit entendre son cri et son vol décrivit un large cercle à la pointe des sapins.

Alexa le suivit des yeux, bouche bée, hochant la tête.

— Il doit y avoir une gelinotte par ici, supposa-t-il. Après quoi, il lança un sifflement menaçant à l'adresse de l'oiseau de proie, et un affreux juron d'où le nom de Dieu n'était pas absent.

Parmi toutes ces péripéties dignes d'un joli conte, le docteur ramena le malade sans accident jusque dans les clairières d'en-bas, où les accueillirent de longues bandes de foin fraîchement fauché, découpées dans la prairie couverte de fleurs, cependant qu'à leur approche les affiloirs crissaient sur les lames d'acier.

Le professeur Ianco Zarandi vint au-devant de son ami, le visage tendu.

— Vous n'avez pas bien dormi? s'enquit Macovei avec bienveillance, en le regardant fixement.

— Comment aurais-je pu dormir, mon cher docteur, en vous sachant seul, là-haut, en butte à qui sait quelles difficultés? J'ai regretté de ne pas vous avoir

accompagné. A l'aube, j'ai même pensé vous envoyer Miclăuş, mais il était trop tard. Ensuite, je me suis fait du souci, en voyant que vous tardiez. Au moins votre expédition romantique a-t-elle été utile?

Le docteur essaya de le tranquilliser:

— Il y avait un homme en danger de mort.

Le philologue hocha la tête d'un air désabusé:

— A voir ce cortège, votre héroïsme semble avoir été inutile.

Le docteur Andru jeta derrière lui un regard las, mais pourtant souriant. Ceux qui avaient descendu la civière avaient fait halte en bordure des prés et s'étaient laissé tomber sur l'épais tapis d'herbe. Ils étaient brisés de fatigue. Les faucheurs interrompirent leur travail et s'approchèrent, leurs faux brillantes à la main, avec un air en même temps respectueux et solennel.

Suru, encore invisible, fit entendre un long hurlement de désespoir.

Le docteur éprouva lui aussi, l'espace d'un instant, la tristesse du professeur. Mais il secoua aussitôt le front et protesta:

— Ce n'est pas vrai; il est vivant, il guérira !

Zarandi lui prit la main et répliqua avec un sourire crispé sur sa face ridée:

— Mon cher camarade, vous n'avez pas idée comme cela me réjouit. Après des heures d'insomnie, je suis descendu à Olaru. Je me suis enquis de l'endroit où se trouvait l'hôpital le plus proche. Ce n'est pas très loin, mais il faudra quand même un véhicule pour transporter votre malade. J'ai longuement discuté avec le supérieur du couvent; c'est un homme très bien, qui voudrait voir son ermite guéri, mais qui fait la grimace quand il entend parler d'hôpital. Ensuite je suis remonté ici, il n'y a pas une demi-heure. Mais vraiment, après le mal que nous nous sommes donné tous les deux, nous retrouver devant le cadavre d'un quelconque ermite, ce serait vraiment le comble !

Le docteur n'apprécia pas les paroles du professeur. Il répondit sérieusement:

— Je puis vous affirmer, camarade Zarandi, que mon ermite n'est pas un ermite « quelconque »...

— Je veux bien le croire. Je remarque d'ailleurs que vous vous l'êtes approprié. Mais il faut voir l'autre ! Ce père Glicherie Cotea est digne de servir de modèle à un peintre ou d'inspirer un écrivain.

Andru Macovei laissa entendre un rire cordial et, lui aussi, se laissa choir sur le tapis d'herbe.

Un instant plus tard il tomba dans une agréable somnolence. Tandis qu'il descendait un sentier ombreux que baignaient les parfums capiteux d'un vallon, il fut réveillé par le cri de frère Alexa:

— Hé, dites donc, voilà Suru!

IV

Quand la civière portant le malade et accompagnée par les professeurs arriva au monastère d'Olaru, on entendit tinter les cloches, puis, tombant des escarpements de la montagne, un son lent et grave de bourdon.

Le village s'étendait plus loin, sur la longue crête d'une colline.

Le couvent se dressait au pied d'un coteau que couvrait une plantation de pommiers et de poiriers abritée au nord par quelques noyers géants. Sur trois côtés, le verger était entouré d'une haute haie de branchages tressés, surmontée

d'épines. Le quatrième côté du verger était clos par le mur même de l'enceint du monastère. Dans ce mur se risquait discrètement un portillon en fer, très bas, qui menait au verger. L'entrée principale s'ouvrait en voûte sous le clocher, vers le sud. C'est par cette porte que pénétrèrent les hommes portant la civière, qu'ils posèrent à l'ombre de la muraille, près de la véranda du réfectoire.

Le docteur Andru fut agréablement surpris par le profil de la petite église byzantine qui se dressait à l'est, près de l'enceinte. Sur la gauche, il vit le corps de bâtiment réservé aux visiteurs: quelques modestes cellules ouvrant sur une galerie dont les piliers étaient enguirlandés de lierre. A main droite, accoté au mur d'enceinte, se trouvait le réfectoire; au-dessus du réfectoire, le logement du supérieur du couvent et quelques cellules habitées par les moines.

Venant de la terrasse, un moine descendit en hâte les marches de bois pour accueillir les visiteurs. Il était vêtu d'un froc assez usé, sous lequel on pouvait deviner des vêtements blancs comme en portent les paysans. Sa calvitie s'étendait jusqu'au sommet de la tête et ses joues rouges étaient rebondies, au détriment de sa barbe clairsemée. Ses pieds étaient nus dans les pantoufles. Il s'inclina poliment, les mains croisées sur la poitrine. Le docteur Andru le regarda avec surprise.

— Permettez-moi de me présenter, je suis le supérieur Cotea, dit le moine en tournant un instant ses regards vers la civière. Glicherie Cotea. Je voudrais savoir, monsieur le docteur, si notre homme revient à la vie.

— Il semble qu'il aille mieux, répondit le docteur; mais il a besoin de soins à l'hôpital de Slătiori.

— Est-ce absolument nécessaire?

— N'en doutez pas, père Glicherie.

— Et devra-t-il rester longtemps à l'hôpital?

— Jusqu'à sa totale guérison.

Le supérieur du couvent se frotta la nuque de sa main gauche sans paraître satisfait de la réponse qu'il venait de recevoir.

— En ce cas, monsieur le docteur, comment ferons-nous pour garder nos troupeaux là-haut...?

— Je ne puis que vous conseiller, mon père, d'y envoyer quelqu'un d'autre.

— Sans doute, monsieur le docteur; mais nos frères sont tous occupés ici; ils travaillent au potager, au verger, au rucher, ils font les foins et bien d'autres besognes. Alors comment vais-je m'en sortir?

— Voilà une chose que j'ignore, père Glicherie, répondit Andru Macovei, impatienté.

A ce moment, Ianco Zarandi intervint sur un ton tranchant:

— La Sainte Vierge vous guidera dans vos décisions, père supérieur.

— Eh oui, eh oui! soupira humblement le supérieur en jetant un regard oblique sur les deux touristes. Autre chose encore, messieurs les professeurs et docteurs: de par la loi que nous observons, nous nous devons d'accueillir les voyageurs étrangers autrement que par de simples paroles. Mais comment faire, messieurs? Nous sommes si pauvres que c'est à peine si nous pouvons traîner notre existence au jour le jour. Les vaches bréhaignes sont dans la montagne, et quant à celles qui ont des veaux, il n'y en a que deux; leur lait suffit à peine à nourrir ces quelques malheureux moines. Les brebis sont aussi dans les pacages de la montagne. L'année dernière, nous n'avons récolté que très peu de blé, aussi la farine de froment nous fait-elle défaut. Et les fruits de nos vergers ne sont pas

encore mûrs. Convient-il d'offrir à des professeurs les herbes ou les racines dont se nourrissent les bêtes des forêts? Nous n'avons plus de noix ni de noisettes, depuis que les rats nous ont envahi, l'automne dernier. Ces rats, nous leur avons fait la guerre trois semaines durant, jusqu'au moment où ils se sont sauvés dans un ravin, celui-là même qu'ont emprunté pour s'enfuir, en 44, les soldats étrangers qui occupaient le pays.

Ianco Zarandi interrompit de nouveau le moine:

— Ne vous mettez donc pas en peine pour notre nourriture, père Glicherie.

— Voyons, messieurs, l'homme ne supporte pas la fatigue, s'il a en même temps faim.

— Peut-être notre Ghiță Miclăuș a-t-il encore quelques provisions dans sa besace.

— Oui, oui, je l'ai vu; il m'a fait l'effet d'un très brave homme.

— Et puis si vous envoyez quelqu'un à Slătiori pour ramener cette camionnette dont le père aumônier parlait tout à l'heure, et qui nous sera nécessaire pour transporter le malade à l'hôpital, le médecin de là-bas pensera sans doute à nous envoyer le nécessaire.

— Ah, voilà! Eh bien, c'est parfait, répondit le supérieur d'un air joyeux. Seulement je ne sais pas comment nous ferons, nous n'avons personne à envoyer à Slătiori. De plus, notre chariot n'a pas de roues et les chevaux sont au pâturage.

Irimie Dărîndaï parut à la gauche du père supérieur.

— Je peux y aller, moi, père Glicherie; en ce moment c'est possible, vu que notre ermite s'est endormi.

— Toi, Irimie? fit le moine d'une voix flûtée et surprise. Je me demande comment tu réussirais à te débrouiller; et puis, n'as-tu rien à faire par-ici?

— Je n'ai rien à faire, père supérieur, que d'être au service de l'ermite.

— Tu es bien audacieux, Dărîndaï; mais le père Ionatan me fait signe de te laisser partir. Allons, ce n'est pas impossible.

— C'est même très possible, père Glicherie, je n'ai pas encore fait mes vœux monastiques. Je peux donc aller prévenir le camarade Sandu, le directeur de l'hôpital de Slătiori. Ça rendra service en même temps à l'ermite et à messieurs les professeurs.

— Tu saurais faire ça, toi? As-tu un cheval, un chariot? Un étalon sellé et harnaché?

— Je n'ai ni cheval ni chariot, père Glicherie; mais l'ermite m'a appris qu'il n'y a pas meilleur coursier que le loup affamé, et moi je n'ai rien avalé depuis hier, sinon un peu d'eau. Si je pars de suite vers Olăreni en longeant le mur du monastère, si je monte la côte et redescends la côte, j'arrive droit au sommet de la colline. Je fais un saut jusque chez nous, je fouille dans l'armoire où ma mère met le pain, les pommes et le fromage pour que je les trouve quand elle n'est pas à la maison; et je file vers Slătiori en m'arrêtant seulement deux fois, près des sources, pour étancher ma soif. Il ne me faudra pas plus d'une heure pour arriver: croyez-moi, mon révérend père, je peux courir comme un bon cheval jusqu'à huit kilomètres par heure, sans compter la demi-heure que je mettrai pour passer au village.

Le père Ionatan agita sa barbe dans la direction de Dărîndaï en signe d'approbation:

— Qu'est-ce que tu attends, Irimie? Va vite avertir l'hôpital et rapporte à messieurs les professeurs ce dont ils ont besoin. Jusque là nous trouverons bien quelque chose à leur offrir, malgré notre pauvreté. Et ces messieurs voudront bien accepter notre hospitalité; nous avons, pour nos visiteurs, de bonnes chambres et une bonne literie.

— Va, Dărîndaï, ordonna le père Glicherie. Et si on te donne aussi du vin, à l'hôpital, comme il sied pour des docteurs et des professeurs, n'oublie pas de demander aussi la part du monastère pour la communion.

Mais Dărîndaï était déjà loin. Contournant le groupe, il était parti au pas de course, et s'éloignait vers la voûte de l'entrée à grands pas élastiques, comme un champion.

Tout à coup, on vit apparaître inopinément Suru, qui se mit à flairer les traces du jeune homme et un instant plus tard, disparut lui aussi.

Alexa abandonnant la civière auprès de laquelle il était resté jusqu'alors pour garder le malade, se précipita vers le père Glicherie. Il criait, en proie à une grande agitation:

— C'est Suru ! Attrapez-le, tenez-le !

— Qu'est-ce que tu as, Alexa? fit le supérieur, surpris.

— Mon père, notre Suru s'est précipité sur les talons de Dărîndaï, il va nous échapper de nouveau et nous le perdrons pour tout de bon.

— Mais ce n'est pas possible ! s'écria le père Glicherie d'une voix de tête. Nous ne pouvons pas perdre notre bien ! Ce chien vaut autant qu'une vache.

Le père Ionatan désapprouva le supérieur du couvent, en élevant la voix.

— Taisez-vous donc, braves gens, vous allez réveiller l'ermite.

— Voilà, voilà, nous nous taisons, nous nous taisons, répondit le père Glicherie. Et nous allons inviter nos honorables hôtes à passer sur la terrasse réservée aux visiteurs. Alexa montera la garde auprès de la civière. Et il faudra dire au père Anagnoste de ne plus sonner les cloches aujourd'hui. Qu'il vienne me retrouver pour que je lui donne une coupe de miel, et puis qu'il aille chercher de l'eau froide à la source; je lui donnerai aussi deux verres de cristal et un plateau, pour qu'il puisse offrir le miel à ces messieurs les professeurs et docteurs.

Les touristes restèrent un instant seuls, dans la paix ensoleillée de ce cloître isolé. Le mur du clocher et les balcons envahis par la vigne vierge projetaient leur ombre sur cet asile du silence.

Zarandi marmonna à l'adresse de son compagnon:

— Ce Glicherie n'est pas plus moine que je ne suis, moi, le métropolite Veniamin. Il a simplement trouvé moyen de réaliser ici son rêve de possession.

— C'est bien possible, répondit le docteur Andru. Mais il ne faut le condamner que pour le péché de fourberie. Quant au reste, quel est le paysan harassé, affamé, écrasé sous le poids des corvées et d'un esclavage sans espoir, qui n'aurait pas raison de chercher une échappatoire, dans ce couvent d'Olaru, ou ailleurs?

— Vous avez raison, camarade Andru, soupira Ianco Zarandi, tout le poids du passé s'appesantit encore sur cette malheureuse contrée.

— Allons voir ce que devient l'ermite, ami Zarandi.

Le docteur ajouta, tandis qu'ils s'éloignaient du côté de la civière:

— Ce paysage de montagne m'en rappelle d'autres où j'allais accompagner mes parents lorsqu'ils rendaient visite à des sœurs ou à des moines de notre parenté, qui finissaient leurs jours dans de telles retraites.

La civière était à présent sur deux chaises apportées du réfectoire. Assis sur un tabouret, à proximité, frère Alexa leur fit un signe qui voulait dire que le malade était calme: il ferma les yeux et posa la tempe sur sa main droite, indiquant par là que l'homme se reposait.

Mais en arrivant auprès du blessé, les voyageurs reçurent la décharge foudroyante de son regard tragique. Sa figure très pâle était cependant éclairée par un vague sourire.

— Vous sentez-vous mieux? demanda le docteur à voix basse, en se penchant sur le lit de branchages.

Le malade approuva en fermant les paupières.

— Je ne bouge pas d'ici, messieurs, assura frère Alexa. Vous pouvez monter dans vos chambres, vous devez être bien fatigués.

Tandis que le professeur et le docteur gravissaient l'escalier menant à la terrasse, le chant d'un coq retentit dans la prairie qui continuait la cour du couvent, comme pour les saluer.

Aussitôt, avec un bruit strident de scie, deux pintades répondirent !

Arrivés sur la terrasse, les visiteurs s'arrêtèrent en souriant. Des rideaux de vigne vierge la drapaient d'une ombre agréable. Des canapés y étaient recouverts de tapis moelleux de haute laine. Sur les murs chaulés de frais, quelques vieilles icônes étaient couronnées de bluets fanés. Ce coin du cloître était comme un vestige de cette quiétude que les hobereaux d'il y a un siècle venaient goûter à la campagne.

L'espoir de voir arriver du miel et de l'eau fraîche dans des verres de cristal tardait cependant à se réaliser, comme il advient de toute espérance. A cette heure qui précède le milieu du jour, sous les rayons du soleil vainqueur de juillet, cette citadelle monastique était déserte.

Le professeur et le docteur s'installèrent innocemment sur les canapés confortables. Le premier qui s'endormit fut le docteur Andru qui, légèrement tourné vers la gauche, face au mur, enfoncé dans les ressorts du divan, avait brusquement plongé vers un empire inconnu. Peu après, le philologue qui cherchait lui aussi la position la plus commode, se sentit attiré vers un voyage identique. Il en prit le chemin, face au mur où brillaient les pétales des fleurs bleues.

Au bout d'un quart d'heure, on vit paraître timidement sur les plus hautes marches de l'escalier un moine d'une maigreur ascétique, la tête entourée de mèches grisonnantes qui sortaient du *comanac*, cependant que sa barbe noire se tordait de façon menaçante. Ses yeux étaient pourtant doux et leur regard incertain errait dans le vide, vaguement tourné vers le coin de la terrasse. D'une oreille étrangement tordue, il épia la respiration égale des voyageurs, puis avança doucement et posa sur la table un plateau où se trouvaient les verres de cristal, la carafe embuée par l'eau glacée et une coupe pleine de miel d'un matériau plus modeste. C'était une simple écuelle en bois. Levant sa main droite aux doigts noirs, le moine bénit le sommeil de ces étrangers.

Le tintement aigu mais à peine prolongé des verres heurtés l'un contre l'autre parvint jusqu'au fond du précipice ténébreux où avaient plongé les voyageurs, et la vibration s'y accrut pour devenir aussi forte qu'un gong du jugement dernier. Le docteur et le philologue voguèrent de nouveau vers la vie, ouvrirent les yeux, s'assirent sur le divan et considérèrent avec stupeur l'apparition terrifiante du moine ; ils étaient encore tout ensommeillés et ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait.

— J'ai apporté de l'eau de notre source et du miel de notre rucher, dit le moine en s'inclinant. Et sa voix n'avait absolument rien de menaçant.

— Où sommes-nous? demanda le docteur Andru.

— Chez nous, au couvent. Vous avez pris un peu de repos. Vous n'aurez plus à attendre bien longtemps: dans deux heures on verra arriver la voiture bleue de Slătiori. Pendant que vous avalez votre miel, je vais aller vous chercher un peu de pain, des œufs à la coque et du fromage. Le pain est noir et le fromage un peu rance, mais il faut nous pardonner: nous ne sommes que de pauvres solitaires.

Le moine se retira et revint peu après, glissant comme une ombre. Il plaça sur la table la nourriture promise et se tint à l'écart en détournant les yeux pour ne pas importuner ces visiteurs.

Au bout d'un temps, le docteur Andru se prit à l'interroger:

— Comment vous appelez-vous, mon père?

— Anagnoste, monsieur — un pauvre moine plein de péchés.

— Vous êtes du pays?

— Oui, messieurs. J'ai compris que vous venez de Jassy. C'est loin d'ici. Alors, naturellement, vous n'avez pas pu entendre parler de moi.

Le docteur et le professeur levèrent la tête d'un même mouvement et fixèrent sur lui des yeux surpris.

Il leur sourit.

— Deux hommes, poursuivit-il, ont fait parler d'eux dans notre contrée: le prince Etienne et le moine Anagnoste. Le premier pour des faits héroïques. Le deuxième pour sa méchanceté et ses péchés. Ne souriez pas. Je ne suis pas ce que vous croyez, j'ai même plus de jugeote qu'il ne m'en faut. Vous avez bien voulu me poser une question; je m'en vais vous répondre en peu de mots. Le démon du mal a voulu me perdre. C'est pourquoi, après être devenu moine, le prêtre du village d'Olaru m'a incité à acheter un billet de loterie. Et ce billet m'a fait gagner cinquante mille lei. Je suis allé à Piatra, j'ai touché mon argent, — et que pouvais-je faire de ce gain, avec le peu de cervelle que j'ai? Pendant toute une année j'ai bu avec les uns et les autres si bien qu'on parlait de moi dans toute la contrée. Et je me suis enorgueilli et j'ai tiré vanité de mes actions. Voilà pourquoi Anagnoste a fini par se retrouver aussi gueux et aussi bête qu'avant. Il s'est jugé lui-même et a brûlé son cœur au fer rouge de la pénitence. Il a rejeté son verre, il a craché sur son propre corps avec dégoût et a décidé de se punir dans cette vie, pour trouver le repos dans l'autre. Et c'est pourquoi Anagnoste, le pécheur vit son enfer au couvent d'Olaru. Il boit un peu d'eau, bien qu'il ne l'aime guère. Il ne mange aucun des êtres qui vivent dans l'eau — ni poissons, ni oies, ni canards. Quatre fois par semaine il se nourrit de quelques légumes préparées sans huile, il goûte un peu de laitage et tout au plus une pomme et deux noix. Il est pourtant heureux à la pensée de la grande paix qui l'attend, mais attristé aussi par la méchanceté du monde qui crucifie Notre-Seigneur Jésus à toutes les heures du jour et de la nuit en jurant et en blasphémant, en mentant et en trompant, en dépouillant la veuve de son arpent et l'orphelin de son héritage, en usant de faux poids dans la balance, en spoliant les travailleurs de leur salaire et surtout en dénonçant le coupable, chose plus terrible que de tuer un homme; ou bien en jugeant avec iniquité, ce qui est encore plus épouvantable. Ainsi, Anagnoste accepte tous les tourments pour se racheter de l'enfer et de ses diables. Et maintenant je m'incline devant vous et vous souhaite de profiter de la

nourriture que vous venez de prendre. Quant à l'ermite, sachez qu'il repose dans la sérénité. Monsieur le docteur, votre action sera bien reçue là où des juges implacables apprécient comme il convient les actions des mortels.

Les professeurs de Jassy se taisaient et tenaient pour fou ce moine qui portait le nom d'Anagnoste.

Andru Macovei essaya de tirer de lui quelques renseignements concernant son malade:

— Vous connaissez bien l'ermite?

— Naturellement que je le connais, répondit le moine à l'esprit dérangé. Cet homme essaie, lui aussi, de racheter d'effroyables péchés. Peut-être trouvera-t-il enfin la sagesse — s'il n'est pas trop tard. Si vous voulez bien me prêter attention, je vous dirai qu'il y a dix ans le démon s'en est pris à ce moine, voulant le tenter dans sa cellule de la Source aux Cerfs. Et ce démon avait pris la forme d'une veuve — l'ancienne femme de Nicolae Potop. Bien souvent, des gens montaient jusque chez l'ermite pour lui porter de la nourriture dans un sac qu'ils accrochaient aux branches de quelque sapin. Mais cette femme a spécialement cherché l'ermite Pavăl. L'ayant trouvé, elle a voulu le séduire en lui portant du poulet rôti et des galettes.

— « Je ne mange pas de ça... lui dit l'ermite Pavăl.

— Alors, répondit le démon, dis-moi ce que je dois t'apporter.

— Hors de ma vue, démon.

— Je ne m'appelle pas démon, je m'appelle Paraschiva, fit la femme en riant. On m'a parlé d'un ermite, et comme je suis veuve, je suis venue lui demander de lire des prières pour faire cesser ma solitude et mon ennui.

Pavăl, l'ermite, se taisait et la regardait. Il l'entendit soupirer:

— Je reviendrai, ermite, je reviendrai dans trois jours. Alors, tu auras peut-être pitié de moi ».

Elle est venue trois jours après et a demandé à Pavăl s'il ne l'avait pas vue en rêve.

— « Oui, je t'ai vue, dit l'ermite d'un air sombre ».

Le démon est revenu dans la cellule de Pavăl la semaine suivante. En plus des provisions de bouche, il avait apporté une besace toute pleine de mousse sèche, pour rendre plus molle la couche de l'ermite.

Ainsi, le démon a visité l'ermite trois fois puis neuf fois et peut-être même davantage, car personne n'a tenu un compte exact de leurs rencontres.

Un jour, comme la mauvaise saison était venue, une effroyable tempête a isolé la haute montagne, et aussi la cellule et la chapelle aménagée dans une grotte. Voilà pourquoi le démon qui disait s'appeler Paraschiva n'a plus pu arriver jusque là.

Pavăl attendit. Le mois de janvier passa, puis février, puis mars. Quand on put de nouveau passer par la vallée, il s'installa au bord du sentier pour voir arriver le démon. Mais le démon ne revint plus.

Alors comme je montais un jour avec les vaches stériles et les génisses vers la Source aux Cerfs, j'ai trouvé l'ermite Pavăl malade dans sa maisonnette.

Je lui ai demandé en riant:

— « Tu vis encore?

— J'aimerais mieux être mort et enterré, me répondit-il ».

Je lui ai demandé alors de me parler de certaines choses qui étaient parvenues à mes oreilles. Mais il ne voulait rien dire. C'est un de ses péchés: il est obstiné.

Je lui ai dit sur un ton menaçant:

— « Homme de peu de foi !

— En quoi pourrais-je croire? me répondit-il en colère. Comment le persécuté pourrait-il croire à la bonté? Comment celui envers qui le monde a été injuste pourrait-il croire à la justice? » Ensuite, il s'est renfermé dans son silence comme dans un rocher. C'est comme ça qu'il est, votre homme. Vous avez bien fait de lui rendre la vie, pour qu'il ait encore le temps de racheter ses péchés et de ne pas sombrer dans la géhenne aux flammes éternelles. Tiens, j'aperçois votre compagnon, qui vient de guerroyer contre le père supérieur. C'est un brave homme: il ne se donne pas facilement pour battu.

Secouant sa barbe tumultueuse et riant avec bienveillance, le père Anagnoste s'inclina poliment et, se retirant, s'isola de nouveau dans le monde à part qu'il avait créé à son usage.

Ghiță Miclăuș montait la terrasse tandis que le moine descendait l'escalier. Ils se croisèrent sans avoir l'air de s'en apercevoir.

S'approchant des professeurs, l'assistant de laboratoire cligna de l'œil dans la direction de celui qui venait de partir et, de son index, traça dans l'air près de sa tempe, une sorte d'hiéroglyphe qui exprimait la folie.

— Ce moine passe sa vie dans la tour, parmi les cloches. Il n'a pas pour deux sous de méchanceté. Ce n'est pas comme maître Glicherie, qui m'a fait soupirer et transpirer ! J'ai eu dans le temps, camarades professeurs, un oncle avare et chicanier avec lequel personne ne parvenait à s'entendre. Mais le supérieur est encore pire: je suis enroué et j'ai encore mal à la langue d'avoir discuté avec lui. Pour avoir des œufs, du pain noir, un peu de fromage, j'ai du les arracher comme des molaires avec une tenaille. Enfin, j'ai fini par les obtenir et vous les ai envoyés par le rival du prince Etienne. En plus des souffrances que j'ai endurées, j'ai dû aussi sacrifier une partie de notre bouteille de rhum.

— C'est le secret de votre bon café que vous avez ainsi sacrifié, camarade Miclăuș, dit en souriant le docteur Andru.

— Et puis j'ai dû défendre mon couteau à manche de corne sans lequel mon métier de cuisinier ne vaudrait pas cher. Enfin, pour abréger, je vous dirai, camarades professeurs, que j'ai dû donner des explications au sujet de la vente de la petite icône sculptée par les révérends pères Cozma et Damian. Le supérieur m'a demandé de lui dire la somme exacte que vous avez payée, pour savoir à combien se monte la part qui revient au couvent. Et que le camarade professeur m'excuse si j'ai promis en son nom l'achat d'un vieux livre de valeur qui se trouve dans la bibliothèque de cette maison. Le miel est gratuit, car il est fourni par les ouvrières du bon Dieu, les abeilles. Voilà le récit de mon martyre d'aujourd'hui.

Zarandi rit en fronçant tous ses traits:

— Vous serez récompensé dans l'autre monde, camarade Ghiță.

— Oh, là, là ! soupira l'assistant de laboratoire.

Pendant que Miclăuș était tout à sa douleur, la grande cloche de la tour, frappée par le marteau de frère Anagnoste, fit entendre une vibration profonde qui frappa les murs du monastère et dont le frisson mélodique se répandit dans les airs.

Ghiță Miclăuș se précipita à la balustrade de la terrasse et tourna ses regards vers la lucarne du clocher, dans l'arc de laquelle s'agitait la barbe d'Anagnoste.

— Voilà la voiture de Slătiori ! cria le moine. J'entends sa trompe.

Quand les professeurs descendirent suivis de l'assistant de laboratoire, le ronronnement du moteur se percevait clairement et la camionnette bleue franchit la voûte d'entrée, se dirigea vers la petite église, décrivit une courbe et s'arrêta. Près du chauffeur brun, soigneusement rasé et portant sa casquette sur l'oreille, se tenait un homme qui descendit en hâte; il était grand et mince, avait une abondante chevelure que ne retenait aucun artifice et que ne couvrait aucun chapeau. Ses lunettes à monture d'or scintillèrent dans la direction des professeurs de Jassy, tandis qu'il s'approchait d'eux, les bras tendus et arborant un sourire amical.

Pendant qu'il leur secouait vigoureusement les mains, sa crinière brune accompagnait le rythme vivace de ses gestes.

Il se présenta: docteur Costake Hanganu.

— Si j'en crois votre nom, docteur, vous êtes de la montagne, comme moi-même, lui dit Andru Macovei en souriant. Je ne m'étonne donc pas de vous trouver ici. Tous, nous aimons retrouver les lieux qui nous ont vu naître.

— Les miens sont, en effet, de ces parages — de Hangu. Mais moi, j'y suis venu en même temps que les matériaux qui ont servi à construire l'hôpital.

— Je constate, remarqua Zarandi, que les habitants de la montagne sont parfois perdus pour le monde de la plaine. Mais d'autres fois cet enthousiasme pour leur contrée natale les met en danger de se joindre à leurs ancêtres. C'est ce qu'a failli faire le docteur Macovei pendant qu'il grimpait sur un pic pour sauver quelque ermite.

— Je connais toute l'histoire par votre courrier Dărîndăi, qui est arrivé à l'hôpital dans un tel état de fatigue que je lui ai interdit d'en repartir. Je l'ai enfermé dans une chambre avec son chien en lui recommandant de dormir longtemps après son repas. Vous le trouverez en arrivant à Slătiori. Aujourd'hui, reposez-vous ici, mais dès demain vous vous installerez chez nous.

Les professeurs protestèrent, mais leur résistance était de pure forme. Dans la contrée, l'hospitalité était un vice des habitants.

— Je pense, insinua Ianco Zarandi, que vous êtes moins fanatique que le docteur Macovei, camarade Hanganu.

— Je ne pourrais pas souscrire une telle déclaration, affirma Hanganu en adressant un sourire sympathique au philologue, tandis qu'il se laissait entraîner par Andru Macovei vers l'endroit où se trouvait la civière.

Le philologue les suivit.

— Je suis heureux, maître, avouait le médecin de Slătiori, de voir parmi nous l'un de nos professeurs les plus aimés. Vous serez peut-être content de savoir que votre communication sur les viroses est parvenue jusqu'à notre hôpital. Vous non plus — ajouta-t-il en se tournant vers le philologue — vous n'êtes pas un inconnu, ici, camarade Zarandi. Au cours de mon précédent congé, comme je faisait ma onzième ascension du Ceahlău, j'ai emporté votre étude sur les pâtres.

Tant que dura la consultation des deux médecins, Zarandi examina avec intérêt les bouteilles enveloppées de chemises de paille et la dame-jeanne sortie de la voiture bleue et transportées sur la terrasse par Ghiță Miclăuș aidé de frère Alexa et encouragé par le révérend père Glicherie. Le supérieur avait reparu, cette fois décemment vêtu et chaussé. Il s'était approché lui aussi de la civière, guettant le moment où il pourrait formuler certaines questions et, surtout, certains doutes au sujet des décisions prises. La question l'intéressait seulement du point de vue de son monastère.

Suivant les discussions que les deux médecins, fils de la montagne, poursuivaient avec ardeur, le philologue croyait voir se dérouler sous ses yeux de nouvelles pages d'une légende évoquée par Aleco Russo, « Le rocher du Tilleul ». Les habitants des bords de la Bistritza sont des hommes à l'âme passionnée et à l'esprit vif. Ayant échappé dans une certaine mesure à l'esclavage qui pesa sur les laboureurs de la plaine, ils ont conservé leur costume et leurs traditions. Disposant de moyens limités pour gagner leur existence, ils ont pris cependant l'habitude d'envoyer leurs enfants à l'école dans les villes. Ainsi un grand nombre d'entre eux sont venus grossir les rangs des intellectuels et de ceux qui militent pour le progrès, à une époque où les laboureurs étaient systématiquemet exploités. Aujourd'hui, leur soif ancestrale de liberté les détermine à accueillir l'ordre nouveau de la démocratie sans réticence, comme un bien longuement attendu. Leur sentimentalisme les oblige cependant à revenir un jour, comme l'a fait ce jeune médecin, vers les sources froides des montagnes, pour y goûter à nouveau comme à une liqueur du souvenir.

Le médecin Hanganu et le docteur Andru avaient décidé de transporter le malade. Quelques minutes ils le considérèent pourtant en silence, attendant qu'il leur fît un signe quelconque. Mais l'homme semblait assoupi.

— Peut-on savoir? murmura imperceptiblement Hanganu; . . .*l'œil fermé au dehors, à l'intérieur s'éveille*. . . Qui pourra jamais connaître le mystère de cet homme errant?... Pourquoi souriez-vous, camarade Zarandi?... Parce qu'un médecin se laisse aller à citer le vers d'un poète?

— Non, mais parce que vous nous donnez des renseignements sur vos propres réalités.

Le professeur de Jassy lui tapota amicalement l'épaule. Le médecin ayant enlevé ses lunettes pour les essuyer rapidement du coin de son mouchoir, laissa entrevoir un instant ses petits yeux de myope, ombrés de tristesse et de pitié.

Dès qu'il eut remis ses lunettes, le docteur Costake retrouva son air autoritaire.

— Embarquez le malade, ordonna-t-il.

La civière, soulevée par Alexa et Ghiță Miclăuș fut montée avec soin dans la camionnette. Manolake, le chauffeur brun de Slătiori, tournait autour d'eux sans leur donner un coup de main.

Le supérieur Glicherie avait une remarque à faire:

— Le père Ionatan aurait dû être là aussi. Mais il doit s'occuper de la confection des meules, tant que le foin est encore bon à ramasser. Demain, c'est fête et l'on ne travaille pas. Alors, si par hasard il se mettait à pleuvoir, tout le fruit de notre travail serait perdu.

— Cela n'a pas d'importance voyons, père Glicherie, reprit doucement le docteur de Slătiori. Maintenant nous devons nous occuper du malade. Et n'oubliez pas les lois de l'hospitalité, demain je reviendrai chercher vos hôtes.

— Il sera fait selon votre désir, monsieur le docteur, répondit le supérieur d'un air recueilli, en s'inclinant profondément. Mais je me demande ce que va devenir le chien.

Frère Alexa grimpa à son tour dans la camionnette, pour prendre soin de l'ermite Pavăl. Le docteur Costake monta à côté du chauffeur, qui enfonçait sa casquette jusqu'aux oreilles.

— Doucement. . . ordonna le médecin.

Au sommet du clocher, le sonneur guettait le départ de la voiture bleue, Quand celle-ci passa sous la voûte, frère Anagnoste frappa d'un coup de marteau la grosse cloche, annonçant à toute la montagne qu'un homme allait à sa perdition, à l'hôpital de Slătiori.

La dame-jeanne et les fiasques que l'on avait apportées du lieu de perdition furent portées sur la terrasse des visiteurs par Ghiță Miclăuș, auquel le père supérieur Glicherie était venu apporter son aide. Aussitôt, une table fut dressée: assiettes, couverts et tout le nécessaire.

Les touristes prièrent le père supérieur de partager leur repas. Le moine, se dominant, déclina l'invitation:

— Je vous remercie, messieurs les docteurs et professeurs, fit-il en s'inclinant.

— Un peu de fromage, offrit Zarandi.

— Je n'apprécie pas beaucoup le fromage, avoua le révérend père.

— Alors, un peu de canard rôti?

— Dès mon jeune âge, messieurs, je n'ai jamais aimé le canard.

— Au moins prendrez-vous un peu de cette tarte?

— Je ne goûte pas beaucoup les douceurs non plus. Et, Dieu merci, j'ai déjà pris le repas de midi... notre nourriture monacale... Pour être sincère, je dois dire que je me contenterais d'un peu de vin, mais très peu, car je suis vieux et ma tête n'est pas bien résistante. Dès que je dépasse ma mesure, je suis pris de vertiges. Et le père Ionatan, notre confesseur, aurait bien raison de me sermonner.

La demi-heure suivante se passa en silence, sur la terrasse, à l'ombre des rideaux de vigne vierge. Les étrangers mangeaient abondamment. Le supérieur s'étonnait en lui-même de leur vaste appétit. Lui-même osait seulement goûter de temps à autre au vin, avec componction et respect, sans toucher à la moindre nourriture.

Finalement, le philologue et surtout le docteur Andru se sentirent alourdis sur leurs chaises et cherchèrent, par un obscur besoin de métempsychose, à s'installer dans la position commode du serpent boa, les yeux mi-clos.

Le père Glicherie, lui, aimait faire un brin de causette, lorsqu'il avait bu un peu de vin.

— Si j'ai bien compris ce que m'a dit Dărîndăi, dit-il en renouant la conversation, l'un de vous, messieurs, a acheté à deux de nos moines qui portent les noms des saints docteurs Cozma et Damian, une image du grand martyre Georges.

— C'est moi, mon père, qui ai acheté l'icône, répondit le docteur Andru, interloqué. Ai-je eu tort?

— Tout au contraire, monsieur le docteur ! Votre action ne peut être qu'agréable aux fidèles.

— Père Glicherie, je m'intéresse à ces miniatures sculptées dans le bois. C'est à mon seul plaisir que j'ai pensé en achetant celle-ci, et non à la satisfaction des fidèles.

— Ah, je comprends. J'ai pensé que vous seriez aussi peut-être amateur de livres anciens de valeur.

— Cela dépend des livres, intervint le philologue. J'ai entendu dire qu'il y en avait d'intéressants par ici, dans votre bibliothèque. Mais où est-elle, cette bibliothèque?

— Il est ici, monsieur. J'ai un livre en caractères latins portant la signature du moine Pakhomie et daté de 1870. Permettez-moi d'ouvrir ce tiroir. Je tiens ici quelques registres et ce volume que je pourrais vous vendre s'il vous plaît et vous intéresse.

Le supérieur goûta encore au vin, puis reposa attentivement son verre à la place voulue. Telle était sans doute l'explication de ses gestes hésitants au moment où il cherchait cette place. Puis, il sortit du tiroir des pages éparses et en désordre qu'il nommait un livre.

Sur la couverture on pouvait encore déchiffrer: *le système décimal.*

— Qu'est-ce que c'est ça? demanda Zarandi avec un sourire amusé.

— Je ne sais pas, répondit le supérieur; mais ce livre porte la signature du moine Pakhomie en caractères cyrilliques.

— Que voulez-vous que j'en fasse, de la signature du moine?

— Est-ce que je sais? Mais peut-être que le « décimal » vous intéresse.

— Encore moins.

— Alors, je vais le remettre dans la bibliothèque. De tels livres, messieurs, me donnent beaucoup de mal. Je ne puis les vendre à aucun visiteur.

V

Le lendemain, le soleil était déjà plus haut que le clocher de la petite église byzantine quand les visiteurs du monastère ouvrirent les yeux et sortirent sur la terrasse, heureux de voir, à travers le grillage de verdure, la lumière du soleil et tout le paysage qui s'étendait devant eux sous la brume bleuâtre des montagnes proches.

Irimie Dărîndaï les attendait. Il avait apporté de la source une cruche d'eau fraîche pour qu'ils puissent y tremper leurs visages tout fripés par le sommeil.

— J'ai aussi apporté un peu de miel du rucher, leur annonça-t-il. Pour vous rendre la vie plus douce, après tant de discours et d'efforts! Le père Glicherie, ajouta Dărîndaï, a pris la peine d'aller au rucher de bon matin au profit de ses hôtes. Mais les ménagères ailées n'ont pas admis d'être dérangées. Elles ont tourné leurs dards vers le saint père et l'ont mis en fuite. A l'heure qu'il est, il doit avoir des compresses sur le nez et sur les yeux. Il vous prie de bien vouloir l'excuser mais il ne pouvait vraiment pas se présenter lui-même à vous dans cet état.

— Nous nous contentons de votre présence, Dărîndaï, répondit amicalement le docteur Andru.

— Mais vous recevrez aussi la visite du père Ionatan, l'aumônier. Il veut vous faire admirer différentes choses qui se trouvent au monastère d'Olaru.

— Nous lui en serons très reconnaissants.

— Pour ce qui est de moi, poursuivit Irimie, je vous accompagnerais volontiers à l'hôpital de Slătiori, si vous voulez bien accepter ma présence. L'ermite me demande; je suis son novice.

— Ce sera avec joie, Dărîndaï.

— Alors c'est bien. Nous trouverons le père aumônier à l'église.

Rafraîchis par l'eau de source et repus de miel, les voyageurs descendirent dans la cour en compagnie du jeune homme.

Le philologue se sentait tout particulièrement charmé par l'or de cette matinée. Une caresse aussi paisible et que rien ne venait troubler lui semblait unique dans

sa vie et peut-être même unique dans le cours de l'éternité. Son âme était baignée de lumière et il était sensible à la douceur et à la pitié qui émanaient du jeune paysan dont ils étaient accompagnés, douceur pareille à la limpidité d'une source ou de l'espace. Avec sa figure nette, que ne venait ombrer le moindre duvet, avec ses yeux couleur de violette et ses cheveux coupés aux ciseaux au niveau des lobes des oreilles, il semblait un frère des deux agneaux à la laine claire qui folâtraient dans l'herbe, devant l'église.

Une bande d'oiseaux passa à tire d'ailes, à la hauteur du clocher ; ils venaient de la forêt et se dirigeaient vers le village.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Zarandi.

— Des grives, répondit joyeusement Irimie. Des inspecteurs qui vont jusqu'au village, là-haut sur la colline, pour voir si les cerises sont mûres.

L'aumônier vint au-devant d'eux en riant, car les paroles du jeune homme l'avaient mis en joie.

— C'est, en effet, pour cela qu'elles vont à Olaru, approuva-t-il. Si vous désirez savoir, messieurs, quelle sorte de village est le nôtre, eh bien, je vous dirais que nous autres, habitants d'Olaru, avons été autrefois des paysans libres, possesseurs de terres selon la loi. Mais la rigueur des temps passés et de nos oppresseurs, nous ont réduits à la pauvreté ; nous avons été dépouillés par l'un des nôtres, entré au service du Prince de l'Etat et devenu *ispravnic** à Roman, qui a acheté les trois quarts du village pour agrandir sa part, le dernier quart, comme le permettait alors la loi sur les paysans libres, dénommée *protimisis* ou droit de préférence Ensuite, ce Gavriil Olaru a fait construire notre saint monastère, et tous les autres paysans libres sont devenus ses domestiques. Tout ce qu'il a volé et gagné à notre préjudice lui a permis d'orner cette église.

— Ça ne lui a servi à rien, répondit Dărîndaï en riant. Toute sa dépense n'a pas pu racheter ses péchés, à ce Gavriil Olaru. Je suis sûr qu'il est quand même arrivé en grande pompe chez Karaotzki**.

— Seulement, on est restés aussi pauvres qu'avant, mon garçon.

— La pauvreté de Dărîndaï, nous aimerions l'avoir, nous aussi, dit le docteur Andru en se tournant vers l'aumônier. Et les jeunes d'aujourd'hui connaissent une tout autre époque.

— C'est vrai, convint l'aumônier. Les pommiers de nos vergers donnent de nouvelles pousses. Il acheva en soupirant :

— Ce qui est arrivé alors, c'est par la volonté de Dieu.

— Et ce qui se passe maintenant, fit Dărîndaï entre ses dents, c'est par la volonté de l'homme.

— Ne blasphème pas, Irimie. Ces paroles sont celles du professeur ou du diable. Ou peut-être aussi de l'ermite, envenimé par ses passions.

Un long silence suivit. Le cristal du matin s'était brisé.

Les yeux des professeurs s'étaient assombris.

— Venez visiter notre église, reprit le père Ionatan.

Les professeurs acceptèrent et entrèrent pour ne pas attrister le père aumônier. La nef était déserte ; les moines et les frères convers étaient occupés aux différents travaux du monastère.

---

* Ispravnic : autrefois, préfet d'un département

** Karaotzki (ou Scaraoski) désigne en langage populaire le chef des démons, Satan

Un sourire fronça, comme à l'accoutumée, tous les traits de Zarandi.

— Peut-être voulez-vous nous montrer vous aussi, des livres de notes? Je dois reconnaître, au reste, qu'il a belle apparence, ce péché de l'ancien *ispravnic* Gavriil Olaru.

Les mains jointes sur la poitrine, l'aumônier s'inclina et, en sourdine, implora Dieu de pardonner ses paroles à cet étranger. Puis, s'approchant du lutrin posé près de l'icône de la Sainte Vierge, il ouvrit un psautier ancien. Le philologue constata avec surprise qu'il contenait une communication « scientifique »:

« Moi, l'humble moine Gherontie, j'écris aujourd'hui qu'au huitième jour du mois d'août de l'année 14, le soleil s'est éteint à l'angélus du matin et qu'il a fait nuit, si bien que les volailles sont allées se coucher et que la rosée est tombée. Et l'obscurité a duré plusieurs heures. Ce qui est un signe de guerre entre rois et empereurs ».

Et plus bas une nouvelle indication, écrite d'une autre encre et avec une calligraphie différente:

« La prédiction s'est confirmée; j'en témoigne, moi, Naftanaïl le ieromonah* ».

— Pareille chose ne peut avoir été voulue par Dieu... murmura douloureusement l'aumônier, mais sûrement par Satan, ennemi de l'espèce humaine.

Il était visible que Dărîndaï avait une réponse toute prête, apprise peut-être aussi chez l'ermite, ou née de son intelligence. Mais Zarandi poussa doucement du doigt le jeune homme et lui adressa un clignement d'œil complice pour l'engager à ne pas ouvrir la bouche et à ne point précipiter le père aumônier dans l'abîme du désespoir.

Dehors, sous la voûte, on entendit la trompe de la voiture bleue.

Tous se hâtèrent de sortir au soleil. Dărîndaï se précipita jusqu'à la chambre des visiteurs, pour rapporter leurs havresacs.

Il revint en hâte, chargé de toutes sortes de paquets. L'assistant de laboratoire Miclăuş dévalait lui aussi l'escalier, tricotant des jambes et portant entre ses bras les vêtements destinés à préserver les voyageurs du froid.

Le chauffeur se tourna vers eux et cria:

— Vous avez oublié la dame-jeanne. Je vais me faire attraper par le docteur Hanganu.

Dărîndaï s'arrêta un instant, fit un geste d'intelligence à l'aumônier, puis, d'un mouvement du menton, lui désigna les cellules réservées au père supérieur. Quelques moines et frères convers s'étaient arrêtés auprès des agneaux qui couraient dans le pré et les bras ballants regardaient s'agiter tous ces gens.

— Restez là, dit soudain le père Ionatan. Je suis de retour en un clin d'œil.

D'un pas alerte, de jeune homme, il grimpa les marches menant au logement du supérieur dont les pièces semblaient désertes.

Le chauffeur hochait la tête comme s'il réfléchissait à toutes sortes de choses perceptibles et imperceptibles.

— Un brave homme, cet aumônier. Mais il n'y en a pas beaucoup dans son genre, par ici. Habit de moine, habit du diable. Ils ont dû cacher la dame-jeanne quelque part.

En effet, là-haut, dans l'ombre de sa cellule, ployant le dos, le père Glicherie se lamentait. Le père Ionatan jeta un bref regard circulaire et découvrit, dans un

---

* Moine remplissant la fonction de prêtre dans un couvent orthodoxe

coin, sous une petite table, la dame-jeanne de Slătiori. Tendant sa main pareille à un grappin, il la tira vers lui.

— N'y aurait-il pas moyen, père aumônier, de la garder à titre d'intérêt? balbutia le père Glicherie, mécontent.

Sans répondre, l'aumônier lui lança un regard plein de reproches.

— Vous avez vu ce que les abeilles m'ont fait?

— J'ai vu, confirma le père Ionatan avec une profonde affliction.

— J'ai le nez et les paupières tout enflés.

— Je le vois bien, et vous en répondrez au jour du jugement dernier.

— Hélas, hélas, père aumônier, je me suis enivré.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le Tout-Puissant pardonne aux débauchés et aux ivrognes, s'ils ont le cœur charitable et l'âme droite.

— Mais alors de quoi?

— Du péché de mensonge et de vol.

— La dame-jeanne aurait représenté un petit bénéfice pour notre couvent, après tout le mal que nous nous sommes donné, père Ionatan.

— Non, père Glicherie, notre loi nous enseigne à offrir gratuitement l'hospitalité aux voyageurs qui passent dans nos parages. Et ces professeurs se sont montrés disposés à nous donner autant d'argent que nous aurions cru nécessaire de leur en demander. A quoi j'ai répondu que la charité, si elle est vendue, n'est plus de la charité, c'est du négoce.

— Mais que peut valoir une malheureuse dame-jeanne, père aumônier?

— Vous ferez pénitence, père Glicherie, en vous astreignant au jeûne et aux prières, sans quoi le chauffeur risque d'avoir raison.

— Oh mon Dieu, quel malheur ! s'écriait l'ancien paysan, déplorant ses péchés. Qu'est-ce qui m'a donc pris d'entrer dans l'ordre des saints?

Le chauffeur entra en possession de sa dame-jeanne. Les voyageurs saluèrent cordialement le père Ionatan. Les deux professeurs s'assirent près du chauffeur. Dărîndai et Miclăuş se glissèrent à l'intérieur de la camionnette bleue. La trompe sonna par deux fois pour annoncer le départ et là-haut, dans la lumière, autour du clocher byzantin, des martinets se mirent à gazouiller. Les agneaux se couchèrent dans l'herbe, leurs petites pattes croisées sous le museau. Les moines et les frères convers, qui bayaient aux corneilles, étaient sortis du paysage.

La camionnette partit à vive allure vers Slătiori, sur une route nette et bien empierrée. Ils dépassèrent Olaru, le village des paysans libres, qui disparut derrière eux, sur la gauche. Un petit chemin bordé de vieux cerisiers y menait.

L'hôpital, avec son toit de tuiles rouges, était visible au bout de la route, entre les collines. Gavriil l'*ispravnic*, l'homme dont le talon avait broyé impitoyablement ses semblables, y avait eu dans le temps son manoir. On avait cependant modifié l'ordonnance des logements aussi bien que des dépendances, dont maintenant les locataires étaient des braves gens qui, suivant les indications du jeune docteur Hanganu — surnommé « le Binoclard » apaisaient les souffrances, dans un monde nouveau.

Au creux du vallon qui s'ouvrait entre les deux collines, on avait aménagé dans l'ancien temps quatre petites fontaines d'eau salée et sulfureuse. Cet endroit, qui obligeait les habitants d'Olaru à se boucher le nez quand ils passaient auprès, portait le joli nom de Slătiori, également porté par le hameau voisin et par l'hôpital. Plus loin, dans la plaine, s'étendaient les champs des paysans.

A proximité, sur un terrain en pente douce, s'échelonnait une file d'hommes nu-tête, les chemises flottantes, qui, avec des gestes amples fauchaient l'herbe parsemée de fleurs. Dans les champs déjà fauchés qu'avait éclairés un soleil resplendissant, de jeunes femmes travaillaient activement avec des râteaux et des fourches, pour élever des moyettes de foin. Une senteur ténue parvenait jusqu'à la route qui courait au fond de la vallée. Le secteur féminin interrompit son travail quelques instants pour regarder le passage impétueux de la voiture bleue. La gaieté de toute cette jeunesse était ponctuée par les blanches étoiles des fleurs de camomille qui s'épanouissaient alentour. Les hommes n'avaient pas interrompu le rythme balancé de leurs outils d'acier.

Le chauffeur expliquait au professeur Zarandi que, sur ce terrain raviné, les faucheuses mécaniques ne pourraient pas faire un aussi bon travail que les hommes. Pourtant, venant des vallées et de la plaine, des tracteurs et des moissonneuses-batteuses se rapprochaient de ces régions élevées, afin d'y faciliter les travaux des moissons. En vue de bénéficier de cet avantage, les paysans de Slătiori avaient fondé une association.

Le docteur Andru écoutait, perdu dans ses pensées puis, finit par ne plus comprendre ce qui se disait à côté de lui. Il était troublé par de vieux souvenirs, du temps où, jeune garçon, il aidait ses parents, des montagnards, à faire les foins. Sa naissance même se rattachait à la fenaison, car sa mère, Maria, la jeune femme de Tudor Macovei, alerte et travailleuse, l'avait mis au monde dans un paysage pareil à celui auprès duquel il venait de passer. Près du ruisseau au bord duquel elle travaillait, la femme s'était soudain laissée tomber sur une couverture, appelant au secours. La plus âgée de ses compagnes, la tante Gafița, une veuve, était accourue et avait aussitôt défait la ceinture de la jeune femme. C'est elle qui avait reçu l'enfant et fait le nécessaire. Du tranchant d'une faux, elle avait séparé le nouveau-né des entrailles de sa mère. Puis ayant trouvé des serviettes dans la besace de Maria, elle avait lavé le sang répandu, avec l'eau de la source. Elle avait aussi taillé dans la toile de chanvre des couches pour le gars nouveau-né.

Après cela, tante Gafița avait été sa marraine et, c'est lui qui, plus tard, lui avait fermé les yeux, dans sa modeste maisonnette de veuve.

Le docteur Andru sentit son cœur transpercé par ce souvenir, en même temps que par le vers d'un poète oublié:

Dans un sillon, vêtu de langes, j'ai pleuré, puis grandi.

Quand le claxon de la camionnette l'eut tiré de sa rêverie, il vit venir à lui l'hôpital avec son toit de tuiles, et lut sur l'aile gauche du bâtiment une inscription en lettres capitales: MATERNITÉ.

La voiture bleue s'arrêta devant la terrasse en mosaïque de l'entrée principale. Au-devant d'eux, vêtu de sa blouse blanche, s'avançait le « Binoclard », suivi de la première garde-malade. Le jeune docteur avait toujours ses cheveux en broussailles, et ses gestes témoignaient d'une incessante animation ; il semblait toujours sur le point de dire quelque chose ou de se rendre en quelque endroit. Il serra la main des voyageurs et présenta la garde-malade. C'était une montagnarde qui n'était plus très jeune, mais avait de beaux sourcils, sous une couronne de cheveux noirs ; ses mouvements étaient vifs, malgré son épaisse jupe paysanne

Page manuscrite du roman *Le Chant de l'Agnelle* →

Către zorii zilei vântul s-a domolit, dar ploaia își urma cursul neîntrerupt. Dăinuiau
ziua și noaptea. De câte ori se trezea ascultând și privind spre patul răsturnat
unde zăcea bătrânul de afară, se simțea și el cuprins de ~~[illegible]~~ teama ad
și de respirația regulată a bolnavului. Așa și-ă petrecut ceasurile în bucuria vegherii bolnavului.
Pînă atunci mai era. ~~[illegible]~~ De la revenirea zilei și pînă la apariția lor mai se
trece câte o zi și câte o noapte.

Flăcăul era mai înțelept decât și-ar fi dorit. Așteptând destul
sihastrului, își făcea socotelile că apariția pe care i-o pot rîndui mecanicii
Sandu, nu era potrivită cu starea bolnavului. ~~[illegible]~~ Adevărat or fi, prea or
lui Sandu Cătănuș pulea primejdiei vieții omenești. Pe-ul. După ~~[illegible]~~ drumul
morții, ~~[illegible]~~ trupului și operația ~~[illegible]~~ medicului Stargano, ar duce la
o ~~[illegible]~~ ar fi ca o cădere nouă.

Se gândea acum să facă. Ar fi trebuit sihastrului o pregătire. Dar mai puțin pe om,
mecanicului nu putea trece. ~~[illegible]~~ Totuși
bine poate să-i vorbească bolnavului despre mecanic ca despre un om vrednic
și fără exagerări, ~~[illegible]~~ să-i pregătească apropierea; ~~[illegible]~~ descoperirea ~~[illegible]~~ și ~~[illegible]~~ mai puțin ~~[illegible]~~ acea inimă ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ otrăvită.

Sihastrul se trezi dintr-odată. ~~[illegible]~~ Era ceasul cînd răsărea soarele și
ieșise în locul dreptunghiular de nouă. Întrebă cu glas liniștit:

— Tu nu dormi, Trăznie?..

— ~~[illegible]~~ M-am trezit și eu, părinte, chiar acuma.

— Pare-se ai gândit ceva adânc.

— Adevărat, părinte, ~~[illegible]~~

— Te vei fi gândind la înșelătoria cerului? gândi și el.

— Ba, ca un păcătos ce mă aflu, uitasem la cele pământești.

— Ce mai spuneau ceilalți doctori?

— Doctorii aveau nădejde bună. Dar mie nu-mi plăcea că mecanicul Sandu
și vie și el astăzi, să-ți spuie nu știu ce.

— Dar pare-se tu singur spuneai, Trăznie, ~~[illegible]~~ că e om de isprăvă și ~~[illegible]~~
mie ca prietenă.

— Așa numai de-ăl. Îl cunosc bine; el mi-a dat înțelegerea la ceale. Dar să nu
te tulbure cu niște întrebări.

— N-ai grijă, Trăznie, stau eu ce să-i ~~[illegible]~~ răspund. Și la ce te mai gândeai?

— Mă gândeam eșa, părinte, că, după ce-ai să te pui pe picioare și ai voe
de umblat și să te uiți în prejurul mănăstirii-tale, ai să ieși și la-ai plăti și-ai să ca
~~[illegible]~~ și ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~

et la large ceinture qu'elle portait sous sa blouse blanche d'infirmière. Elle semblait se réjouir de son propre nom:

— Je suis la sage-femme Aglaïa Șerpe.

Ses regards fureteurs se posèrent sur le docteur Andru:

— Permettez-moi, camarade docteur, de m'incliner comme il se doit devant celui qui a sauvé la vie de l'ermite Pavăl et a si bien consolidé ses chevilles avec de l'écorce d'arbre.

— Camarade Aglaïe, répondit le docteur, en abandonnant sa main aux doigts durs et secs de la montagnarde, pour ce qui est de l'écorce de bouleau, vous pouvez féliciter Irimie. Viens ici, Dărîndaï.

— Me voilà, répondit le jeune homme.

— Eh bien, non, mon garçon, c'est à toi de t'incliner devant moi, vu que c'est moi qui ai aidé ta mère à accoucher quand elle t'a mis au monde.

— C'est vrai, marraine, admit Dărîndaï, en s'inclinant devant la montagnarde.

Elle lui prit brusquement la tête entre ses mains, la leva vers elle et plaqua de gros baisers sur les joues du garçon, d'abord sur la gauche, puis sur la droite.

— C'est un brave gars, approuva le docteur Macovei.

— Il a la langue trop bien pendue, déclara la sage-femme, mais il a aussi de la bonté et de la compassion, et c'est comme cela que nous aimons voir les hommes.

— Eh bien, sage-femme, intervint le docteur Hanganu, comment va l'ermite de ces messieurs?

— Il va bien, il est tranquille à présent; il s'est endormi.

— Alors, ne le dérangeons pas jusqu'à midi et invitons nos hôtes dans notre maisonnette, où je prendrai soin d'eux. Ensuite, nous leur ferons voir ce qu'il y a de neuf par ici.

— Bien des choses ont changé dans notre pays de Moldavie, soupira la montagnarde. Dommage que mes années s'amassent aussi.

Zarandi la considéra et sa figure s'éclaira d'un sourire.

— Vous n'êtes pas contente, à présent, camarade?

— Que si! Pourquoi ne pas dire ce qui est? répondit Aglaïa Șerpe en le défiant du regard. D'un côté je suis bien contente. Mais j'aurais bien voulu avoir les années de la joie, pour être plus plaisante à voir.

VI

Après le calme de cette journée de juillet, un vent violent se leva vers le crépuscule, amoncelant les nuages sur les crêtes des montagnes. Le malade ne pouvait dormir, tout son être en proie à une sorte d'angoisse. Ses chevilles enserrées dans le plâtre avaient cessé de lui faire mal, mais il souffrait toujours des vieilles blessures de son cœur, et aussi de doutes qui ne décelaient rien de bon dans la brume des jours futurs. Le retour au monastère et à la montagne lui semblait une punition nouvelle. Son être malheureux ne méritait-il pas le pardon pour les crimes du passé, après le bagne de sa cruelle solitude? Car il avait aimé les hommes, dans le temps. Et voilà que ces mêmes hommes l'avaient persécuté, l'avaient chassé loin d'eux; bien qu'il fût innocent, ils l'avaient harcelé comme une bête fauve.

Il était devenu l'esclave des moines, dans ce monastère au seuil duquel il avait fléchi le genou ; long esclavage, qui avait duré jusqu'au moment de l'effroyable accident.

Etait-ce un signe de rédemption ? Après vingt et tant d'années, les crimes ne sont-ils pas pardonnés ? Il se souvenait vaguement d'avoir entendu dire quelque chose de ce genre dans sa jeunesse, lorsqu'il faisait son service militaire à la compagnie de gendarmes à pied de Jassy.

Toujours injuste à son égard, le sort l'avait contraint à faire son service militaire à un moment où il se croyait en mesure de poursuivre ses études. Suivant les conseils de l'instituteur du village, il s'était décidé à entrer au lycée. Mais des privations de toutes sortes l'avaient entraîné comme dans un tourbillon. Pour gagner sa vie, il était devenu apprenti dans une imprimerie. Il espérait pouvoir préparer ses examens le soir, pendant ses heures de loisir. Mais les années avaient passé sans résultat, jusqu'au jour où tout espoir s'était évanoui. Il n'avait plus eu la possibilité de persévérer. La maladie et la misère s'étaient abattues sur ses vieux, au village de Goruni, en sorte qu'il ne pouvait plus attendre aucune aide de leur part. Le Crédit foncier rural avait fait vendre leur maison et leur bétail, ainsi que la dot de la sœur aînée, Anica. Celle-ci avait quitté le village, cherchant du travail à la journée, comme une pauvre illettrée qu'elle était.

Au cours de réunions organisées par les ouvriers, il s'était lié d'amitié avec un jeune homme à peu près de son âge. Ils se voyaient souvent, s'entretenant de l'aube incertaine d'un monde à venir. C'était l'époque où, à Jassy, une certaine jeunesse s'avilissait dans les visions sanglantes du fascisme. Son esprit, et surtout son cœur l'attiraient vers le socialisme. Il avait même osé publier quelques strophes dans l'une des revues du temps. Cependant sa plume s'était égarée parmi les outils de l'atelier, et petit à petit son enthousiasme s'était refroidi.

Quand il fut appelé à faire son service militaire, la Commission le destina à une compagnie de gendarmes à pied, le jugeant plus éveillé que les autres. Il souffrit de la discipline militaire, mais baissa le front.

Durant sa deuxième année de service militaire le destin lui réserva une joie. Son ami vint le rejoindre dans ce même régiment ; plus actif et aussi plus maléable, il fut bientôt promu sergent et chef de section.

Où pouvait se trouver à présent cet être dont l'amitié lui avait été si précieuse ?

Depuis le temps il était peut-être mort. Le nom même de cet homme s'était estompé dans sa mémoire. Les années passent. Les hommes disparaissent, leur souvenir s'éteint.

Le vent redoublait cependant de violence et précipitait les gouttes de pluie contre les vitres de la chambre.

— Irimie, murmura l'ermite.

Dans le fauteuil au fond duquel il sommeillait, Dărîndaï se tourna vers lui.

— Tu dors, Irimie ?

— Je ne dors pas, père Pavăl. L'orage me tient éveillé.

— Ici tu n'as pas de troupeau à garder, pas de moutons à défendre contre les loups ou à empêcher de tomber dans les précipices.

— C'est mon supérieur que je dois garder. Le docteur vous a confié à moi, mon père. Quand le Binoclard a parlé avec les professeurs, ils ont tous trouvé qu'il n'y avait que moi pour connaître vos habitudes, pour reconnaître chacun de vos signes, de vos murmures. Vous voulez peut-être de l'eau ?

— Non.

— C'est que je peux pas vous donner autre chose à boire, je n'ai que ça.

— Je voudrais savoir ce que disent les médecins.

— Eh bien, les médecins y ne disent que de bonnes choses.

Le malade se tut, les yeux grands ouverts, les regards fixés au plafond.

— Que désirez-vous, mon père? Voulez-vous que je vous apporte ou vous dise quelque chose? Je vois que vous ne trouvez pas le repos.

— Et que dit cette garde qui t'a mis au monde?

— Celle-là est un peu cinglée, mon père, elle aime trop embrasser les gars. Mais elle m'a dit, elle aussi, que dans dix semaines tout au plus, vous allez pouvoir danser la ronde.

L'ermite se taisait.

— Oui, danser la ronde à côté d'elle, poursuivit Irimie; vous à sa droite et moi à sa gauche.

— Ces montagnards, sourit l'ermite, sont plus finauds les uns que les autres.

— Mon père, on trouve aussi des sots parmi nous.

— Peut-être, mais pas tant que ça, Dărîndaï.

— Que si, mon père, y en a suffisamment des hommes qui mangent de l'herbe-aux-nigauds. Ici, chez nous, les femmes sont plus futées, plus aimantes. Celles dont le mari est un peu bêta, qu'est-ce qu'elles disent: Au banquet, j'ai pris dans mon assiette un gros os. Tant pis! J'ai qu'à le ronger tant et plus.

L'ermite sourit en lui-même, mais sa figure demeura impassible.

— Je vais vous en dire une bonne, mon père, poursuivit le jeune homme. Figurez-vous que le mécanicien d'ici me demande toujours comment vous vous appelez. Il s'imagine que je le sais.

— Moi, je n'ai plus de nom, frère Irimie. A quoi ça me servirait de posséder un nom?

— C'est vrai! On le saura quand même un jour, à la distribution des pardons, au jugement dernier.

— Les morts n'ont plus besoin d'être jugés, Dărîndaï.

— Et plus besoin qu'on leur raconte des histoires, mon père.

— J'ai l'impression, frère Dărîndaï, que tu es un hérétique et ne crois pas au jugement de la fin du monde.

— C'est que, père Pavăl, j'ai profité des leçons de mon supérieur. Il ne m'a pas précisément dit ça; mais c'est ce que j'ai compris. Pitoyable envers les hommes et envers les bêtes, et pur de toute méchanceté comme l'eau de la Source aux Cerfs, vous avez quand même été condamné par les hommes. Les moines d'Olaru ont compris dès le début que vous avez fui la persécution du monde. Mais quel péché effroyable a pu commettre ce juste que j'ai connu en vous?

Le jeune homme entendit distinctement le moine étouffer un soupir et une larme.

— Pourquoi le mécanicien veut-il connaître votre nom?

— Est-ce que je sais, Dărîndaï? Peut-être pour me vendre à ceux qui me persécutent. Tant que je suis resté dans ces endroits sauvages où l'écho même ne répond pas au cri de l'homme, j'étais à l'abri... Mais maintenant, me voilà parmi les gens, au milieu des dangers.

— Je ne le crois pas, père Pavăl. Ce mécanicien n'a pas l'air d'avoir d'autres péchés que d'aimer la boisson, le Binoclard prétend que c'est un défaut, mais nous autres, ceux de la montagne, la boisson ne nous dégoûte pas. En plus de

son métier, auquel il s'entend, sa seule occupation est de faire du bien au peuple. Il a reçu des apprentis à sa forge et, le soir, les enfants de Slătiori viennent le retrouver pour qu'il leur enseigne à lire et à écrire. C'est ce que j'ai fait moi aussi. L'instituteur à diplôme se trouve à Olăreni. Ici, c'est le mécanicien qui s'occupe des enfants. A moi, il m'a prêté un livre de dictons et de proverbes.

— On voit que tu as de l'instruction, fit l'ermite en souriant.

— Je n'en ai pas encore beaucoup, mon père. Je ne peux m'occuper de ça que de temps en temps, et seulement quand je ne suis pas à mon travail, dans la montagne. J'ai pu attraper quelques connaissances pendant l'hiver, quand vous restez seul et que je viens vous rejoindre une fois par semaine, pour vous apporter un peu de nourriture. Mais je pense que je pourrais quand même m'instruire, gagner la liberté, comme dit le mécanicien Sandu.

— C'est comme ça qu'il s'appelle?

— Comme ça.

— Il porte la barbe?

— Une longue barbe, père Pavăl.

— Celui que j'ai connu s'appelait aussi Sandu, mais il n'avait pas plus de poils sur sa figure que dans la main.

— Alors le vôtre et celui d'ici ne sont pas le même homme. Celui dont vous parlez n'est peut-être même plus de ce monde.

Le père Pavăl soupira et ferma les yeux.

Entre deux rafales de pluie, un hurlement bref parvint jusqu'à la chambre du malade.

— Tiens ! fit Dărîndaï en sursautant. C'est Suru. Il va réveiller les gens.

— Laisse-le entrer, demanda l'ermite. Quand il m'aura vu, il repartira tranquille.

Dărîndaï sortit. Un instant plus tard, le chien entra dans la pièce avec de petits gémissements et s'approcha du lit pour recevoir les caresses de son maître.

— Je suis là, Suru, lui dit l'ermite de sa voix chaude. Et maintenant, sois sage, va-t-en.

En même temps la porte ouverte livrait passage à des visiteurs: les deux professeurs et le docteur Hanganu. Le chien huma l'air dans leur direction, mais attendit l'entrée d'un quatrième personnage: Sandu, le mécanicien. Quand celui-ci entra, Suru vint aussitôt lui flairer les genoux du bout de son museau. Après quoi il se glissa furtivement au dehors. Dărîndaï referma la porte derrière lui.

— Nous nous sommes doutés, dit le docteur Hanganu de sa voix précipitée, que par un temps comme celui-ci, les malades qui souffrent ne peuvent pas fermer l'œil.

— C'est vrai, murmura le blessé. J'étais en train de discuter avec Irimie.

Il détourna un instant le front pour examiner furtivement le mécanicien.

— Votre Suru et moi, on est devenus une paire d'amis... dit celui-ci avec bonté. Où l'avez-vous trouvé? Ce n'est pas une race de par-ici: il a les oreilles petites et coupées en pointe, comme les taureaux, ses poils sont très fournis autour du cou, et puis on dirait qu'il est chaussé.

— Ce chien, répondit l'ermite, gagné par les éloges du mécanicien, mais détournant les yeux, c'est Costea Ouzoum, le pâtre, qui me l'a donné quand il a passé par les hauts plateaux, il y a bien dix ans de cela. Nous nous étions connus dans le temps, on était amis.

Il demeura un temps silencieux, les yeux au plafond.

— Trois chiens m'ont tenu compagnie dans ma solitude, dit-il d'une voix égale. Lorsque je me suis imposé la pénitence du silence total, j'ai vécu d'abord absolument isolé. Mais, par la suite, mes forces m'ont abandonné et j'ai éprouvé le besoin d'avoir un compagnon de ce genre.

Ayant appris que je vivais tout seul dans un ermitage, les pâtres qui parcouraient la montagne laissaient parfois leurs moutons au pacage et poussaient jusque chez moi pour m'offrir du fromage de brebis.

C'est ainsi qu'un pâtre nommé Hristea Moroşanu est venu me voir, un printemps, et m'a prié, puisque j'étais moine, de bénir son troupeau.

Je lui dis que je n'étais pas un vrai moine.

— «Ça ne fait rien, vous êtes juste l'homme que je cherche, répondit Hristea Moroşanu. Ce qu'il nous faut, c'est un solitaire, pur de tous les péchés du monde».

J'ai compris alors pour la première fois ce qu'était la vie des pâtres, et me suis rendu compte avec stupeur de l'ancienneté de leur métier. Sur les sommets du Căliman, la coutume veut que chaque printemps un homme au cœur pur allume un feu vif en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois tendre. Ensuite, lorsqu'ils ont pris feu, on allume à leur flamme des branches de sapin dans toute la prairie; et à travers la fumée des brandons, on fait passer des files de moutons et de brebis que la bénédiction préserve des maladies, des bêtes sauvage et de la fureur des orages.

C'est auprès d'un tel feu que j'ai, moi aussi, béni les troupeaux de Hristea Moroşanu. Il m'a donné en échange une flûte en os et m'a offert un jeune chien que j'ai gardé tout d'abord dans la grotte. J'ai appelé ce jeune chien « Moroşan », d'après le surnom que portait son premier maître. Moroşanu m'apprit à ne jamais chasser des alentours de la grotte, ni les chevreuils, ni les faons de la biche qui venaient me demander du foin et du sel pendant l'hiver, avant de descendre à la Source aux Cerfs, qui ne gêle jamais.

Ce pâtre d'autrefois, Hristea Moroşanu, qui avait alors quatre-vingt-cinq ans, m'a appris à chanter et à jouer sur ma flûte certains airs que j'ai retenus, les fredonnant en pensée, lorsque j'étais seul dans le désert de la montagne.

Ce pâtre m'a raconté aussi une étrange histoire, qui lui était arrivée dans sa jeunesse, lorsqu'il menait ses troupeaux jusqu'en Crimée, en compagnie d'autres bergers plus âgés. Un jour, une maladie s'est abattue sur les moutons, et les troupeaux se sont clairsemés. Comme une sécheresse prolongée avait aussi frappé cette contrée, la faim faisait également des ravages parmi les moutons. L'un des bergers, plus jeune et plus audacieux, se décida à pousser plus loin que les pacages des rives du Don et, traversant tantôt une vallée, tantôt l'autre, se mit à la recherche d'un bon pâturage. C'est ainsi qu'il arriva sur les plateaux élevés du mont Caucase. Là-haut il trouva des pâtres de la contrée, dont les bergeries étaient perdues dans la bruine et le brouillard. Or, comme notre pâtre y fut fort bien reçu, d'autres bergers de Transylvanie vinrent le rejoindre. Ils habitèrent tous ensemble et s'unirent entre eux par les liens du mariage. Les nôtres apprirent à ces étrangers certaines coutumes et certains métiers des régions montagneuses de la Transylvanie. Ils leur enseignèrent à préparer le fromage de brebis comme chez nous, à faire la *mămăliga** et à froncer le cuir des *opinci* **.

* Bouillie de maïs

** Sandales faites d'une seule pièce de cuir, serrées et retenues à la cheville par des cordons

Et les femmes de l'endroit ont appris de celles qui accompagnaient nos pâtres à porter les mêmes jupes larges, à filer et à tisser la laine comme dans nos contrées. Du reste, nos bergers comme ceux de là-bas adressaient leurs prières au soleil, dont la faveur leur accordait les fruits de la terre. Depuis, ceux de là-bas ont aussi donné à leurs enfants des noms de chez nous: Avesalom et Salomia, qui y sont peut-être portés aujourd'hui encore.

Estimant qu'il avait assez vécu parmi les étrangers, le vieux pâtre revint seul au pays, laissant sa famille au Caucase. Ces bergers vivaient sans doute bien là-bas, puisque leur personne y est demeurée et que seul leur nom nous est revenu comme il en est de ceux qui ont disparu pour toujours.

L'ermite se tut, mais garda les yeux grands ouverts et rivés au plafond.

— Continuez... insista à voix basse le mécanicien Sandu. Le second chien, qui vous l'a donné?

Les professeurs n'osèrent pas intervenir.

— Mon second compagnon, reprit l'ermite, de la même voix molle, je l'ai reçu d'un berger bien connu, nommé Ianco Bujor, le jour où il s'aperçut que mon Moroșan était malade sous un abri de verdure, sans plus avoir la force de chasser les mouches qui le tourmentaient. Quand le Bujor donné par mon ami Ianco est devenu un fort mâtin, le vieux Moroșan, s'est retiré dans une cachette inconnue de tous. Une fourmillère s'y est sans doute établie pour décharner complètement ses os que les torrents des montagnes ont dû déposer ensuite au creux d'un rocher, pour leur repos éternel.

Ce Ianco Bujor menait paître ses troupeaux jusque dans les monts Tatra, où nos bergers avaient coutume de faire halte. Plusieurs automnes de suite, s'étant arrêté à proximité de ma cabane, il est venu me voir et me conter des histoires. Il m'a appris d'autres chansons. Celles qui m'ont plu, je les ai retenues et me les suis si souvent jouées à moi-même que le chien n'a plus pu supporter mes incantations. Comme il était aussi noir que la nuit, je ne me suis même pas aperçu de son départ.

Mon troisième chien m'a été donné par Costea Suru, connu sous le nom de Ouzoum le Pâtre, et vous avez tous pu voir comme ce compagnon de ma solitude est sage. Costea Suru allait faire paître ses troupeaux jusque dans l'empire des Turcs, sur une montagne également fréquentée par nos bergers. Les Bosniaques l'avait surnommé Ouzoum, c'est-à-dire « le grand ». Il n'y avait pas de berger plus solide que le père Costea: on disait qu'il descendait de ces géants d'autrefois dont on parle souvent dans nos montagnes, et dont je vous conterai l'histoire une autre fois, si je suis encore de ce monde.

Ces deux dernières années, le novice que vous voyez là, Irimie Dărîndaï, s'est occupé de Suru. Lui faisant perdre les bonnes habitudes que je lui avais enseignées, il lui a appris à chasser le lièvre. Dărîndaï va battre les fourrés de la vallée et Suru l'accompagne. Après quoi le chien m'apporte le lièvre; puis Dărîndaï vient à son tour auprès du feu de la Source aux Cerfs, en compagnie d'un autre gars. Ils dépouillent le lièvre, l'apprêtent et le font rôtir à la broche, sur le brasier. C'est ainsi que nous avons commencé à manger de la viande, souillant notre âme et perdant le royaume des cieux.

Mais Ouzoum le Pâtre ne m'a pas seulement donné ce chien. Il m'a aussi laissé ses chansons, qu'il entonnait d'une voix tonnante, s'arrêtant de temps à autre pour laisser pleurer sa cornemuse.

L'ermite cessa de parler et baissa les paupières pour renfermer en lui-même l'image des choses qu'il racontait.

Le docteur Hanganu se pencha sur lui:

— Il est fatigué, murmura-t-il; laissons-le reposer.

Le malade murmura:

— Donnez-moi, docteur, un peu de cette poudre que vous m'avez fait prendre hier, et que vous appelez *polybrome*, pour que je trouve un peu de repos dans le sommeil.

Le docteur Hanganu et les professeurs se regardaient les uns les autres, aussi surpris que s'ils avaient vu paraître un météore à l'horizon. Leur ermite commençait à se montrer sous son vrai jour. Ce n'était pas un homme comme les autres et son langage n'était pas du tout celui d'un primitif.

Après avoir, sans lever les paupières, avalé la boisson préparée par le docteur, il tourna son front vers le mur et poussa un soupir de soulagement.

Sandu, le mécanicien, éteignit la lumière. Il ne resta plus dans la chambre qu'un faible rayon de clarté, qui filtrait entre les rideaux d'étamine, venant du globe lumineux éclairant la cour de l'hôpital. Suru gratta de nouveau à la porte. Irimie Dărîndaï ouvrit et lui dit à voix basse:

— Mon vieux, il faut te coucher. Tu n'as qu'à rêver, toi aussi, de tout ce que voit ton maître. Ne dérange plus les gens.

Il lui prit le museau dans sa main pour l'empêcher de geindre et le fit sortir du corridor. Suru prouva sa sagesse en se soumettant sans protester. Il fit deux bonds sous la pluie et disparut dans l'ombre.

Irimie s'arrêta quelques instants pour souhaiter une bonne nuit aux visiteurs, puis il voulut regagner la chambre pour veiller sur le repos de l'ermite.

— Mon enfant, lui dit le mécanicien en le retenant un moment encore, sache que la joie m'empêchera de dormir cette nuit. Je suis presque sûr de ne pas me tromper. Il faut que les camarades apprennent eux aussi que j'ai reconnu cet ermite renvoyé par la montagne parmi les hommes de la vallée. Mais toi, ne lui dis rien encore.

Le groupe s'arrêta sous les rafales enveloppantes de la pluie, et tous les yeux se tournèrent vers Sandu Calarașu, dans l'attente d'une explication...

— Je ne pense pas me tromper, reprit doucement le mécanicien. J'ai longuement attendu de ses nouvelles, mais n'en ai jamais reçues. Ce qui m'arrive maintenant est une aventure comme on n'en voit que dans les contes merveilleux. Je l'ai reconnu à sa voix. Pour le reste, je n'y serais jamais arrivé. Il y a vingt et quelques années, il était très jeune et sa moustache commençait tout juste à poindre. Comment le reconnaître sous cette barbe et sous ce costume? Et lui, non plus, ne pouvait retrouver sous mes traits celui que j'étais autrefois. En plus de cette barbe touffue, j'ai été fortement marqué par la «sollicitude» de mes semblables et «les attentions» de ceux qui gouvernaient autrefois le pays.

— Racontez, dit vivement le docteur Andru.

— Je ne peux pas, camarade docteur. J'ai peur de me tromper. J'aimerais mieux mourir que de faire erreur...

La pluie enroulait des ombres fugitives autour du lampadaire électrique, en même temps que dans l'air fumeux de la nuit étincelaient des aiguilles de clarté vive.

— Nous nous reverrons demain, ici, reprit le mécanicien. Après la visite du docteur Hanganu, nous saurons exactement ce qu'il en est. Mais je suis certain que cet ermite est Petru Matei, un ami que je croyais mort et qui vient de retrouver la vie.

Sandu Calarașu s'enfonça dans la pluie tamisée, pour rejoindre son atelier installé dans un pavillon isolé.

Les voyageurs et le docteur Hanganu n'ajoutèrent aucun commentaire à cette extraordinaire aventure. Peut-être avaient-ils encore certains doutes. Pourtant, songeait le professeur Andru, les accidents se produisent selon une série de faits en apparence absurdes. Un événement comme celui-ci avait dû être précédé par l'orage grandiose qui s'était déclenché le soir où ils avaient fait halte dans la hutte de branchages aménagée par Ghiță Miclăuș. Il avait aussi fallu le concours d'une certaine disposition d'esprit chez un médecin se trouvant par hasard dans les parages. Et il avait fallu que le mécanicien Sandu se fût établi ici, après bien des pérégrinations et des souffrances. Tous ces fils s'étaient réunis concentriquement vers le monastère d'Olaru. Entre des milliards de faits divers, il est parfois possible que les événements s'harmonisent, comme dans le drame de l'ermite. Mais il était possible également que le mécanicien se trompât.

(La suite au prochain numéro)

Illustrations de G. Labin.

Commentaires

MIHAI GAFIŢA

Les fleurs de la terre

Dans l'une des premières œuvres littéraires écrites après la libération du pays de sous le fascisme on trouve ce tableau, aussi réaliste qu'émouvant, valable jadis pour la grande majorité de la population du pays:

« C'était par un après-midi d'automne: le vent susurrait à travers les chaumes, des filandres flottaient dans la lumière du jour à son déclin. Un vol de grues passa en ramant sous le ciel d'azur, se lamentant de partir pour des contrées étrangères.

« Parvenu au sommet d'un tertre, j'eus devant moi le coucher du soleil; sur l'horizon pourpre apparut, vigoureusement dessiné, un laboureur avec sa charrue et ses bœufs. Il venait vers moi, se détachant sur le soleil qui sombrait. Une auréole entoura un instant cet anonyme de la terre, l'anonyme venant de l'abîme du passé, courbé sur le versoir avec les gestes du labeur ininterrompu et opiniâtre...

« Il accomplissait son geste calme, arrivant du fond des âges, allant vers les aurores à venir sans encore comprendre son destin. Ce destin j'en entrevis l'explication comme par une illumination soudaine, discernant dans sa tristesse le résultat de circonstances historiques inéluctables... Et les filandres — « la soie des morts» qui flottait dans la solitude — prenaient un sens: c'était un mystérieux suaire pour les efforts et les tombes des générations.»

Ces lignes sont de Mihail Sadoveanu, le classique contemporain de la prose roumaine, qui s'est éteint à la fin de 1961 à plus de quatre-vingts ans. Paroles et pensées d'autant plus tragiques qu'elles composent un tableau que les travailleurs des champs ont perpétué, toujours le même, sur notre terre, de génération en génération, le long des millénaires, depuis le jour lointain où l'homme, ayant construit un primitif outil de bois, l'attacha au collier d'une bête et l'employa à gratter la terre pour en tirer son pain quotidien. Que de dures épreuves, que de siècles et de millénaires ont passé depuis sur l'humble laboureur courbé sur son araire ! D'autres lui ont ravi le fruit de ses peines, lui jetant quelques miettes amères et noires, reliefs de la table des maîtres. Son labeur a servi à bâtir des palais; sur la route qui longe son champ il a vu passer des coupés, puis des automobiles, et un jour des avions ont volé au-dessus de sa tête. Les princes et les rois se sont succédés, se partageant la proie

à qui mieux mieux. Et lui, l'éternel laboureur de ce sol, a poursuivi son labeur anonyme, peinant pour arracher aux sillons la richesse des blés, dont le pillaient ses maîtres. Les siècles l'ont connu courbé sous le faix de ses souffrances, mais ils ont connu aussi les explosions de sa colère lorsqu'il se soulevait pour la terre et pour la justice.

L'histoire est jalonnée des révoltes de ce laboureur méprisé, de ses inlassables efforts vers une existence plus lumineuse. Après chaque révolte il retournait à son éternelle charrue, cheminant derrière ses bœufs comme pour accomplir un rituel tragique ou expier quelque crime ignoré. Chaque automne, chaque printemps, il demeurait le même, venant « de l'abîme du passé, courbé sur le versoir, avec les gestes du labeur ininterrompu et opiniâtre ».

Pourquoi nous étonner dès lors que voici vingt ans seulement, au siècle des plus stupéfiantes découvertes de l'esprit humain, la terre du paysan roumain, travaillée par les mêmes moyens rudimentaires qu'il y a des milliers d'années, ait produit de moins en moins, et qu'à mesure que se morcelaient les champs, la misère du paysans n'ait cessé d'empirer ? A la libération de la Roumanie de sous le joug fasciste, en août 1944, les deux tiers de la population agricole du pays appartenaient à la catégorie des « paysans pauvres », c'est-à-dire à ceux que leur lopin de terre ne suffisait pas à nourrir. On a réalisé alors la réforme agraire ; le régime de démocratie populaire a créé des moyens adéquats pour venir en aide à la paysannerie laborieuse. L'Etat lui a accordé des crédits, il a développé l'industrie des machines agricoles et celle des engrais chimiques ; il a créé des centres pour la production de semences sélectionnées et a organisé l'enseignement agricole. Et pourtant, pour aboutir à la grande révolution, qui permettrait au laboureur de redresser son échine courbée depuis des millénaires sur la charrue égratignant son lopin de terre, à la révolution qui lui ferait comprendre qu'il ne devait rien attendre que de lui-même, qu'il lui fallait apprendre à dominer la glèbe, à en connaître à fond la structure, les vertus et les lois, à vaincre la sécheresse et les inondations, à accroître sans cesse, au moyen de la science et d'une bonne organisation de son travail, la richesse des récoltes, pour réaliser tout cela, il fallait *autre chose*. Cette révolution, c'était la transformation socialiste de l'agriculture. Ses sources sont anciennes. Sa lumière brilla dans les regards des communistes dès l'époque de leur lutte clandestine. Le 23 août 1944, jour où notre pays fut arraché à la servitude fasciste, a marqué le tournant et les prémisses des transformations futures. La création d'une puissante industrie socialiste, la constitution et le développement d'une base technique adéquate permettant de donner des assises solides à toute l'économie du pays, furent les fondements de la révolution qui commençait en agriculture. L'activité éducative, persévérante et profonde déployée sans relâche dans les campagnes, notamment à partir de 1949, première année d'économie planifiée, a donné des résultats de plus en plus féconds. Un peu plus de dix ans se sont écoulés depuis qu'ont pris naissance, au cours de l'été 1949, les premières exploitations agricoles collectives, et voici qu'en mars 1962 le processus de collectivisation de l'agriculture roumaine s'est achevé. Jour après jour, les journaux ont annoncé la nouvelle

que dans telle région, puis dans telle autre, les dernières exploitations individuelles étaient entrées dans la grande famille du socialisme et avaient passé à de nouvelles méthodes de culture, abandonnant la charrue millénaire traînée par des bœufs pour le tracteur et les machines combinées, pour la culture scientifique des vastes étendues travaillées en commun.

Selon les prévisions du plan de développement économique adopté en juin 1960 par le IIIe Congrès du Parti Ouvrier Roumain, la production agricole devra marquer d'ici à 1965 un accroissement de 80 pour cent par rapport à l'année 1959. Alors que pendant des millénaires rien ou presque rien n'a changé dans le labeur du paysan sur le sol de ce pays et dans le système des récoltes, le socialisme a réussi, en cinq ans seulement, par ses méthodes scientifiques et sa politique générale, à doubler la production agricole. La collectivisation totale de l'agriculture met définitivement fin à l'antique et attristant spectacle du paysan courbé depuis des millénaires sur sa charrue à bœufs.

Au tableau par lequel nous commencions ces lignes, opposons une scène qui a pour théâtre la première région entièrement collectivisée, la Dobroudja, jadis la contrée agricole la plus arriérée, avec la paysannerie la plus indigente et la plus délaissée de toute la Roumanie. La scène est décrite par un écrivain de la jeune génération, Petru Vintilă, auteur, entre autres, d'un ample reportage intitulé *La Dobroudja en marche*. Il y est question d'une séance de travail d'un genre particulier, organisée au fort de la récolte par les organismes locaux de la région. Dans chaque district, une dizaine ou une vingtaine de personnes s'étaient réunies à la même heure dans une salle. Il y avait là les responsables des divers secteurs de base, les présidents des Conseils Populaires, les secrétaires des comités du parti et des organisations de la jeunesse, les chefs des grandes unités coopératives et d'autres représentants des directions opérationnelles. Chaque salle était connectée par la radio au siège de la région, de sorte qu'un orateur des districts du nord pouvait être entendu par chacun des auditeurs jusqu'à l'extrême sud. La solution proposée par l'un, le conseil d'un autre étaient ainsi transmis à l'instant à des dizaines de kilomètres de là, dans tous les districts. Un an à peine après la collectivisation intégrale de leur région, les anciens serfs de la glèbe utilisaient les moyens techniques les plus modernes pour triompher en un moment difficile des conditions météorologiques inaccoutumées afin de réaliser, et même de dépasser, leurs audacieux projets.

✧

Conscience de l'époque par rapport à elle-même, par rapport au passé et à l'avenir de la société, la littérature actuelle a fixé et continue de fixer dans les pages de ses livres, ce phénomène gigantesque de toute une population passant d'un bond à la civilisation, à la culture et à l'abondance. Car la fusion des exploitations individuelles en grandes exploitations collectives est une action complexe, ayant pour but essentiel la création d'une grande abondance de produits agricoles propre à contribuer à l'élévation du niveau de vie du peuple tout entier. Cependant, l'accroissement de

la production agricole n'est pas son seul objet. La collectivisation de l'agriculture représente une révolution de tout le système de réalisation et de répartition des biens matériels de l'Etat, une révolution dans la vie culturelle du peuple, dans sa participation à la vie politique du pays, à l'exécution, à la spécialisation, au perfectionnement technique et à la direction du travail. C'est en dernière analyse une révolution des consciences, un changement radical de la manière de penser, une nouvelle façon d'envisager et de pratiquer les relations sociales, de concevoir la place de l'homme dans la société. L'ancien petit propriétaire qui cultivait ses deux hectares de champ au moyen d'une charrue rudimentaire attelée d'une paire de bœufs ou de vaches, l'ancien possesseur d'un porc, de cinq moutons et d'une vingtaine de poules, est aujourd'hui membre d'une collectivité qui déploie son activité sur des centaines d'hectares, emploie des machines agricoles perfectionnées, élève des dizaines de milliers de volailles, des centaines, voire des milliers de bestiaux, transforme les cultures, irrigue et draîne, établit des plans de culture, crée les conditions nécessaires pour obtenir deux récoltes par an, se comporte en un mot en technicien de l'agriculture, en dirigeant d'une unité économique industrielle ou d'une branche de production, en homme politique. La nature de son travail se rapproche de plus en plus de celle du travail d'un ouvrier industriel, devenu lui aussi technicien.

La Conférence consacrée aux problèmes de l'agriculture, organisée fin 1961 à Bucarest par le Comité Central du Parti Ouvrier Roumain, a réuni ces techniciens de l'agriculture, les dirigeants d'unités ou de branches de production agricoles, hier possesseurs nécessiteux d'un lopin de terre, anciens laboureurs vivant les yeux fixés sur le sol, anciens vachers et porchers. Ils ont discuté des méthodes les plus avancées propres à généraliser les riches récoltes de blé et de maïs, de céréales et de légumes, à accroître le cheptel, ils ont discuté de l'utilisation rationnelle de la terre. Les présidents d'exploitation agricole, les chefs de brigade, les collectivistes d'avant-garde, dont beaucoup portent aujourd'hui le titre de Héros du Travail Socialiste, ont analysé avec la compétence de praticiens consciencieux et d'hommes politiques, les problèmes du développement de l'agriculture, attestant par leurs actes le rythme accéléré du processus qui abolit graduellement les différences entre la ville et la campagne, la progression du village vers la contemporanéité, vers l'avenir.

La littérature ne pouvait omettre de fixer dans ses pages ce gigantesque processus, la grande révolution qui transforme radicalement la physionomie du village roumain. Dès le début de cette révolution, dès que la réforme agraire de 1945 eût anéanti les derniers vestiges de la féodalité qui subsistaient encore, les écrivains ont fixé en des pages d'une haute valeur les jalons des transformations qui commençaient. Le roman *Nu-pieds* (1948) de Zaharia Stanco dépeignait l'impasse où avait abouti au début de ce siècle, le système social de la grande propriété foncière exploitant des milliers de paysans; dans *L'Aube des serfs* (1950), V. Em. Galan décrivait ce même processus dans le même cadre social, mais illuminé par la lueur d'incendie de la grande révolte paysanne et surtout par la lutte organisée des ouvriers, solidaires des travailleurs de la terre;

Marin Preda analysait dans *Les Moromètes* (1955) l'impasse à laquelle avait inévitablement abouti à son tour la petite propriété privée, ruinée par le système capitaliste, en même temps que la faillite des illusions de bonheur personnel dans le cadre de ce système social. Les conclusions qui se dégageaient d'œuvres de cette nature proclamaient une vérité que la vie elle-même imposait, la nécessité d'instaurer dans le monde des producteurs agricoles un autre système de rapports sociaux que celui de la propriété privée du sol. Parallèlement à de tels livres consacrés au passé, d'autres œuvres ont vu le jour — nouvelles, récits et romans, pièces de théâtre, reportages — vivants reflets de l'ère nouvelle où s'engageait la paysannerie, caractérisée par l'instauration graduelle des relations socialistes en agriculture. L'action de collectivisation a attiré les écrivains et s'est imposée à eux avec tout l'éclat d'un phénomène nouveau, impressionnant, comme un aspect fondamental du processus de transformation socialiste du pays, au même titre que l'industrialisation socialiste et la vie nouvelle de la ville. Aussi n'est-il guère d'écrivain qui n'ait consacré à la collectivisation de l'agriculture une ou plusieurs œuvres essentielles. De Mihail Sadoveanu au nouveau-venu dans le monde des lettres, tous les écrivains contemporains ont été sensibles à ce processus qui a entraîné les consciences des paysans dès l'instant où ils prenaient part à la transformation socialiste de l'agriculture.

La dure existence du paysan, ses aspirations, son effort vers une vie meilleure, furent longtemps l'un des thèmes les plus fréquents de la littérature roumaine. La génération révolutionnaire de 1848 avec Bălcesco, Kogălniceanu, Boliac et Alecsandri a été la créatrice de la grande tradition qui s'attachait à dépeindre dans toute sa complexité le monde des campagnes et la richesse spirituelle du paysan. Cette tradition, qui atteignit son apogée avec Eminesco, Creangă, Slavici et Coșbuc, a été continuée en notre siècle par Sadoveanu, Arghezi, Rebreanu, Galaction, Agîrbiceanu et Cezar Petresco, non sans différenciation pourtant, en fonction de l'horizon social, vaste ou plus restreint, des écrivains cités. Graduellement, l'intérêt suscité par la vie au village s'est concrétisé dans la littérature du « drame de la terre», des vains efforts du paysan luttant pour acquérir en même temps qu'un lopin de terre, l'indépendance matérielle et, d'une manière générale, l'affranchissement de toute servitude.

De la tradition du « drame de la terre» cultivé par leurs prédécesseurs, les écrivains actuels ont passé à un autre thème et créé une nouvelle tradition, celle de la victoire de l'esprit nouveau — l'esprit socialiste — dans la conscience du paysan. Les œuvres littéraires de ces années composent une véritable histoire des principaux moments qui marquèrent les grandes étapes de ce processus. Ainsi, le moment de la réforme agraire de 1945 et de la liquidation des derniers vestiges féodaux se reflète par exemple — pour nous en tenir aux romans et aux récits de quelque étendue — dans *Mitrea Cocor* de Mihail Sadoveanu, *La Soif* de Titus Popovici, *Au seuil du Printemps* d'Aurel Mihale et *Oaie et les siens* d'Eugen Barbu. Les premières formes de la coopération en agriculture (1947—1948) nous sont dépeintes par V. Em. Galan dans *Bărăgan*, par Istvan Horvath dans *Le sillon par-dessus les bornes*, dans *Le Blé fraternel* de Ion Istrati, dans

Pas de fumée sans feu d'Istvan Asztalos. C'est la constitution des premières exploitations agricoles collectives qu'évoquent *Les Fondements* d'Eusebiu Camilar, *Dans un village* de Marin Preda, *La Famille Gondoş* de Gyula Szabo et *Les Compères* d'Al. Ivan Ghilia. Le développement et la consolidation de l'agriculture socialiste, des exploitations collectives et des unités agricoles d'Etat, fournissent le cadre général, les thèmes sociaux et politiques d'œuvres telles que *La Paix de l'Hiver* par Remus Luca, *Front sans tranchées* par Petre Sălcudeanu, *Vers l'avenir** par Şerban Nedelco, *La Maison* de Vasile Rebreanu, *Sept hommes dans un chariot* par Paul Anghel, *Destin*** par Aurel Mihale, *Les jours de la semaine* par D. R. Popesco, *Lenţa* et *Un homme est venu* de Francisc Munteanu, *Les égarements de Salamon* par Andras Süto. Toutes ces œuvres, et d'autres encore, analysent l'écho qu'éveillent dans les consciences les grandes transformations politiques et économiques; elles évoquent sur le plan humain, dans des destinées et des conflits humains, les problèmes foncièrement nouveaux, qui ont été soulevés par la progression générale du pays vers le socialisme.

✧

Ces dernières années ont été marquées, depuis 1960 notamment, par des livres spécifiques, consacrés aux problèmes qu'a soulevés à la campagne la phase finale de la collectivisation de l'agriculture. Ce sont des œuvres de longue haleine qui débattent de nombreux problèmes en esquissant des types humains dont elles suivent les destinées et l'évolution spirituelle sur de longues périodes de temps, en recourant à l'évocation et à la narration aussi bien qu'à la peinture directe en usant judicieusement d'éléments documentaires, de comptes rendus scientifiques, de démonstrations théoriques, etc. Etant donné la diversité des procédés utilisés, il est assez difficile de classer ces ouvrages au point de vue littéraire, dans tel ou tel genre déterminé. Ce ne sont, en effet, ni des nouvelles, ni des romans, bien qu'ils en empruntent les moyens, pas plus que des Mémoires, quoiqu'ils se fondent presque exclusivement sur l'expérience directe de leurs auteurs, et ce ne sont pas davantage des reportages ou des essais, bien que dans leur structure l'essai et le reportage tiennent une place importante. Les descriptions de paysages, les parties lyriques, le portrait, le dialogue, l'analyse psychologique y vont de pair avec la chronique de journal. Par leur étendue nous serions tentés de les comparer aux nouvelles amples, aux romans. La critique littéraire les range sous l'étiquette conventionnelle de reportages, mais il serait peut-être plus juste de les nommer des reportages romancés. La tradition d'un tel genre, mixte et complexe, existe d'ailleurs dans la littérature roumaine, où il a donné naissance à des chefs-d'œuvre tels que le *Pseudokynegetikos* d'Alexandre Odobesco datant de la seconde moitié du siècle dernier et le *Livre de l'Olt* de Geo Bogza, paru en 1945. Prenant pour point de départ les agréments et la « science » de la chasse,

---

* v. Revue Roumaine No. 2/1961
** v. Revue Roumaine No. 1/1961

la première de ces œuvres aborde différents domaines de la culture et de l'art, de l'antiquité à nos jours, alliant le folklore, l'évocation épique et les descriptions, à l'étude scientifique. Le second ouvrage est une monographie poétique, un véritable poème de la « destinée », et de la vie d'une rivière de sa source à son embouchure, de son voyage à travers le paysage géologique, ethnique et économique qu'elle parcourt.

Parmi ces livres consacrés à la vie des campagnes, nous citerons notamment *A l'assaut du temps* par Al. Ivan Ghilia, *La victoire d'Oltina* par Paul Anghel, *La Route des Millionnaires* et *La Dobroudja en marche* de Petru Vintilă, *La Venue du Printemps* de Viniciu Gafița, et *De nos propres mains* par Corneliu Leu. Des chapitres entiers du *Parallèle 45°* de Simion Pop et de *Autant qu'en sept jours* d'Eugen Barbu, tout en traitant de thèmes plus complexes, répondent aux mêmes préoccupations. Ce sont là des livres conçus sur place le plus souvent, dans les exploitations collectives et les stations de machines et de tracteurs. Les événements y sont surpris sur le vif, au jour le jour, comme dans un journal, en même temps que synthétisés dans d'amples tableaux d'ensemble. Tel fait particulier, telle réaction humaine typique, tel événement qui sort du commun survenant au moment où l'auteur corrige les épreuves de son livre y est aussitôt inséré pour parvenir quinze jours plus tard entre les mains du lecteur. Le livre rivalise ainsi avec la publication mensuelle, voire hebdomadaire et emboîte le pas du journal quotidien. Au procédé, à la forme nouvelle en soi, la littérature du réalisme socialiste oppose la nouveauté et l'originalité de la vie, dépeinte avec passion et révélée dans ce qu'elle a de plus remarquable et de plus significatif.

De quoi nous parlent ces livres ?

Dans *A l'assaut du temps*, Al. Ivan Ghilia nous fait parcourir la grande plaine roumaine du Bărăgan, naguère solitude désolée, aujourd'hui jardin fertile où, parmi les gigantesques parcs à moutons des exploitations collectives et d'Etat, se dressent des fabriques de toute sorte. Il nous promène à travers la Dobroudja d'où ont été bannis à jamais le marasme, la tristesse et la pauvreté, et nous entraîne à sa suite à Bicaz, localité de montagne où un barrage a créé sur la Bistrița une petite mer artificielle d'une quarantaine de kilomètres de longueur. Les incursions du reporter surprennent des paysages variés en des saisons différentes, évoquant ainsi les cycles sans cesse renouvelés des activités humaines dans le cadre du cycle éternel de la nature. C'est partout une lutte contre le temps, ce qui paraissait perpétuel et immuable est vaincu, assujetti. Et cette victoire se traduit par le rythme du travail en progrès constant, par deux moissons annuelles là où jadis une seule récolte ne parvenait pas à maturation, par la fertilisation de terres autrefois stériles. Matérialisé, le temps s'est transformé en un être vivant, proche compagnon des constructeurs de la vie nouvelle. « Oui ! proclame l'écrivain, le socialisme remporte la victoire sur le temps... Le temps a changé de dimensions. Il s'est concentré en heures et minutes... Il ne se traîne plus pesamment comme les chariots du Dorohoï de mon enfance. Il ne languit plus somnolent, ne bâille plus d'ennui. Le temps s'est réveillé et court, animé par le sang vif du socialisme». Al. Ivan Ghilia, jeune auteur, entre autres

de deux livres évocateurs de la vie du village d'autrefois et d'aujourd'hui, vit lui-même le nouveau rythme de cette vie dont il est l'un des protagonistes.

Plus âgé que Ghilia, Petru Vintilă compte quatre lustres d'activité littéraire et une quinzaine de volumes — romans, nouvelles, essais, — après avoir débuté par un volume de vers. Si son Banat natal est le terrain préféré de ses explorations de reporter, il ne s'y cantonne pas, et ses pérégrinations le conduisent dans toutes nos contrées. Ce sont deux points opposés du pays que nous présentent deux de ses livres de reportages parus à bref intervalle. *La Route des Millionnaires* évoque le Banat de l'enfance et de l'adolescence de l'auteur, la région du sud-ouest de la Roumanie riche en terres fertiles et en grands centres industriels, où la métallurgie tient la première place. *La Dobroudja en marche* est le fruit des observations de l'écrivain qui, en qualité de reporter d'un journal régional, a parcouru la contrée pendant tout une année, se familiarisant avec les hommes et leurs problèmes. La Dobroudja est la province la plus à l'est de la Roumanie, limitrophe de la Mer Noire. Entre le Danube qui la borde à l'ouest et au nord formant de luxuriants étangs et le célèbre Delta, et la mer qui baigne son littoral à l'est, la Dobroudja offre aujourd'hui un paysage dont la nouveauté surprend jusqu'à ceux qui l'ont créé eux-mêmes jour après jour.

Devant ces réalisations, l'attitude de Petru Vintilă est celle du chercheur qui tente de découvrir les causes du phénomène considéré, les forces visibles ou latentes qui engendrent le progrès de cette région du pays. S'attachant à suivre la dialectique des faits, le reporter réussit à fixer une séduisante image d'ensemble valable seulement — a-t-il soin de nous prévenir — pour la phase actuelle des grandes transformations en cours, pour la présente étape de la marche vers l'avenir.

La Route des Millionnaires a la forme d'un journal de voyage. Son carnet à la main, le reporter parcourt des chemins qui lui sont familiers de longue date et note ce qu'il voit à mesure que se déroulent les kilomètres — km. 14, 26, 32, 42, etc. Sur cette route, les villages se succèdent telles les perles sur un fil, offrant leur hospitalité au voyageur qui trouve dans chacun d'eux une exploitation collective millionnaire dont le « fonds de base » — c'est-à-dire la valeur de l'avoir commun de la collectivité, — s'élève à quatre, cinq ou huit millions de lei. « C'est une vraie route des millionnaires » lit le reporter dans le journal local — « et ce n'est pas la seule, car d'autres chemins s'en détachent de part et d'autre, menant à d'autres exploitations millionnaires: sur les 38 exploitations du district, 31 sont millionnaires ». Cette image définit une réalité plus vaste. Tout le réseau routier du pays ne relie plus aujourd'hui que des villages à exploitations collectives, anciennes ou récentes, qui progressent à grands pas sur la voie du bien-être et disposent d'un avoir commun totalisant des millions.

Paul Anghel, Viniciu Gafița et Corneliu Leu, jeunes eux aussi et chacun d'eux auteur de plusieurs livres, ont passé quelque temps dans l'une ou l'autre de ces exploitations collectives millionnaires, et composé ce que l'on pourrait appeler son roman, son cycle de récits et de nouvelles,

son tableau humain et social avec ses aspects les plus typiques — Paul Anghel à Oltina, village de la rive droite du Danube, au sud de la Dobroudja, Viniciu Gafița à Făcăeni, de l'autre côté du fleuve et plus au nord, à l'extrémité orientale de la plaine du Danube, Corneliu Leu à Ceaco, au sud de Bucarest, en plein Bărăgan.

Chacun de ces trois livres contient des épisodes susceptibles de fournir le sujet de plusieurs nouvelles distinctes et met en scène des personnages qui pourraient peupler non pas un, mais trois ou quatre romans. Et que de vie authentique, dans ces livres ! Vie saisie sur le vif pendant l'été 1961, et comprise par les auteurs dans son ensemble, dans sa marche du passé vers l'avenir. Signalons en passant la poésie qui se dégage de *La victoire d'Oltina* de Paul Anghel, par ailleurs observateur lucide et bien informé. Corneliu Leu, plus enclin au genre roman, rassemble dans *De nos propres mains* de riches matériaux qu'il fera peut-être fructifier un jour dans une œuvre de grande envergure. Quant à Viniciu Gafița, qui s'est consacré jusqu'ici à la nouvelle, c'est également sous la forme d'une suite d'épisodes romanesques plus ou moins indépendants les uns des autres qu'il a construit sa *Venue du Printemps*. Les inclinations littéraires particulières de ces écrivains ne sont point entravées par le caractère avant tout documentaire des œuvres en question, et l'on a maintes fois l'impression que l'abondance des choses vécues les aide au contraire à mettre en valeur leurs ressources artistiques propres.

Sans vouloir entrer dans le détail de chacun de ces livres, nous nous arrêterons à un épisode de *La victoire d'Oltina* qui illustre éloquemment les réalités du village roumain dans les conditions actuelles. Oltina, nous dit l'auteur, est une commune du district d'Adamclissi, où les conquérants romains érigèrent, il y a deux mille ans, un monument de pierre destiné à commémorer leur victoire. Les autochtones daces y sont représentés chargés de chaînes, réduits en esclavage par le conquérant venu de la ville aux sept collines ; mais c'est un plus dur esclavage, d'une nature différente, qu'eurent à subir le long des siècles les habitants de ces contrées. Ils furent les esclaves des régimes d'exploitation qui se succédèrent jusqu'au jour où le socialisme est venu les libérer pour les faire accéder, en moins de dix ans, à une civilisation et à un niveau de conscience que des millénaires passés ne leur avaient pas permis d'atteindre. « Les ruines du vieux monument romain sont la seule fortune du district d'Adamclissi» disaient naguère, avec amertume, les descendants des Daces d'autrefois. « Aujourd'hui l'ancien serf délivré de ses chaînes, se dresse fièrement, telle une statue, sur le socle de pierre du monument d'Adamclissi, annonçant au monde sa joie et sa victoire. »

C'est intentionnellement que nous avons réservé pour la fin un livre appartenant au même genre, et qui, usant à la fois des éléments de la nouvelle et du récit littéraire, d'une construction proche de celle du roman, faisant appel au lyrisme du poème, à la documentation du reportage et à la démonstration de l'essai, se distingue néanmoins des œuvres précédemment citées par l'aire beaucoup plus vaste qu'il embrasse dans l'espace et le temps. Nous voulons parler de *Bacchus en Roumanie* par Constantin Prisnea, véritable guide vinicole aux pages succulentes qui décrit la

richesse des chais roumains, nous renseigne sur les divers crus et leur histoire séculaire, ainsi que sur les distinctions qu'ils ont obtenues de nos jours dans différents concours internationaux. L'auteur a réalisé ici une géographie et une histoire des vins roumains aux traditions anciennes, invoquant à l'appui de sa démonstration le témoignage des meilleurs ouvrages littéraires roumains et étrangers, sans dédaigner la légende et l'anecdote. Et cette démonstration nous fait maintes fois respirer le délicieux bouquet de l'objet décrit, sans rien perdre de sa rigueur scientifique. Les principales régions viticoles du pays — Murfatlar en Dobroudja, Cotnari au cœur de la Moldavie, Odobești et Panciu au sud de la même province, Dealul Mare non loin de Bucarest, Drăgășani, les vallées du Mureș et des Tîrnave en Transylvanie — composent une carte des plus tentantes, pleine d'une poésie allègre, mais qui nous parle en même temps du rude labeur qu'exigent l'entretien et le développement d'une industrie qui est une source de richesse pour le pays tout entier. Se mouvant avec aisance dans la légende, la tradition et la poésie, l'auteur ne se laisse pourtant pas accablé par elles, pas plus qu'il ne cède entièrement à la tentation des joyeux épisodes anecdotiques dont les vignobles gardent la mémoire, sans les dédaigner bien entendu. Tout cela fait un livre où le vin, célébré par les poètes depuis des temps immémoriaux, conserve ses qualités de source et de motif littéraires, mais non point au détriment de sa fonction de branche de notre industrie actuelle, appelée, dans le cadre du vaste plan de transformation socialiste de l'agriculture, à contribuer avec le blé, le maïs et la betterave sucrière, à l'abondance et, comme dirait Sadoveanu, à l'allégresse des habitants de ces contrées.

✧

De tels ouvrages vont de pair avec les œuvres relevant des belles-lettres proprement dites. Réalisés plus hâtivement, ils suivent le rythme vif des faits, offrant au lecteur une littérature, qui lui transmet l'émotion directe du fait de vie authentique, tout en réunissant une somme d'impressions et de sensations susceptible de servir à des synthèses artistiques futures. A l'instar du peintre qui esquisse fébrilement des figures et des scènes, des ébauches de mouvements, de gestes et d'attitudes, à l'instar de la caméra qui enregistre sous des angles différents un même épisode, ces ouvrages sont pleins de spontanéité et de poésie. Le lecteur les accueille avec intérêt et confiance, leur tirage atteint à celui des romans. Leurs auteurs découvrent sans cesse de nouveaux motifs qui en font l'unité, motifs engendrés par la vie même: l'histoire du pain, une journée au bord du Danube, la voie que parcourt le courant produit par la centrale hydro-électrique. Ce sont, au fond, autant de procédés d'organisation de la composition littéraire au moyen de matériaux d'une vie riche et diverse, aboutissant à des œuvres qui reflètent toute la complexité et la nouveauté de la vie socialiste du pays. De même que chaque gouttelette de rosée reflète l'éclat du soleil, de même que chaque fleur est un reflet de l'éternelle beauté de la nature, des livres comme ceux-là, comme tant d'autres encore parus en Roumanie de nos jours, reflètent la vie nouvelle des hommes au sein des exploitations agricoles collectives, ces fleurs de la terre.

Le Printemps d'Or

Le printemps de l'an 1962 restera dans l'histoire de notre République le « Printemps d'Or». La métaphore n'exprime peut-être pas dans toute son ampleur la signification sociale et humaine de l'événement insigne qui l'a marqué : l'achèvement de l'œuvre, commencée en un autre mémorable printemps, en mars 1949, de la transformation socialiste de l'agriculture. Comme l'a dit Gheorghe Gheorghiu-Dej, premier secrétaire du Comité Central du Parti Ouvrier Roumain et président du Conseil d'État, dans son rapport à la session extraordinaire de la Grande Assemblée Nationale consacrée à cet acte grandiose : « Dans la République Populaire Roumaine le socialisme a vaincu définitivement dans les villes et les campagnes». Ayant scellé la dernière dalle sur le passé séculaire d'exploitation et d'oppression, le peuple roumain tourne les yeux vers l'avenir, fort de la nouvelle et vaste perspective ouverte à sa glorieuse route.

La session extraordinaire de la Grande Assemblée Nationale, couronnement de l'une des étapes les plus ardues et les plus décisives de la lutte pour l'édification du socialisme dans notre pays, a été tout à la fois la consécration politique de la victoire remportée et l'expression la plus directe de l'enthousiasme général suscité par le grand événement. 11.000 paysans participaient aux travaux de la session, chiffre symbolique, appelé à transformer un souvenir sanglant en une image radieuse du présent, à illustrer le caractère profondément humain de la révolution accomplie.

« Coïncidence de chiffres: 11.000 révoltés ont été fusillés en 1907. Aujourd'hui, 11.000 socialistes sont venus ici de tous les points du pays. Si j'examinais leurs poitrines, j'y trouverais peut-être chez vos vieillards, sous les décorations de la République victorieuse, la marque des balles royales d'il y a 55 ans», *disait dans son allocution à cette session le grand poète Tudor Arghezi. Les 11.000 collectivistes ont donné libre cours à leur joie d'avoir mis fin à l'ère de misère et de souffrance, ont manifesté leur fierté d'être enfin leurs propres maîtres. Ils ont proclamé leur volonté de pousser plus loin leur victoire, jusqu'aux plus hautes cimes, par leurs forces unies, par l'alliance étroite, indissoluble, avec la classe ouvrière, sous la sage et ferme direction du Parti Ouvrier Roumain. En adoptant les résolutions soumises au vote des députés comme des invités, en exposant à la tribune leurs plans de travail et leurs engagements concrets, les 11.000 collectivistes ont attesté le caractère profondément démocratique de notre vie publique et donné à la session un contenu actif de labeur fécond, correspondant aux hautes tâches qu'ils ont assumées en s'engageant de leur propre gré dans la voie du socialisme.*

Suivant au jour le jour le processus de la révolution socialiste dans les campagnes et y participant souvent de façon directe, assistant et intervenant dans les débats de la session, consignant d'ores et déjà sous forme de poésies, de reportages, de nouvelles, la foison de leurs impressions inédites en marge de la gigantesque bataille, les écrivains furent et sont d'actifs témoins de cette précieuse victoire qu'est la transformation de la conscience paysanne. L'abandon de la mentalité mesquine de petit propriétaire en faveur d'une compréhension consciente de la vie et des responsabilités qu'elle implique, des devoirs envers la société et envers soi-même, le désir de travailler, de penser et de sentir selon l'esprit socialiste, la volonté persévérante de s'assimiler les méthodes et procédés scientifiques avancés de l'agriculture, deviennent chaque jour davantage les caractéristiques de l'ancien serf attaché à la

glèbe, esclave des préjugés et de l'ignorance. C'est précisément parce que, par vocation et par leur expérience accumulée, les écrivains ont saisi des aspects spécifiques de la transformation sociale et morale de la paysannerie, que nous nous sommes adressés à quelques-uns d'entre eux, leur demandant de nous faire part de leurs impressions sur la révolution socialiste des campagnes.

Ce sont ces impressions que nous publions ici.

ZAHARIA STANCO,

membre de l'Académie de la R.P.Roumaine

Je me trouvais, voici trois ans, dans une grande et sombre ville du nord de l'Europe. Les écrivains et les journalistes qui m'entouraient, poussés par leur curiosité professionnelle, me posaient différentes questions. Je m'efforçais de leur répondre clairement, honnêtement, sincèrement. C'était la première fois, déclaraient-ils, qu'ils voyaient un écrivain de cette région du globe. Ils étaient désireux de connaître le passé de notre peuple, et surtout curieux d'en savoir plus long sur ce qui s'est passé chez nous après 1944, l'année où notre pays s'est libéré du joug fasciste. Nous éprouvions, eux et moi, un égal plaisir à causer ensemble.

Peu avant notre amicale rencontre, une traduction de mon roman « Nu-pieds» avait paru dans le pays en question. Beaucoup de mes interlocuteurs avaient lu mon livre, quelques-uns avaient même exprimé leur opinion à son sujet dans la presse. Tout écrivain est heureux du succès de ses ouvrages, et je ne fais pas exception à la règle. Quelque chose pourtant me peinait et m'attristait. Comme s'il avait deviné mes pensées, un auteur de romans psychologiques me demanda à brûle-pourpoint:

— Comment diable faites-vous pour inventer tant de choses? C'est à croire que vous les avez vécues !

— Rien de ce que j'ai décrit dans « Nu-pieds» n'est inventé. Je suis totalement dépourvu d'imagination.

L'auteur de romans psychologiques bondit:

— Vous n'allez tout de même pas nous raconter que tout ce qu'il y a dans votre livre vous l'avez vécu?

— Exactement... ou presque.

Il s'est déridé et a souri:

— Pas tout à fait exactement, donc, mais *presque*. C'est donc que vous avez ajouté à la réalité et mis à contribution votre imagination?

— Vous faites erreur, mon cher confrère. Si j'ai dit *presque*, c'est que j'ai vu et vécu bien des choses que je n'ai pas mises dans mon livre.

— Et pour quelles raisons?

— Parce que certains faits horribles de jadis paraîtraient incroyables aux lecteurs étrangers, et même à une partie des jeunes lecteurs actuels de mon pays.

— Precup Urban Uțupăr a vraiment existé?

— Oui, en quelque millions d'exemplaires.

— Le boyard Gogu et le boyard Gherasie ont existé eux aussi?

— Ils ont existé, et même jusque tout récemment.

— Et dans un pays aussi riche que la Roumanie, les paysans allaient vraiment nu-pieds et en loques?

— C'est la stricte vérité.
— Ils souffraient de la faim ?
— Quelques-uns en sont même morts, et ils n'étaient pas peu nombreux !
— Et les gendarmes les battaient, les torturaient, les tuaient ?
— Oui. Ils les battaient, les torturaient, les tuaient.
— Et les révoltes ? Elles ont existé réellement ?
— Certainement.
— Et la répression ?
— La répression aussi, une répression on ne peut plus réelle.

✧

Le printemps de l'an 1907 est tombé sur nos campagnes comme une malédiction, comme un noir fléau. Il apportait avec lui les épidémies, la famine, du sang et la mort. La paysannerie opprimée et bafouée, torturée et exploitée jusqu'à épuisement par la bourgeoisie et les grands propriétaires fonciers, s'est soulevée, réclamant des terres, demandant justice et un traitement humain, revendiquant le droit à une vie meilleure. Ceux qui à cette époque étaient les maîtres du pays firent appel à l'armée qui envahit les villages. Aux légitimes revendications de la paysannerie on répondit à coups de canon. Aux bouches affamées, aux corps épuisés par les privations et le labeur on donna en partage avec une munificence toute seigneuriale, la terre des tombes. Des milliers de paysans payèrent de leur sang l'audace d'avoir réclamé leur droit à une existence humaine. D'autres milliers la payèrent de cruelles tortures et de longues années de prison.

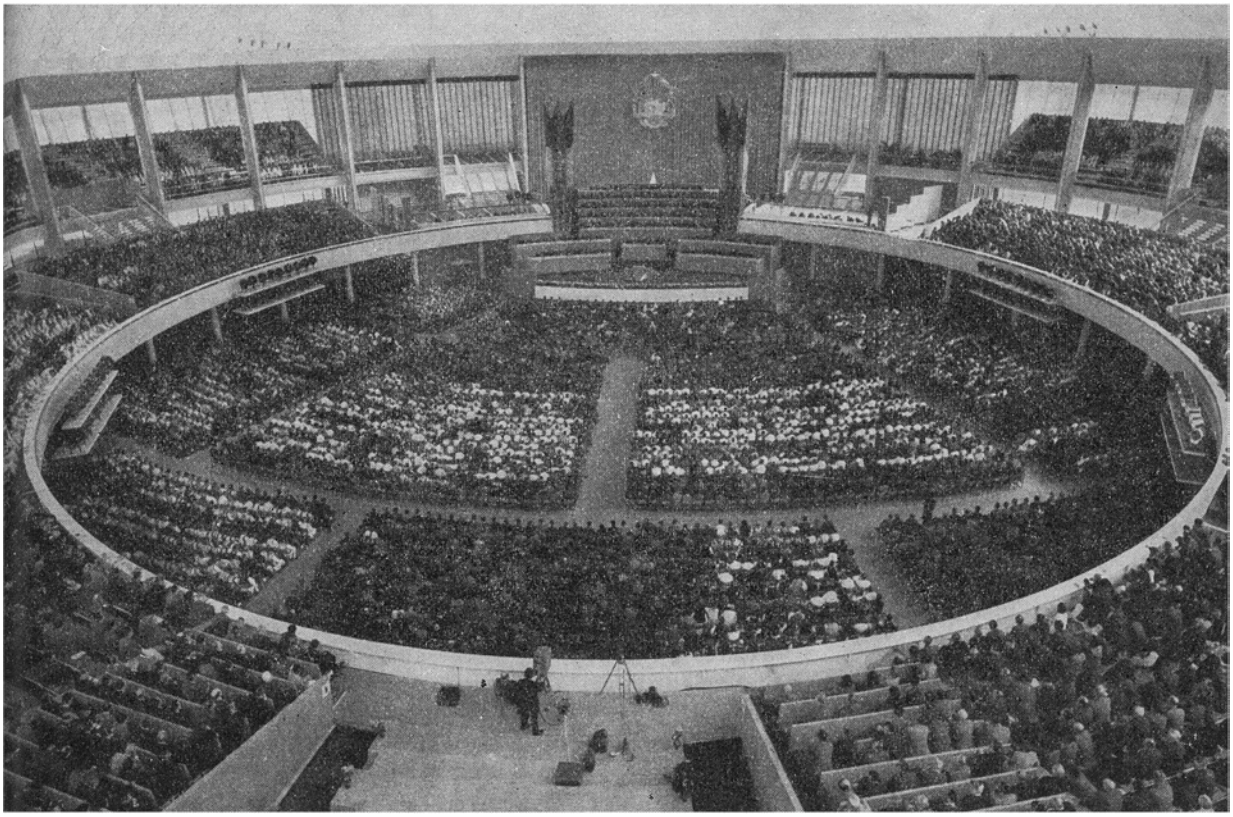
Le printemps que j'ai vécu voici 55 ans, le printemps de la terrible année 1907, demeure inscrit dans la longue et douloureuse histoire de notre peuple comme un printemps de souffrance et de sang, comme un printemps qui, plus que tout autre, caractérise et stigmatise l'odieux régime bourgeois-agrarien.

Après la révolte de 1907 la vie de nos campagnes, loin de s'améliorer, n'a fait au contraire qu'empirer. Je ne m'arrêterai pas sur ce chapitre.

Le printemps de l'an 1907, ce printemps que j'ai vécu il y a 55 ans, je le nommerai le printemps de sang et d'horreur du peuple laborieux de nos campagnes.

Quant au printemps ensoleillé de 1962 que nous avons tous vécu la joie au cœur, je le nommerai, sans craindre que l'avenir me démente, le printemps d'or de nos villages, le printemps d'or de notre peuple tout entier, car en ce printemps de l'an 1962 le processus de collectivisation de notre agriculture a touché à son terme.

La vie de nos campagnes, la vie de notre paysannerie, a connu ces dernières années un tournant décisif, le plus important de toute leur longue histoire tourmentée. Du jour où les communistes ont conquis le pouvoir, c'est *autre chose* qui a commencé pour le peuple laborieux de nos campagnes. Comment définir cet *autre chose* ? Que l'on me permette d'ajouter à ces notes deux souvenirs récents.



La session extraordinaire de la Grande Assemblée Nationale

Je me trouvais, il y a quelques mois, dans la belle vallée de l'Argeş, assistant, dans la salle joliment décorée d'un foyer culturel, à la constitution d'une exploitation agricole collective. Après une discussion animée, les villageois avaient voté la fondation de l'exploitation collective et demandé de se mettre à l'œuvre « dès demain matin à l'aube». Alors une femme entre deux âges, entourée de ses six enfants, a demandé la parole et a commencé en ces termes: « Camarades ! Ce jour est un jour que nous n'oublierons jamais, *c'est notre premier jour de bonheur*. A partir d'aujourd'hui nous sommes entrés, nous aussi, dans les rangs des collectivistes. Il ne dépend plus désormais que de nous, camarades, de notre travail et de notre labeur, de nous assurer le bien-être et le contentement. Travaillons unis, pour nous et nos enfants».

J'ai, dans ma vie, entendu bien des discours, mais il en est peu qui me soient allés au cœur comme celui-là.

Un autre jour, dans ma contrée natale de Teleorman, dans une salle où venait d'avoir lieu une conférence, j'ai entendu dire à une vieille paysanne collectiviste: « Autrefois, quand les boyards étaient au pouvoir, nous autres paysans, vivions comme sous terre. Aujourd'hui nous sommes sortis, à la surface, au soleil. A présent nous nous sentons, nous aussi, des hommes libres, des hommes véritables».

Le processus de collectivisation de notre agriculture a demandé du temps. La classe ouvrière a envoyé aux villages des machines agricoles et des tracteurs. Des milliers d'agronomes et de techniciens se sont établis à demeure dans les campagnes et y ont répandu parmi les collectivistes

leurs connaissances, ils leur ont révélé le secret des riches récoltes et enseigné l'art de travailler la terre de manière à lui faire rendre le maximum. Les résultats du labeur de tous n'ont pas tardé à se montrer: maisons neuves confortablement meublées, électricité au village, postes de radio et de télévision, bibliothèques d'ouvrages techniques et littéraires. Le niveau de vie s'est trouvé amélioré, l'horizon culturel des villageois s'est éclairé et élargi. Ce qui était caduc a disparu en grande partie, mort à jamais. Disparu aussi, le sombre tableau des « trois enfants attelés à une charrue».

En ce printemps 1962, des millions de paysans se sont rendus sur ces champs sans bornes qui aujourd'hui leur appartiennent et n'appartiennent qu'à eux. Les tracteurs en ont labouré profondément le sol et sur la terre généreuse les semoirs ont répandu des semences sélectionnées. Et cet été les faucheuses, les moissonneuses-batteuses cueillent les lourds épis des riches récoltes.

La collectivisation est achevée et la route de l'avenir s'ouvre largement devant nous. Toutes les conditions nécessaires ont été créées afin qu'à l'aide de méthodes scientifiques avancées, par un labeur persévérant et bien organisé, notre agriculture tout entière atteigne dans le plus bref délai le haut niveau qu'ont d'ores et déjà atteint les exploitations agricoles d'élite et millionnaires. Il est au pouvoir de l'intelligence et des bras de notre paysannerie collectiviste de faire qu'à ce printemps succèdent des années de plus en plus fécondes, qui apportent à tous une abondance croissante, plus de bien-être encore et plus de joie.

Et maintenant, pour conclure, je voudrais ajouter quelques lignes touchant mon activité d'écrivain. On sait que j'ai consacré quelques livres à la vie d'autrefois de notre paysannerie, une vie que j'ai vécue et que j'ai connue de près. Je considère que j'ai un devoir à remplir envers mon peuple, le devoir de décrire à mes lecteurs de tous pays la vie nouvelle de notre paysannerie, la vie nouvelle de nos campagnes, entièrement collectivisées en ce printemps d'or de l'an 1962. C'est pourquoi je travaille assidûment à mon nouveau roman *Filimona* qui, je l'espère, verra le jour très prochainement.

REMUS LUCA

L'achèvement de la collectivisation marque le terme d'un processus commencé depuis un certain temps déjà et qui s'est poursuivi et imposé avec la force irrésistible de la vie même. Le caractère spectaculaire de l'étape finale n'a pu surprendre et dérouter que ceux qui ignoraient ce processus d'une ampleur sans égale. Ce cours des choses est d'une si rigoureuse logique, que tout commentaire, toute remarque personnelle risque de paraître banale; aussi banale que de constater le matin que la nuit est finie et qu'il fait jour. Les historiens et les économistes ne sont pas au bout de leur tâche, mais il est à prévoir qu'en essence leurs conclusions ne différeront guère entre elles: ils s'appliqueront à démontrer à grand renfort de science qu'il s'agit là d'un phénomène naturel, ayant suivi son cours naturel pour aboutir à un dénouement non moins naturel.

Et les manifestations qui accompagnèrent ce vaste mouvement des masses paysannes résolues à transformer radicalement leur vie, seront également étudiées et consignées avec la conviction qu'elles étaient, elles aussi, naturelles, et découlaient logiquement du phénomène lui-même.

Néanmoins, à mes yeux d'écrivain, qui derrière les phénomènes d'ordre général s'attachent à découvrir l'homme en tant qu'individu, tout ce chapitre d'histoire contemporaine ne saurait être dissocié du sort de quelques hommes que je connais, auxquels j'ai consacré et consacrerai encore maintes pages. Dans le nouveau mode de vie qui est le leur, et au sujet duquel je pourrais me livrer au besoin à un certain nombre de considérations d'ordre économique et politique, dans ce nouveau mode de vie j'aperçois en premier lieu quelques éléments parfaitement concrets: un logis moderne avec cuisine et salle de bain, le jardin d'enfants, le stade sportif à la lisière du village, les tracteurs, les étables pourvues d'abreuvoirs perfectionnés, les cercles agronomiques, la bibliothèque du foyer culturel. Et je vois ces gens, que je connais depuis mon enfance, dans ce nouveau cadre qu'on eût vainement cherché dans les campagnes voici dix ou quinze ans. Et ce que j'y découvre, ce n'est pas seulement la civilisation, mais quelque chose de plus: c'est une autre mentalité paysanne, une nouvelle conception de la vie, un contenu nouveau conféré aux relations humaines — dans le travail, en amitié, en amour.

J'ai assisté à ce processus, qui ne cesse de révéler à l'écrivain des aspects neufs et inédits de la vie, j'ai assisté à ses débuts vers 1949—1950, puis à toutes les phases de son développement et enfin je l'ai vu aboutir. Mon attention s'est surtout fixée sur quelques-uns de ceux que, pour une raison ou une autre, je sentais plus proches de moi. J'ai tâché d'observer les étapes de leur passage de la conception individualiste paysanne, si connue et tant discutée, à une conception nouvelle, socialiste. J'étais peu attiré par les démonstrations spectaculaires, et les beaux discours; je leur ai préféré les hommes peu loquaces, sobres dans leurs manifestations extérieures et dont les paroles les plus décisives demeurent empreintes de pondération. La note dominante des discussions était au début la prudence, le calcul pratique spécifiquement paysan — il s'agissait alors d'une expérience nouvelle, purement théorique. Puis, à mesure qu'apparaissaient les résultats stupéfiants des premières exploitations collectives, la prudence — revers du conservatisme individualiste — cessa d'entrer en ligne de compte, puisque toutes les données du problème étaient désormais connues.

Ainsi mon village natal, collectivisé depuis quatre ans, avait gagné une compétition *sui generis* sur un village voisin (où j'ai également de la famille), dont la collectivisation a été achevée l'hiver dernier. Le premier village, jadis plus pauvre, était au bout de quatre ans en mesure de fournir à l'autre du bétail de reproduction de la meilleure race. Alors qu'autrefois ils faisaient pour cela appel à leurs voisins, c'étaient aujourd'hui les voisins qui réclamaient leur aide.

J'ai également assisté à des scènes amusantes, que je n'ai pas encore eu le temps de classer, mais qui pourront prendre place un jour dans quelque livre futur. En voici une:

Dans un district, un seul village n'avait pas encore constitué d'exploitation collective, et cela parce qu'un paysan — un seul ! — n'avait pas présenté sa demande d'inscription, résistant obstinément aux objurgations de ses amis, de sa famille, de ses voisins. Or, l'on tenait à ne fonder l'exploitation qu'avec l'adhésion de tous les villageois sans exception: c'était une question d'amour-propre. Enfin l'homme en question se présente au conseil populaire avec sa demande d'inscription:

— Tu y a mis du temps ! Pourquoi si tard? lui demande quelqu'un. Tu es le dernier.

— Eh, oui !

— Et pourquoi donc?

— Pour que tout le monde sache que c'est *moi* le dernier.

Rumeurs dans la salle.

L'homme s'explique:

— Si je m'étais inscrit le premier, on l'aurait su. Vers le milieu... c'était déjà mêlé. Comme ça au moins on saura que je suis le dernier.

On a ri de la boutade, mais je me demande si, somme toute, elle n'exprimait pas un élément nouveau de la conscience du paysan: le sentiment qu'il a cessé d'être l'anonyme millénaire, traité comme une masse amorphe. En régime socialiste les travailleurs affirment de plus en plus leur personnalité. Le paysan, me suis-je dit, ne veut plus du rôle d'anonyme dans lequel, bon gré mal gré, il s'est complu pendant des siècles. Il veut maintenant qu'on le distingue, qu'on sache qu'il est là. Cela aussi est nouveau. Et j'ai noté l'incident dans mon calepin.

PAUL ANGHEL

Il est malaisé de condenser en une page les impressions d'un printemps comme celui qui vient de s'achever, surtout quand les grands événements qui l'ont marqué sont appelés à exercer sur vous une influence directe. Car la transformation socialiste de l'agriculture influe non seulement sur l'avenir de la production de céréales de la Roumanie, mais encore sur le destin de tout son peuple, sur l'existence de chaque paysan, et ceci ne saurait ne pas intéresser au plus haut degré un écrivain.

J'ai rencontré naguère en Olténie, près de Calafat, un homme pour qui l'agriculture individuelle était un vrai supplice. Sa terre était morcelée en une quinzaine de parcelles fort éloignées les unes des autres, de sorte que, pour les travailler toutes, il lui fallait parcourir annuellement une distance totale d'environ 1.500 kilomètres. Pratiquement, chaque année ce malheureux propriétaire laissait à l'abandon une partie de ses champs, se contentant d'ensemencer les plus proches. Le passage à l'exploitation collective a marqué pour lui la fin d'un calvaire et le commencement d'une autre vie, d'une existence civilisée et aisée.

En Moldavie, dans un village des bords du Siret, un autre homme se trouvait cette année dans un grave dilemme. Il mariait deux de ses fils et se voyait obligé de partager les quatre hectares de terre qu'il possédait. Que deviendraient ses quatre autres enfants? Partager la terre entre eux tous, c'était morceler jusqu'à pulvérisation complète ce modeste

avoir. L'homme est devenu collectiviste avec toute sa famille, et par là le problème qui le rongeait s'est trouvé résolu. Ils travailleront tous dans l'exploitation collective, les deux fils qui se mettent en ménage obtiendront le terrain nécessaire pour se bâtir une maison, la terre à cultiver sera à tous, tous appartenant désormais à une même famille de collectivistes.

Ce ne sont là que deux exemples pris au hasard dans la riche moisson de faits de ce printemps unique.

Aux yeux d'un écrivain, une telle expérience est d'une valeur inestimable. Nous avons assisté à la libération d'un gigantesque potentiel d'énergie humaine, car l'entrée du paysan, individu isolé, dans la famille de l'exploitation collective, ne saurait être comparée qu'à une puissante réaction énergétique en chaîne qui a donné naissance à un autre homme, d'une physionomie morale nouvelle, l'homme de l'ère socialiste.

Personnellement, l'expérience de ce printemps de la collectivisation m'a fourni le thème d'un roman auquel je travaille actuellement, sans laisser se décanter et se figer mes impressions. Car ce roman-là mieux vaut l'écrire « à chaud », sous la tension directe du grand événement.

NICOLAE STOIAN

Les changements qui se sont produits ces dernières années dans la vie de nos campagnes prennent pour moi un caractère pour ainsi dire « autobiographique ». La catégorie sociale de mes parents s'est modifiée à plusieurs reprises: paysans pauvres, paysans associés, puis paysans collectivistes et, finalement, collectivistes tout court, car les villageois de chez moi ont renoncé à l'appellation de paysan, devenue à leurs yeux synonyme de « individuel ». Le terme de collectiviste a aujourd'hui pour eux un sens nouveau.

Quelque grandiose que soit le processus de collectivisation totale de l'agriculture, je le considère comme un aboutissement naturel. Il apporte enfin la solution d'un problème séculaire en abolissant les bornages non seulement entre champs, mais encore dans la vie des hommes, dans leur psychologie, dans leurs relations mutuelles, dans leur conformation spirituelle tout entière.

Jeune poète dont la première poésie parue fut écrite à l'occasion de la création de la première exploitation agricole collective du village où j'achevais ma septième classe élémentaire, je suis évidemment préoccupé de surprendre par moi-même tout ce que ces transformations ont d'émouvant. C'est là une aspiration naturelle, qui se faisait déjà jour dans mes premiers vers:

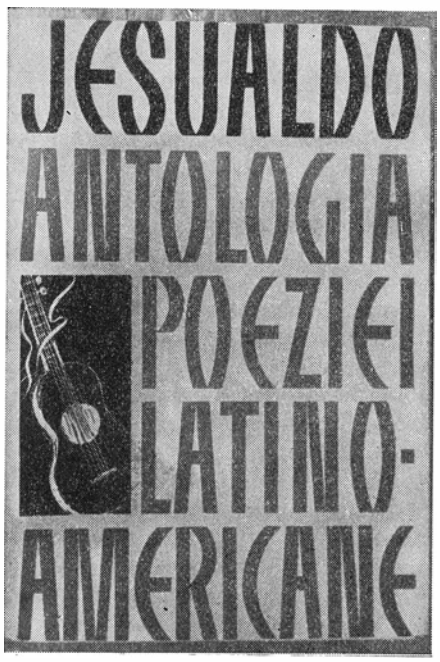
Telle est la trame de ma vie,
Tel est sans doute mon destin.
D'être attiré par le chant, car c'est assez
De tant de pleurs versés dans mon village.

Tel est le chant qui m'attire, le chœur qui monte des campagnes collectivisées, sous la ferme baguette des cheminées d'usines.

A. E. BACONSKY

Anthologie de la poésie latino-américaine

Les Editions de Littérature universelle ont fait récemment aux lecteurs roumains une agréable surprise en leur offrant un volume massif relié pleine toile, de près de huit cents pages, à l'impression élégante, — un cadeau de fête serions-nous tentés de dire si son apparition ne continuait la belle tradition inaugurée en matière de traductions de la poésie universelle par la révolution socialiste. Nous voulons parler de l'anthologie de la poésie latino-américaine, due à l'écrivain uruguayen Jesualdo, ouvrage judicieusement conçu et offrant une image d'ensemble de ce vaste et prestigieux chapitre de la culture de nations dont les nobles aspirations à la liberté et au progrès jouissent chez nous de tant de popularité et de sympathie.



La géographie poétique de ce monde encore mal connu des Européens est majestueuse et volcanique, elle a la richesse et la diversité déroutantes des contrées situées à des latitudes extrêmes, allant de la sévérité stylisée de paysages australs à la fièvre de l'équateur, à l'euphorie végétale des tropiques. « Ici la poésie a jailli en même temps que le pétrole », dit métaphoriquement Ventura Garcia Calderon, mais celui qui connaît le charme subtil du folklore des Peaux-Rouges admettra sans peine que cette poésie est beaucoup plus ancienne.

C'est là la seule explication possible du fait que dès le lointain siècle d'or des lettres espagnoles des poètes de la taille de Lope de Vega, de Quevedo, de Gongora et de Calderon ont eu pour contemporains un Pedro de Oña et

un Amarilis au Pérou, une Juana Iñes de la Cruz au Mexique, en tout point dignes d'eux. Etudier la poésie sud-américaine au long des quatre siècles que l'on connaît de son histoire c'est vivre une série de révélations successives, et celui qui prend en main l'anthologie de Jesualdo ne manquera pas d'en être frappé au terme de sa captivante lecture.

Il y a longtemps, certes, que les noms de beaucoup de poètes sud-américains ont cessé d'être inconnus du public roumain. Pablo Neruda et Nicolas Guillen ont paru chez nous en des volumes substantiels, et nos revues ont publié maintes pages de Ruben Dario, de Cesar Vallejo, de Raul Gonzales Tuñon et de José Marti; de même Juana Iñes de la Cruz et la remarquable pléiade des poétesses contemporaines de l'Amérique Latine (Gabriela Mistral, Cecilia Meireles, Delmira Agustini, Alfonsina Storni, Juana de Ibarbouron) figurent dans l'*Anthologie lyrique féminine* de Veronica Porumbaco.* Le nouveau florilège offre néanmoins au lecteur l'occasion d'apprendre à connaître plus de cent-cinquante poètes, dont certains sont représentés par de nombreux poèmes choisis de manière à mettre en relief leur personnalité. C'est le cas notamment pour Ruben Dario, Vallejo, Neruda, Gabriela Mistral, Guillen, Tuñon, pour d'autres encore. Le choix des poètes et des œuvres dénote d'ailleurs chez l'auteur de l'anthologie le souci manifeste de nous révéler les aspects essentiels de cette réalité dans toute sa richesse et sa complexité historique, avec toute la diversité de tant de modalités et de styles, apparentés par la noblesse des aspirations humaines, la passion de la perfection et une localisation logique dans l'époque et l'actualité sociale qui leur ont donné naissance. Car l'impression première que nous laisse ce livre est celle d'une biographie spirituelle des peuples, écrite dans l'aire d'un Parnasse atteignant parfois à l'altitude des Andes. S'identifiant avec la vie, la lutte, les idéaux et les drames des hommes de leur patrie, les poètes sud-américains sont les messagers d'un continent à part, et leur originalité est le corollaire d'une parfaite authenticité et non point le produit artificiel d'efforts et de recherches paroxystiques. Ce qui confère tant de nouveauté et de personnalité au lyrisme des poètes d'aujourd'hui, c'est qu'ils ont compris cette vérité formulée sous une forme lapidaire par le grand Vallejo : « *La poésie nouvelle fondée sur la nouveauté des termes ou des métaphores se distingue par une pédanterie de la nouveauté et, en conséquence, par le compliqué et le baroque. La nouvelle poésie fondée sur une sensibilité neuve est au contraire humaine et simple* ».

L'anthologie de Jesualdo, compartimentée par époques et périodes historiques selon le critère des particularités spécifiques — économiques, sociales et artistiques — de chacune, comprend également un vaste appendice critique conçu avec rigueur et compétence. Outre une étude préliminaire substantielle de l'auteur, chacune des six grandes divisions du livre est précédée d'une notice biographique et bibliographique qui renseigne le lecteur sur l'époque respective et le milieu littéraire contemporain et cite les noms de nombre de poètes du temps, qui n'ont pas trouvé place dans l'anthologie. Des notes analogues précèdent les textes de tous les écrivains qui y figurent et de nombreuses explications auxiliaires (notions particulières, noms d'auteurs, titres d'ou-

---

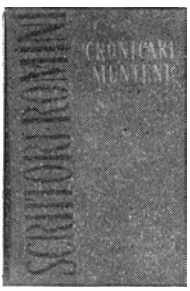
* Voir Revue Poumaine No. 3/1960, *Une plaidoirie en faveur de la paix* par Mihail Andrei

vrages, noms de localités, dates historiques, explication de locutions et de termes espagnols et portugais intraduisibles en roumain etc.) dues aux rédacteurs et aux spécialistes collaborateurs de la maison d'édition, ainsi qu'un index alphabétique, accompagnent les traductions. L'anthologie devient ainsi pour le lecteur roumain un instrument d'initiation, un précieux compendium d'histoire poétique du continent sud-américain, digne de prendre place parmi les modèles les plus représentatifs du genre.

Dans la préface de l'édition française des poésies de l'écrivain suédois Arthur Lundkvist on peut lire cette remarque : *Le manque de curiosité envers les poésies étrangères est l'une des caractéristiques de la vie littéraire en France*. Un simple coup d'œil, si fugitif soit-il, sur notre vie littéraire révèle au contraire chez nous le désir de plus en plus vif et passionné de connaître tout ce qui, sur tous les méridiens du globe, est haute poésie par l'art et les valeurs humanistes. Cette soif de connaissance est à la fois le propre de nos lettrés et de notre public. N'est-il point significatif que parmi les traducteurs de cette imposante anthologie figurent bon nombre des meilleurs poètes contemporains de Roumanie et que l'ouvrage ait été épuisé quelques jours à peine après sa parution ? L'intérêt suscité par ce volume est pleinement justifié. L'échange de valeurs culturelles répond à un besoin constant de confrontation artistique et fortifie le sentiment de la solidarité chez les poètes de tous pays que, par-delà les frontières de la langue et toutes les particularités de l'expression poétique, unit aujourd'hui plus que jamais l'idéal suprême du progrès et de l'entente entre peuples. C'est dans cet esprit qu'il convient d'évoquer la *Weltliteratur* de Gœthe et de rappeler ce que l'auteur de Faust disait à Eckermann : . . . *la poésie est le bien commun de toute l'humanité*.

Rééditions

Chroniqueurs valaques, t. I et II
(Editions Littéraires)



Pendant l'époque féodale la littérature des deux pays roumains, Moldavie et Valachie, est représentée principalement par des chroniques et des annales relatant l'accession au trône des voïvodes, les événements qui se produisaient à leur cour et sur le territoire du pays, les guerres engagées par eux, les relations avec les pays voisins etc. Jusqu'au XVIIe siècle, ces chroniques étaient rédigées en slavon, par ordre du voïvode, et exprimaient le point de vue officiel. A partir du XVIIe siècle elles furent écrites en roumain, sur l'initiative des chroniqueurs mêmes, boyards occupant des fonctions plus ou moins importantes, qui possédaient une culture étendue et connaissaient bien plusieurs langues: latin, grec, russe, turc, français ou polonais. Les principaux chroniqueurs de l'époque furent Grigore Ureche, Ion Neculce, Miron Costin et Dimitrie Cantemir. Ce dernier fut un érudit d'une renommée européenne et membre de l'Académie des Sciences de Berlin.

En dehors de ceux-là, durant la seconde moitié du XVIIe et au début du XVIIIe siècle, en Moldavie comme en Valachie (contrée connue en ce temps-là sous le nom de Pays Roumain), d'autres hauts dignitaires cultivés rédigèrent des chroniques et des annales. Quelques-uns d'entre eux nous sont connus, d'autres par contre, sont restés anonymes. Toutes ces chroniques et annales sont d'une grande valeur historique du fait qu'elles constituent des sources précieuses pour la connaissance des réalités et des événements de l'époque féodale. Elles sont en outre d'admirables documents sur la langue et la littérature roumaines, et leur lecture demeure des plus attachantes. Dans le cadre de la vaste action actuellement en cours pour la mise en valeur de notre héritage culturel, les œuvres de nos chroniqueurs et annalistes, justement appréciées, sont réimprimées, ou même imprimées pour la première fois, en des éditions d'une haute tenue scientifique, réalisées sous la direction des spécialistes les plus compétents.

Les deux massifs volumes dont nous parlons ici contiennent les chroniques valaques, écrites en roumain, pendant la seconde moitié du XVIIe siècle et au début du XVIIIe. Le premier de ces volumes comprend *l'Histoire de la Valachie* par le stolnic (écuyer) Constantin Cantacuzène, les *Annales des Cantacuzènes* et les *Histoires des princes régnants de Valachie*, par Radu Popesco. Dans le second volume on trouve la *Chronique* de Radu Greceanu et la *Chronique anonyme sur les Brîncoveanu*. Bien que reflétant l'attitude de classe des boyards par rapport aux différents événements du temps et les rivalités acharnées qui mettaient aux prises les camps adverses de boyards groupés autour du trône, ces chroniques n'en offrent pas moins un intérêt historique certain, du fait qu'elles nous fournissent de précieux renseignements, soit sur l'époque à laquelle elles furent écrites, soit sur le passé lointain et sur les origines de notre peuple. Certaines chroniques, telles que l'*Histoire de la Valachie depuis l'établissement des chrétiens orthodoxes* ou les *Annales des Cantacuzènes*, utilisant ou compilant un certain nombre de sources

autochtones ou étrangères, font remonter leur relation des événements à l'invasion de la Dacie par les Romains.

Les renseignements les plus nombreux que nous fournissent ces chroniques ont trait notamment à la sanglante exploitation économique exercée par l'empire ottoman dans les pays roumains vassaux, à la vie somptueuse des voïvodes et des boyards contrastant violemment avec l'état de misère des masses opprimées, que les chroniqueurs n'ont point pu passer sous silence, aux luttes pour la suprématie que se livraient les différents clans de boyards, à l'organisation de l'Etat féodal valaque, à sa politique extérieure et aux guerres auxquelles il prit part.

Ces chroniques ne sont pas une sèche énumération de faits et d'événements et il y a lieu de souligner qu'en dépit de la position de classe de leurs auteurs, elles expriment souvent des conceptions historiques et politiques dignes d'être connues et retenues, et qui correspondent parfois à la vérité historique et aux aspirations populaires. Ainsi un trait fondamental de ces chroniques est le sentiment de l'unité nationale, linguistique et territoriale du peuple roumain. Animés d'un vif patriotisme, les chroniqueurs célèbrent le passé glorieux du pays, ses luttes pleines de sacrifices pour secouer le joug ottoman. Ils ont pressenti et même tenté d'expliquer selon les possibilités du temps, comme l'a fait l'écuyer Constantin Cantacuzène, la genèse du peuple roumain, formé d'un mélange de Daces, de Romains et de Slaves.

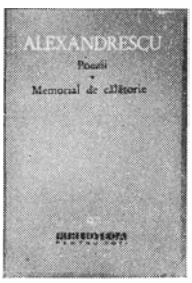
Les chroniques ne sont pas moins précieuses et intéressantes au point de vue littéraire et nous révèlent l'art des écrivains roumains de ce temps. Les chroniqueurs délaissent les formules stéréotypes et figées des vieux actes officiels et autres documents, et s'assimilent les éléments vivants et expressifs du langage populaire, contribuant ainsi à la formation de la langue littéraire. Leur style est nuancé, souple et coloré, avec une prédilection marquée pour la métaphore, la comparaison et l'épithète caractéristique. Ils usent habilement du dialogue et du détail significatif, et manient l'ironie non sans subtilité. En évoquant divers événements, les chroniqueurs réalisent parfois de véritables narrations épiques, comportant une action ou une « intrigue » conséquente, dans le cadre de laquelle les personnages politiques mis en cause se détachent nettement avec leur physionomie propre bien marquée. A cela contribue pour beaucoup leur talent pour la description et le portrait en même temps que leur penchant de moralistes, de commentateurs des actes et des attitudes, présentés du point de vue des normes éthiques dominantes. Certes, les longues phrases surchargées, au style fleuri à l'excès, et remplies d'expressions spécifiques de la langue du XVIIe siècle, ont pour le lecteur de nos jours une couleur archaïque, mais elles n'en ont que plus de pittoresque et de saveur.

La transcription attentive et correcte des textes, les notes explicatives qui les accompagnent, un glossaire et un index des noms de personnes et de localités ainsi qu'une ample étude préliminaire due à l'historien Eugen Stănesco, confèrent à cette édition des chroniqueurs valaques une réelle valeur scientifique.

Teodor Vîrgolici

GRIGORE ALEXANDRESCO: **Poésies, Mémorial de voyage**

(Editions Littéraires)



Avant l'apparition de Mihail Eminesco, poète de génie qui donna aux lettres roumaines et à la littérature universelle d'immortels chefs-d'œuvre, notre poésie de la première moitié du XIXe siècle eut un brillant représentant en la personne de Grigore Alexandresco (1810—1885).

Bien que ce poète ait vécu presque jusqu'à la fin du siècle, c'est vingt-cinq ans avant sa mort qu'il cessa d'accorder sa lyre et qu'il sombra dans la démence. L'œuvre qu'il a laissée honore hautement la littérature roumaine du XIXe siècle et prend place au rang des valeurs classiques. Justement appréciées de nos jours, les œuvres complètes de Grigore

Alexandresco sont actuellement restituées au peuple en des éditions à grand tirage, dont la dernière, parue récemment, atteint 40.000 exemplaires.

Sous l'influence de ses nombreuses lectures, Alexandresco cultiva d'abord une poésie de facture romantique, s'apparentant, par l'atmosphère et la tonalité, à celle de Lamartine et de Byron. Ses poèmes d'amour sont particulièrement significatifs à cet égard. Jeune, le poète adoptait un ton élégiaque et méditatif, s'estimant voué à d'éternelles souffrances; ses déceptions sentimentales l'accablaient de tristesse. Plus tard, la participation active de Grigore Alexandresco au mouvement social et politique de la révolution démocratique bourgeoise de 1848 et surtout aux luttes qui aboutirent, en 1859, à l'union des Principautés Roumaines, imprima à sa poésie une tonalité nouvelle, robuste celle-là, optimiste et animée d'un noble élan patriotique. Sa veine demeure romantique, mais sur un plan différent, qui le rapproche de Hugo, le grand apôtre du romantisme. Enclin jusque-là à la méditation et à la contemplation, Alexandresco cesse d'imaginer sa pensée *telle une pyramide au milieu des déserts*, ainsi qu'il le disait dans une de ses premières poésies. Sa méditation aura désormais un sens actif et positif, s'attachant à tirer de nobles enseignements patriotiques et progressistes du glorieux passé de son pays.

Le thème des ruines, cher aux romantiques, se retrouve chez Grigore Alexandresco, comme chez d'autres poètes roumains de la même époque, mais ce thème, chez lui, n'a rien de mélancolique, et les vers qu'il lui consacre sont au contraire d'un lyrisme vibrant et tonique. Contemplant les ruines de Tîrgovişte, l'ancienne capitale de la Valachie, Grigore Alexandresco célèbre *notre gloire ancestrale et l'ombre des héros* et lance à ses contemporains un appel enflammé, leur demandant de renouveler les hauts faits de leurs pères, qui sacrifièrent leur vie pour la liberté de la patrie (« Adieux à Tîrgovişte »). Par là, Grigore Alexandresco imprime à sa poésie un caractère patriotique marqué et en fait un instrument efficace pour la propagation des nobles idéaux révolutionnaires de 1848 et la réalisation de l'Union des Principautés Roumaines. Des poèmes tels que *Le Passé*, *Au Monastère Dealului*, *l'Ombre de Mircea à Cozia*, *Les Tombes de Drăgăşani*, sont caractéristiques de cette nouvelle attitude du poète.

S'intéressant de plus en plus aux grands problèmes de son temps et partageant les aspirations progressistes d'une certaine partie de la société roumaine de l'époque, Grigore Alexandresco a dépassé la phase romantique de sa jeunesse, et son inspiration prendra désormais un caractère marqué de réalisme et de critique, particulièrement manifeste dans nombre de ses satires et de ses fables. Certains thèmes de ces fables, déjà utilisés avant lui par La Fontaine et Krylov, touchent de près aux réalités roumaines, et sont traités d'une manière originale et pleine de vivacité comme des saynètes, de véritables petites comédies. Le poète y critique les mœurs corrompues des classes possédantes, leur arrivisme effréné, la démagogie, le faux patriotisme et le cosmopolitisme des boyards; il stigmatise le despotisme et, avec lui, les flatteurs, les hypocrites et les imposteurs. C'est avec un art consommé qu'il use de l'allégorie et de la personnification, de l'ironie qui démasque et accuse, mettant à nu, sous l'apparence trompeuse, la vraie nature du personnage. Ses fables dégagent par leur note populaire un humour malicieux plein de saveur. Grigore Alexandresco est le premier grand fabuliste de notre littérature.

La récente édition des œuvres de l'écrivain comprend, outre ses poésies, quelques écrits en prose tels que le *Mémorial de voyage*, où il note les impressions d'une visite aux monastères d'Olténie, la nouvelle *Une noce* qui paraît pour la première fois en volume, 115 ans après qu'elle fut écrite, ainsi qu'un certain nombre d'articles parus dans les périodiques du siècle dernier et qui n'avaient pas été réimprimés jusqu'à ce jour.

La préface de cette nouvelle édition, que signe Pompiliu Marcea, donne une vue d'ensemble de la vie et de l'activité de Grigore Alexandresco, s'attachant à mettre en lumière les traits spécifiques du poète et la valeur de son œuvre.

Ion Ambrozie

CEZAR PETRESCO: **le Chemin des peupliers**
(Editions Littéraires)

Dans la première période de sa carrière d'écrivain, Cezar Petresco (1892—1961) cultiva exclusivement l'essai littéraire et la nouvelle. C'est par une nouvelle épistolaire qu'il débuta, encore collégien, en 1907. Etudiant à Jassy, il aborda ensuite le journalisme et collabora en 1912 à la revue *Facla* de N. D. Cocea.

Ce n'est qu'au lendemain de la première guerre mondiale, en 1920, que Cezar Petresco se consacre à la création littéraire proprement dite, à côté de laquelle il continuera de déployer tout au long de sa vie une riche activité de journaliste.

Les nouvelles et autres récits qu'il publie dans différentes revues sous la rubrique *Lettres d'un răzeş* * composent le volume paru en 1922 sous ce titre. Il continue à se consacrer au même genre, et ses nouvelles de cette époque sont ultérieurement réunies dans trois volumes — *Le Chemin des peupliers*, *l'Homme du rêve*, et *Carnet d'été* — parus successivement de 1924 à 1927. Avec son premier roman *Effondrements* (1927) Cezar Petresco commence à manifester un penchant de plus en plus marqué pour les vastes compositions et inaugura la série de ses nombreux romans tels que *Apôtre*, *l'Or noir*, *Le Trésor du roi Dromichet*, *La Ville patriarcale* et d'autres encore, qui lui valent une place de choix dans la littérature roumaine de la première moitié du siècle. Ses premiers romans alternent avec d'autres volumes de nouvelles tels que *L'Homme qui a retrouvé son ombre*, *Aranca, le génie des lacs*, *Fleurs de givre*, et *Caïn et Abel*, parus entre 1928 et 1932. A partir de cette date l'écrivain adopte définitivement la formule du roman, abandonnant la nouvelle, à laquelle il ne reviendra qu'en 1944, après la Libération.

Les Editions Littéraires ont pris l'initiative de rééditer les œuvres de Cezar Petresco avec la collaboration du critique littéraire Mihai Gafiţa. Elles ont procédé judicieusement en adoptant l'ordre chronologique, qui permet aux lecteurs aussi bien qu'à tous ceux qui étudient notre littérature, de suivre pas à pas l'évolution de l'écrivain, de ses conceptions et de ses préoccupations, de son métier.

Le Chemin des peupliers récemment paru qui inaugure cette série de volumes, réunit une grande partie des œuvres de début de Cezar Petresco, notamment les récits, nouvelles et feuilletons contenus dans les *Lettres d'un răzeş*, *Le Chemin des peupliers*, *L'Homme du rêve* et le *Carnet d'été*. Pour parfaire la connaissance des débuts de l'écrivain, le volume reproduit dans une annexe la première nouvelle épistolaire que Cezar Petresco composa en 1907 ainsi que ses premiers articles parus en 1912 dans la *Facla*.

Les nouvelles et récits de la première période d'activité littéraire de Cezar Petresco, réédités dans ce volume, portent la marque des conceptions esthétiques encore confuses de l'écrivain dans cette phase initiale. L'influence du « semanatorisme » *, courant littéraire aux conceptions arriérées du début du siècle, est manifeste dans certains morceaux, notamment dans la description du village opposé à la ville et dépeint en couleurs roses, idylliques, comme une oasis de paix et de sérénité, à l'abri de toute agitation sociale. Dans la plupart des nouvelles pourtant, le jeune écrivain réussit à se libérer de cette conception conventionnelle et brosse un tableau réaliste de la vie, adoptant une attitude critique à l'égard de certains aspects rétrogrades, satirisant l'arrivisme et la corruption morale et politique de la bourgeoisie.

Outre le mérite qu'elles ont d'évoquer en images réalistes la société roumaine après la première guerre mondiale, les nouvelles de Cezar Petresco continuent d'offrir au lecteur d'aujourd'hui les émotions d'un art authentique. A la différence de certains de ses romans ultérieurs, où la narration se dilue sou-

* *Răzeş*: petit propriétaire terrien

* Courant littéraire dont l'organe était la revue « Semănătorul » (Le Semeur)

vent en pages de journalisme, ses récits littéraires et ses nouvelles sont des peintures sobres, intensément dramatiques, de la réalité, aux personnages nettement dessinés et où revit l'atmosphère d'une époque, évoquée par des moyens particulièrement suggestifs.

T. V.

AL. CAZABAN: **Pas bête ce garçon!**
(Editions Littéraires)

Le recueil de récits et de nouvelles récemment paru sous le titre *Pas bête ce garçon* ! met sous les yeux du lecteur des aspects d'un monde disparu, dessinés de main de maître par un prosateur dont l'arme principale est l'humour.

Al. Cazaban, qui fêtera le 6 octobre prochain son 90e anniversaire, est le doyen d'âge des écrivains roumains. C'est au cours de la première année de ce siècle qu'il fit ses débuts littéraires, dans les pages corrosives de la revue *Moftul romîn* (La Blague roumaine) que I. L. Caragiale dirigea quelque temps avec Anton Bacalbaşa. L'influence de Caragiale fut d'ailleurs manifeste tout le long de la carrière littéraire d'Al. Cazaban, qui est demeuré fidèle aux procédés de son inoubliable maître. Les *Moments* de Caragiale, étincelants « instantanés » saisissant sur le vif et en profondeur les aspects caractéristiques de la vie sociale, ont été pour Cazaban une sûre école, des enseignements de laquelle il ne s'est jamais écarté, même dans des œuvres d'une certaine étendue telles que son roman *Un fâcheux bonhomme* (dont une partie parut d'abord sous forme de récits isolés) ou la nouvelle *Pas bête ce garçon* ! reproduite dans le recueil récemment paru. Le monde auquel s'applique l'esprit observateur de Cazaban a deux pôles bien déterminés: c'est d'un côté le village, tel qu'il était au début du siècle et pendant l'entre-deux-guerres, avec ses iniquités criantes et son affreuse misère, et, d'autre part, le monde des petits fonctionnaires des villes. Ayant exercé lui-même diverses professions qui l'ont mis en rapports directs avec ces deux milieux (il fut tour à tour dessinateur technique, aide-vétérinaire, fonctionnaire des Ponts et Chaussées), Cazaban ne rapporte que ce qu'il a « vu et entendu » (c'est d'ailleurs là le titre d'un de ses livres), se fondant uniquement sur l'observation directe, sans jamais faire appel à la fiction. Aussi l'emploi de la première personne dans un grand nombre de ses récits n'est-il pas un simple procédé littéraire, mais représente un aspect naturel du réalisme critique de l'écrivain. Les récits de chasse, qui ont inscrit tant de pages mémorables dans l'Histoire de la littérature, prennent chez Cazaban une signification particulière.

Chasseur passionné lui-même, il saisit ici l'occasion de nous présenter des types représentatifs de différentes couches sociales, depuis le paysan épuisé par la misère jusqu'au prétendu « intellectuel » des villages de l'époque, dont le prototype était l'instituteur ignare mais plein de lui-même. Ce sont là des peintures dont l'humour prend sa source dans la tristesse et, comme chez son maître Caragiale, le sourire de Cazaban est proche de larmes. Ce trait caractéristique subsiste lorsque l'écrivain prend pour champ d'observation le monde de la grande ville. Le « garçon pas bête » qui donne son titre au volume est le prototype du parfait vaurien, dépensant sans compter l'argent de ses parents en faisant miroiter à leurs yeux des titres universitaires mensongers. Toute son instruction se réduit au métier de « conquérant » des cœurs féminins, et le seul emploi auquel il aspire est celui d'amant entretenu, d'une riche vieille. La « haute société » bucarestoise du début du siècle nous est présentée en une section verticale habile et courageuse. Les projets matrimoniaux uniquement fondés sur l'intérêt, le masque conventionnel du « beau monde » où les gens se sourient, prêts à s'entre-déchirer pour des questions d'argent, l'étiquette ridicule qui préside aux festins, aux promenades en voiture, tous ces parasites élégants dont le seul idéal est d'amasser des richesses, sont surpris par l'écrivain dans leurs

moindres détails en même temps que dans leur ensemble. A nos jeunes lecteurs d'aujourd'hui ce tableau pourra paraître étrange, car les racines de cet état de choses ont été définitivement extirpées dans notre pays, mais la lecture du livre n'en est pas moins des plus instructives en tant que terme de comparaison entre le passé et le présent.

Le volume *Pas bête ce garçon!* est une nouvelle condamnation, pleinement méritée, d'un monde disparu. Publiés pour la première fois à une époque où ce monde vivait à sa guise, les récits et nouvelles de Cazaban eurent le mérite de se joindre à la protestation du plus grand nombre et de contribuer ainsi à mettre à nu la corruption du régime antérieur à la Libération. Par là, l'œuvre d'Al. Cazaban appartient à la grande tradition réaliste et critique de la littérature roumaine.

Mihail Andrei

Vient de paraître

ŞERBAN NEDELCO: **Les Instituteurs**

(Editions Littéraires)

Dans son nouveau livre, Şerban Nedelco*, lui-même ancien instituteur, nous offre une image du village roumain aux sombres années du fascisme, en même temps qu'il donne la réplique au roman connu de Cezar Petresco, *Apôtre*, œuvre typique de l'esprit critique autant que des limites de l'un des courants littéraires roumains de l'entre-deux-guerres.

A l'époque où il parut (1937), *Apôtre* avait le mérite de faire une peinture réaliste de l'ancien village roumain où le boyard, maître absolu, tenait sous sa dépendance matérielle et morale tous les chefs des autorités communales, du maire au gendarme et du pope à l'instituteur. Le roman décrivait également l'existence difficile des instituteurs sous le régime de la bourgeoisie et de la grande propriété terrienne. Mais en voulant faire de l'instituteur idéal un apôtre affrontant les pires privations, luttant seul pour dissiper les ténèbres qui, telle une dalle funéraire, s'appesantissaient sur les campagnes, Cezar Petresco proposait une solution erronée, car la lumière ne saurait pénétrer là où la misère trône en souveraine.

Dans le livre de Nedelco nous assistons à un moment donné à une conversation où, à propos d'*Apostol* précisément, ce problème est débattu à des points de vue contradictoires par quelques instituteurs aux mentalités différentes. Il apparaît clairement de cette discussion que c'est non point le relèvement culturel comme tel, mais l'abolition des servitudes imposées par un régime d'exploitation, qui représente la seule voie susceptible de transformer la condition des paysans.

Une suite d'épisodes de la vie courante viennent confirmer la justesse de la thèse que l'instituteur communiste Mircea Coman défend contre ses collègues, les uns intéressés au maintien du *statu quo*, les autres appelant de bonne foi le progrès, mais prisonniers des préjugés ou préconisant des solutions utopiques: les paysans, allèguent-ils, ne peuvent envoyer leurs enfants à l'école, n'ayant pas de quoi les vêtir ou étant obligés de les faire servir chez les riches; l'école ne peut fonctionner en hiver faute de bois de chauffage; les paysans pauvres ploient sous le fardeau des impôts et s'enlisent dans les dettes, et ceux qui n'ont pas même une parcelle de terre à eux et sont contraints de travailler sur les domaines des boyards ont à endurer le joug du système féodal: l'oppression et la spoliation.

L'éloge de la profession d'instituteur est assurément justifié. Néanmoins, dans les conditions du régime bourgeois-agrarien, cet éloge ne pouvait équitablement s'adresser sans distinction à la totalité des instituteurs, dont certains servaient à cette époque — à leur insu bien souvent, sciemment parfois — les intérêts des classes exploiteuses.

---

* Une traduction de son roman *Vers l'avenir* a paru dans le No 2/1961 de la *Revue Roumaine*

Şerban Nedelco s'attache à démontrer que les instituteurs ne formaient pas en ce temps-là un monde unitaire, mais un milieu en proie aux contradictions, reflétant les antagonismes de classe du monde rural. Souvent différenciés par leur situation matérielle, ils différaient encore, s'affrontaient même, en fonction de leur horizon idéologique, des vues de classe adoptées par eux: les uns du côté des masses laborieuses, les autres du côté des possédants des villes et des campagnes.

L'action du roman commence au moment de l'accession au pouvoir du mouvement légionnaire * (automne 1940), se poursuit pendant la guerre criminelle contre l'Union Soviétique et s'achève à la chute du régime d'Antonesco, renversé par l'insurrection armée victorieuse du 23 août 1944.

L'instituteur Vasile Nisipaş, homme énergique et animé de sentiments démocratiques sur qui la théorie de l'« apostolat » continue d'exercer une certaine influence, prend une attitude résolue contre le fascisme et la guerre antisoviétique. Il s'enrôle dans la résistance, mais son esprit anarchique et le désir de poser en héros l'entraînent à commettre des fautes graves: il entreprend des actions irréfléchies et néglige de rechercher l'appui des masses paysannes. Son ami, l'instituteur communiste Mircea Coman, est plus averti et voit plus loin. Il ne se livre pas, comme Nisipaş à des actions spectaculaires, mais celles qu'il entreprend ou auxquelles il prend part en soldat discipliné du Parti, sont autrement efficaces; pour les mener à bonne fin, il sait y entraîner les masses.

Par contre, le directeur de l'école, G. Diaconu Butoi-Gol qui, pour en imposer, s'exprime en un charabia prétentieux, est au village l'un des piliers du régime bourgeois-agrarien. Il fait parade de patriotisme et se pavane dans son uniforme de commandant, mais quand son régiment est envoyé sur le front, il s'arrange pour se faire affecter à un service d'arrière où il participe au pillage de la population des territoires soviétiques occupés passagèrement. De retour au village, il dénonce aux autorités fascistes ses collègues démocrates, joue le rôle infâme de provocateur, organise des fêtes et tient des conférences en l'honneur du régime d'Antonesco. En bon caméléon, il pose en démocrate après la Libération.

C'est à la même espèce qu'appartient Leonida Ciobanu, homme d'une nullité patente qui s'est enrôlé dans le mouvement légionnaire avec l'espoir d'obtenir ainsi sans peine son diplôme d'instituteur et d'être nommé directeur de l'école, — un piètre individu et un lâche, qui sur le front ne sait faire preuve de bravoure que lorsqu'il s'agit de torturer et d'assassiner des innocents.

L'institutrice Adina Condrea est fort consciencieuse professionnellement et n'est pas dépourvue de courage et d'énergie dans l'adversité, mais son horizon est étroit; elle est l'esclave de préjugés et de conventions que favorisent le conformisme de ses conceptions sociales et politiques, ce qui la rend incapable de comprendre Mircea Coman, qu'elle aime. Tout aussi conformiste est sa collègue Ioana Nisipaş, la femme de l'instituteur Vasile Nisipaş, laquelle conseille à son mari de pactiser avec les légionnaires à l'exemple de Butoi-Gol et qui, tandis que son mari, blessé sur le front, gît sur un lit d'hôpital, ne se fera pas scrupule d'avoir une liaison avec un grand propriétaire terrien.

On ne saurait certes admirer dans la même mesure les deux instituteurs Nisipaş et Coman. Quant à un Butoi-Gol et à un Ciobanu, ils ne sont dignes que de mépris et de dégoût. Telle est la réplique de Şerban Nedelco à l'éloge non-différencié que le livre de Cezar Petresco prétendait faire de l'instituteur comme tel.

En réfutant la thèse de l'« apostolat » dont il révèle la vanité et la naïveté, le roman *Les Instituteurs* nous fournit en même temps de nouveaux et intéressants témoignages sur le mouvement de résistance du peuple roumain contre le fascisme, et sur la lutte de ses forces les plus avancées pour une vie lumineuse, libre de toute oppression et humiliation.

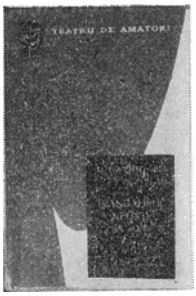
Eugen Luca

---

* Mouvement fasciste de la Roumanie bourgeoise-agrarienne

MIHAIL DAVIDOGLU: **La Rose noire**

(Editions Littéraires, Collection du Théâtre d'Amateurs)



La Rose noire est une pièce écrite pour les équipes théâtrales d'amateurs, sans que ceci implique pour autant une discrimination qualitative. Les exigences fondamentales sont les mêmes et, en plus, la concentration obligatoire — la pièce n'a qu'un acte — impose au dramaturge d'exprimer le plus de choses possible et le mieux possible, avec une grande économie de moyens.

L'auteur des *Mineurs*, du *Géant de la plaine*, de la *Citadelle du feu*, pièces en 3 actes qui remportèrent un succès mérité sur nos scènes, n'a pas démenti, dans *La Rose noire*, sa passion de l'actualité. Sa nouvelle pièce débat une idée particulièrement intéressante: celle de la responsabilité du groupe envers l'individu.

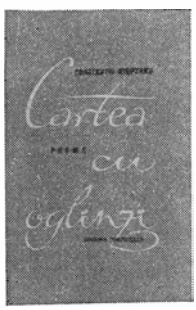
Le refus du maître-fondeur Postole de suivre un cours de spécialisation découle d'une mentalité rétrograde et routinière, et prouve qu'en dépit de ses succès professionnels, Postole demeure tributaire d'une conception étroite, réfractaire aux procédés scientifiques de la technique moderne. Ce qui attend Postole, dépassé par ses camarades, est aisé à prévoir, inévitable: il gaspillera stupidement des dons remarquables et une énergie créatrice réelle. Le sentiment de sa responsabilité envers son ami poussera le fondeur Ponoran, et, avec lui, les autres compagnons de travail de Postole, à trouver des moyens de persuasion tablant sur le fond positif du héros.

Tel est le schéma du conflit captivant de la pièce, où se confrontent des caractères scrutés d'un œil pénétrant. La fermeté et l'intransigeance de Ponoran s'allient à une sensibilité et à une délicatesse d'âme exceptionnelles; ce passionné de la technique considère et comprend la vie avec des candeurs de poète, ce qui n'exclut nullement chez lui un sens aigu de la réalité. Postole est d'un caractère plus labile. Intelligent et orgueilleux, mais influençable, il ne sait pas toujours résister aux tentations. Nous suivrons les phases successives de son évolution, avec un intérêt que justifie l'art avec lequel l'auteur nous fait pénétrer dans les replis de cette âme dont il surprend les nuances intimes. Les héros de la pièce ne sont pas des concepts abstraits mis au service d'intentions moralisatrices, mais des êtres qui vivent et agissent en vertu d'une individualité bien précisée, et c'est là ce qui leur confère leur valeur généralisatrice. Aussi le conflit se déroule-t-il selon une logique intrinsèque qui est celle de notre réalité nouvelle, dont l'auteur a su détacher un aspect significatif.

Modest Morariu

CONSTANTIN NISIPEANU: **Le Livre aux miroirs**

(Editions de la Jeunesse)



Cette plaquette, qui réunit des vers écrits au long d'une vingtaine d'années, témoigne de l'effort persévérant du poète, autrefois tributaire du stérile individualisme surréaliste, pour s'imprégner du tumulte des nouvelles réalités révolutionnaires de notre pays, du souffle ardent de l'enthousiasme qui anime, dans sa lutte pour le socialisme et la paix, un peuple libéré.

C'est à cette source que puise son inspiration Constantin Nisipeanu, qui se propose d'être l'« écho sonore » des attitudes et des sentiments spécifiques de ses contemporains plutôt que le poète de tel aspect ou moment particulier de la réalité immédiate. Qu'il ressuscite les années de lutte clandestine des communistes, ou nous emmène sur les grands chantiers socialistes, il s'attache constam-

ment à dégager les hautes significations humaines et morales, dans la pureté desquelles il découvre une émotion artistique réelle et communicative. La mâle beauté des idéaux révolutionnaires trouve une expression directe et subtile dans le *Poème simple*, qui rappelle par endroits la facture sans artifices préconisée par Eluard. Prenant à tâche d'évoquer l'élan constructif, l'amour de la paix, les sentiments de solidarité de notre peuple à l'égard des peuples encore asservis au colonialisme, le poète sait éveiller nos sentiments et nous faire vibrer par des moyens directs, sans jamais surcharger ses vers, affranchis le plus souvent des rigueurs de la rime et du rythme, et qu'anime seul le rythme intérieur qui leur imprime, à des degrés divers, leur énergie. Dans cette tendance de simplification du langage, louable en elle-même et réagissant contre les procédés poétiques faciles et un académisme desséché, Nisipeanu se laisse parfois aller à une transcription rudimentaire de ses impressions et de sa pensée, privant par là ses vers de leur puissance émotive. Le danger qui le guette est la rhétorique, dont il ne sait point toujours se garder.

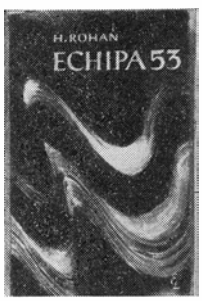
Le plus souvent, la crainte de « poétiser » lui inspire une sorte de stylisation intéressante et suggestive lorsque le poète se propose de « refléter » — selon son propre terme — les mouvements d'un cœur amoureux, moins efficace néanmoins lorsqu'il aborde les grands sentiments engendrés par la révolution, qui demandent plus de vigueur, un dynamisme intense et un clavier complet.

La lyre de Nisipeanu est plus apte à chanter discrètement, en sourdine, la mélodie de notre temps, les échos intimes qu'éveillent en nous les sentiments et idées socialistes. Les pièces qui répondent à ces dons du poète sont les plus réussies et donnent la note dominante du livre, qui demeure un témoignage précieux et significatif de la variété et du potentiel créateur de notre littérature.

Geo Şerban

H. ROHAN: **L'équipe 53**

(Editions Littéraires)



Le jeune écrivain H. Rohan en est à ses premiers volumes. Les lecteurs, et plus particulièrement ceux qui ne connaissent pas suffisamment les immenses réalisations de la Roumanie actuelle, consulteront avec profit ce volume de reportages qui leur apportera d'utiles informations sur des données essentielles.

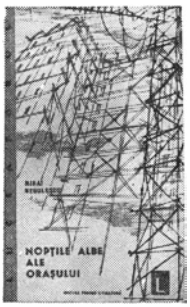
H. Rohan est avant tout reporter, et de ce fait un infatigable voyageur, curieux de tout ce qui se passe autour de lui. Cette curiosité est à l'origine de l'enthousiasme qui anime son livre. L'auteur est heureux de nous apprendre, par exemple, qu'une ville patriarcale comme Bîrlad, jadis ensevelie sous la poussière et la routine, fabrique aujourd'hui des roulements; que des régions naguère encore réputées pour leur pauvreté sont aujourd'hui d'importants bassins pétrolifères, que le pays de l'araire de bois et de la plus grande mortalité infantile (ce que nous étions jusqu'à la fin de la dernière guerre) dispose aujourd'hui de réacteurs atomiques et exporte des médicaments fort appréciés.

Les derricks, les routes asphaltées, les vastes immeubles de logements ouvriers, les trolleybus, sont des éléments de civilisation que l'on ne rencontrait qu'isolément dans l'ancienne Roumanie. Même dans l'industrie sidérurgique et dans celle du verre, héritières d'une longue tradition, le contraste est énorme entre le passé et le présent.

H. Rohan recourt à d'ingénieux procédés qui mettent en pleine lumière ces réalités significatives et attestent en même temps le talent de l'auteur.

A. Săndulesco

MIHAI NEGULESCO: **Les nuits blanches de a ville**
(Editions Littéraires)



Dans ce premier volume de vers Mihai Negulesco vogue sur les ondes de la poésie avec tout l'enthousiasme d'un poète plus proche de l'adolescence que de la maturité. Toute sa poésie est sous le signe de la jeunesse, et cela au point que, par une fausse gêne, le poète cède parfois à la tentation de se composer une attitude au-dessus de son âge, essayant d'adopter un ton froid et impassible, un calme distant et sévère à l'égard de toutes choses. Mais cet effort trahit ses intentions sans réussir à nous donner le change et à dissimuler une délicate vibration affective, la spontanéité des impressions, une âme aux mouvements prompts et souples. C'est par ces qualités d'ailleurs que se distingue à l'heure actuelle la poésie de Mihai Negulesco, et nullement par le « masque mûr » dont il s'affuble parfois, par une dépréciation injustifiée des vertus lyriques de son juvénile élan.

Ce qui est tonique et contagieux dans la poésie de Negulesco, c'est l'enthousiasme, la joie ingénue dont débordent ses vers au contact de la vie bouillonnante. Les sources de ses émotions sont variées, allant de la vision du futur foyer qu'il devine derrière les échafaudages d'un chantier d'immeubles d'habitation, à la contemplation du jeu changeant d'ombres et de lumières qui fait le charme d'un paysage à certaines heures du jour. Au nombre des meilleures pièces du volume nous citerons les « stances citadines », où frémit le dynamisme spécifique de la cité socialiste, où bat le pouls de l'effort créateur qu'embellit la satisfaction des rêves réalisés. La ville oppressante de jadis, la « ville tentaculaire » de Verhaeren a fait place à la ville des énergies libérées, des certitudes et des joies unanimes, et qui nous apparaît baignée en permanence d'une clarté symbolique.

C'est la lumière encore qui inonde généreusement les paysages du jeune poète. Vu par lui, le Delta du Danube est une réverbération de couleurs se déployant dans la vive clarté du jour. Et s'il arrive parfois qu'à force de lumière les contrastes s'estompent, que les nuances se mêlent et se confondent, le tableau n'en reste pas moins dominé par le sentiment de la stabilité et de la fermeté grâce à l'image de présences humaines actives. La silhouette de l'homme créateur domine les paysages de Negulesco et c'est elle qui, au fond, leur confère leur charme. Par contre, chaque fois qu'il se laisse tenter par la description du cadre en soi, sans en déchiffrer les significations humaines, le poète tombe dans le chromo de carte postale illustrée, malgré de vains efforts pour l'éviter par des images « élégantes » mais inconsistantes.

Alliant un lyrisme discret et pondéré à la méditation scrutatrice, Mihai Negulesco est encore à la recherche d'une formule artistique propre. Il ne connaît pas suffisamment la portée de son arc, et c'est pourquoi il lui arrive encore de ne pas atteindre le but visé. Son désir même de paraître plus mûr qu'il n'est atteste son défaut d'expérience. La pratique de la poésie et, parallèlement, une connaissance féconde de la vie contemporaine, fourniront sans doute à ses œuvres futures toute la substance nécessaire. La garantie de cet accomplissement se trouve d'ores et déjà inscrite dans sa poésie actuelle, où passe le souffle d'un romantisme conscient du chemin qui conduit au zénith:

D'un élan juvénile
nous nous arrachons à nous-mêmes,
à la carcasse d'ombre du soir bleu,
pour que se lève et brille
par delà l'horizon et par delà les ans
la souple flamme de nos rêves.

G. Ş.

Arts

AUREL JIQUIDE, UN CARAGIALE DU DESSIN ROUMAIN (1896-1962)

Figure éminemment représentative du réalisme critique, Aurel Jiquide fut, durant les trente dernières années, l'un des plus expressifs créateurs de dessins et caricatures politiques.

Fils de Constantin Jiquide, caricaturiste fort populaire de la fin du XIXe siècle (m. 1899), Aurel Jiquide est né en 1896, à Bucarest, où il fit ses études secondaires et suivit pendant un an, comme auditeur libre, les cours de l'Ecole des Beaux-Arts. Il voyagea de 1919 à 1920, séjournant à Rome d'abord, puis à Paris, où il fréquenta pendant une année, toujours en qualité d'auditeur, l'Ecole des Beaux-Arts. Il ne fit jamais d'études artistiques suivies et sa formation fut plutôt celle d'un autodidacte.

Continuateur des traditions militantes de l'art graphique roumain, l'artiste se sent attiré par la satire sociale. S'inspirant des comédies du grand écrivain réaliste roumain Ion Luca Caragiale, Jiquide affirma bientôt ses tendances protestataires dans une large série de dessins satiriques, illustrant les idées du théâtre de Caragiale et en croquant les personnages. En 1940 il réunit en deux albums, *Une lettre perdue* et *Une nuit orageuse* les plus caractéristiques des dessins que lui avaient inspirés les comédies du même nom du grand écrivain. Peu après, Jiquide fit paraître un nouvel album satirique, *Les Petites Annonces*, où il s'attaquait de façon plus directe à des thèmes contemporains. Ces œuvres inauguraient la première étape importante de la création de l'artiste.

✧

Le dessin politique des années 1930—1940 marqua d'une manière générale une période de remarquable essor dans l'histoire de l'art roumain. A la veille de la seconde guerre mondiale, la situation de la Roumanie se caractérisait, d'un côté par la crise

économique, l'intensification démesurée de l'exploitation du prolétariat et l'appauvrissement de larges couches sociales, et de l'autre par le fascisme et la préparation de la guerre antisoviétique, principales « solutions » impérialistes pour sortir de la crise.

A. Jiquide: *Apprentis*

L'exacerbation particulièrement intense de la lutte de classe, l'ampleur des luttes politiques en général et tout particulièrement du mouvement antifasciste dont la classe ouvrière guidée par le Parti Communiste Roumain avait pris la tête, la vague de grèves enfin qui atteignit son point culminant avec les luttes héroïques des cheminots et

A. Jiquidi: *Lecture*

des travailleurs du pétrole, sont autant d'éléments qui se sont reflétés avec vigueur dans l'art graphique de l'époque.

Dans la presse communiste illégale aussi bien que dans la presse légale de gauche, dans des journaux et des périodiques tels que *Cuvîntul Liber* (« La Libre Parole »),

Şantier (« Chantier »), *Bluze albastre* (« Les Bourgerons bleus »), *Clopotul* (« La Cloche »), *Stînga* (« La Gauche »), le pamphlet politique vivait à la fois par la lettre imprimée et par le dessin. Des graphistes de valeur comme Nicolae Cristea, Perahim, Vasile Cazar, Bărbulesco B'Arg, Vasile Dobrian, Aurel Mărculesco, G. Labin, I. Ross, et Nina Arbore, affirmaient par leurs œuvres la position révolutionnaire de la classe ouvrière et l'opinion des milieux progressistes de Roumanie.

Parmi ces artistes, Aurel Jiquide occupe une place à part. Ses dessins de ces années, d'une verve étincelante et caustique, eurent un retentissement considérable. S'attaquant aux problèmes les plus divers d'une époque agitée — époque de conflits aigus et d'aspirations audacieuses mais aussi d'imposture et de mystification démagogique — créant de véritables types tels l'agent électoral, le percepteur, etc., avec un humour spécifiquement autochtone, Jiquide est entré dans l'histoire de l'art graphique roumain. Cet humour est présent dans ses dessins résolument satiriques tels que *La solution des problèmes*, *Devant les urnes* (parus, comme la plupart de ses dessins de cette époque, dans le *Cuvîntul Liber)*, aussi bien que dans ceux où l'artiste dénonce avec une amère ironie la vie de misère du peuple *(Le futur chômeur*, *Le monde où tout s'achève par un cierge*, etc.) Mais Jiquide avait encore d'autres flèches dans son carquois, il reste tout aussi expressif et vrai lorsqu'il fait vibrer des cordes émotionnelles graves, comme dans *Nous voulons la Paix*, *Les Apprentis*, *L'Internationale* et *Les Gardes de fer ont passé là.*

L'art graphique antifasciste international et tout particulièrement celui de l'artiste allemand Georg Grosz, ont exercé une influence marquée sur la conception générale et les moyens d'expression de Jiquide. Ces influences n'altérèrent point pourtant l'originalité de l'artiste roumain; elles contribuèrent au contraire à aiguiser son langage graphique: sa ligne devint plus sensible, plus vibrante, tout en demeurant ferme et nette, la succession, rythmée avec intelligence et expressivité, des taches de blanc et de noir, devint plus évocatrice.

La libération de la Roumanie, le 23 août 1944, marqua pour Aurel Jiquide le début de la dernière et la plus féconde période de sa carrière. Les genres qu'il aborde sont désormais beaucoup plus variés, ses moyens d'expression gagnent en ampleur et en profondeur. Au cours des quinze dernières années l'artiste a été constamment présent dans la presse, les expositions et d'autres manifestations artistiques, tant en Roumanie qu'à l'étranger. Des caricatures, des dessins satiriques où reparaissent parfois certains de ses anciens types *(Le vieux Rică Venturiano* ou *Tipătesco à la Foire aux Puces)*, des illustrations remarquables comme celles qu'il fit pour *Nicoară Fer-à-Cheval* de Mihail Sadoveanu et les *Souvenirs* de Ion Creangă, et jusqu'à de dramatiques compositions inspirées par les luttes de la classe ouvrière *(13 décembre 1918)*, témoignent de l'élan créateur de Jiquide et du remarquable niveau qu'il avait atteint dans les années qui précédèrent sa mort, survenue à un âge où un artiste est encore en droit de se considérer jeune.

Aurel Jiquide demeurera l'une des personnalités les plus lumineuses et les plus riches de l'histoire de l'art graphique roumain.

Paul Constantin

L'EXPOSITION OCTAVIAN ANGHELUȚĂ

Peintre d'une activité prodigieuse s'étendant sur une période de quarante années et qu'alimentent de perpétuelles recherches, Octavian Angheluță est l'un des artistes qui ont enrichi la peinture roumaine contemporaine de compositions et de paysages s'inspirant de la vie des grandes usines sidérurgiques de Resitza et de Hunedoara. L'exposition actuelle, ouverte dans la nouvelle et vaste salle du Fonds Plastique de Bucarest, se distingue des précédentes en ce qu'elle est axée sur le portrait — du croquis au crayon jusqu'à la peinture à l'huile — traité en des manières d'une étonnante diversité.

L'écrivain Eugen Jebeleanu vu par O. Angheluță

Au portrait « psychologique », marquant l'accord entre l'expression et le caractère, l'artiste a ajouté le portrait-charge, à l'huile, qu'il sait rendre avec esprit et humour.

Ses modèles sont des peintres, des sculpteurs, des dessinateurs, des poètes, des critiques d'art connus. Octavian Angheluță les a étudiés des années durant, tant dans leur structure, dans leurs réactions physionomiques, que sous le rapport du caractère. Hypertrophiant, jusqu'au grotesque parfois, le trait dominant de ses modèles, il va jusqu'à user lui-même des couleurs et des tons préférés des peintres dont il fixe les traits sur la toile.

Le portrait du peintre Corneliu Baba déambulant dans la rue une sacoche au bout du bras, est une incontestable réussite du genre et sans doute le meilleur de la suite de 35 portraits-charges exposés. Le regard oblique, vaguement soupçonneux la silhouette qui se distingue par l'élégance de la ligne vestimentaire suggèrent, avec une amicale ironie, le type d'un original. Le coloris est fait des tons dont Baba use par prédilection dans ses toiles, les ocres, les gris, les bruns subtilement nuancés, soutenus par la densité et le sombre éclat du noir.

Cette même manière, avec une malicieuse exagération des traits caractéristiques, se retrouve dans les autres portraits, y compris ceux du peintre et de sa femme. Les portraits du sculpteur Boris Caragea et des critiques d'art Eugen Schileru, Radu Bogdan et Petre Comarnesco sont à notre avis les plus expressifs et les plus fidèles à la psychologie des modèles. Ainsi, dans celui d'Eugen Schileru les tons transparents, gris et verts, le jeu géométrique des lignes, suggèrent admirablement la subtilité et la finesse d'analyse du critique.

Angheluță a complété cette fresque de portraits-charges à l'huile par une série de crayons, de dessins à la plume et de sépias, au nombre desquels nous signalerons

en particulier, pour la sûreté et la verve du trait, pour la profondeur de l'investigation psychologique, les portraits de l'académicien G. Opresco, du sculpteur Ion Jalea, du peintre Al. Ciucurenco, du dessinateur Ivancenco et de l'acteur Ion Finteşteanu.

Tous ces portraits, — toiles ou dessins — constituent la nouveauté, le « clou » de l'exposition et, à côté des tableaux traitant les thèmes accoutumés de l'artiste, forment en quelque sorte une seconde exposition.

✧

Les compositions de genre, moins nombreuses, évoquent des scènes de travail et de la vie quotidienne, pleines de vérité, et qui révèlent la chaude sympathie de l'artiste pour tout ce qui est nouveau dans notre société. La vaste composition des *Ouvriers à table* attire par sa mise en page originale. Bien que n'ayant pas le fini des œuvres antérieures du même genre, l'œuvre résoud avec bonheur de délicats problèmes d'équilibre, d'éclairage et d'harmonie chromatique.

Le portrait de femme intitulé *Lecture* n'est pas moins remarquable. Ici la stylisation de la physionomie et des mains, le coloris, — heureux accord entre le noir de la robe et le rose pâle à reflets mauves du visage et des mains, — le relief et l'expression concentrée de la femme absorbée dans sa lecture, tout cela donne la mesure des ressources exceptionnelles de l'artiste.

Parmi les portraits « de genre » signalons également une *Maternité* où l'expression de paix profonde de la femme se trouve soulignée par l'opulence de la robe d'un coloris exubérant. D'une manière générale on remarque, dans les portraits de ce style, l'attention accordée au chromatisme des attributs vestimentaires; c'est le cas notamment pour les portraits de deux jeunes femmes intitulés *Figures*, comme pour celui de la *Paysanne collectiviste*. L'effet du regard d'acier de cette dernière ou des yeux pénétrants de l'une des deux *Figures* est presque égalé par le brio chromatique, aux effets surprenants, des vêtements. Ceux-ci, chez la *Paysanne collectiviste* de Dobroudja, à la tête enveloppée d'un fichu noir, ont des couleurs acides. Le réalisme de la vision est amplifié et renforcé par le soin que met l'artiste à découvrir la beauté dans les attitudes et les gestes les plus habituels, dans la noble physionomie de ses modèles. Il s'attache, en effet, à déchiffrer l'élément original de chaque « sujet » et à le transposer en un coloris plein de fraîcheur, en un dessin ferme accusant l'esprit, l'âme de son personnage.

Des natures mortes et des paysages complètent cette seconde partie de l'exposition. Les paysages évoquent pour la plupart les sites pittoresques ainsi que les nouveaux aspects du port danubien de Tulcea. Octavian Angheluţă est passé maître dans l'art de suggérer à l'aide d'un simple détail l'atmosphère spécifique de tel coin de la nature. Dans *Vieilles maisons de Tulcea*, pour situer la localité, le peintre place au premier plan d'une rue déserte un jeune couple, dont l'homme porte l'uniforme de marin. Nul autre élément du paysage n'évoque le voisinage du port, et le couple anime l'image de la vieille rue.

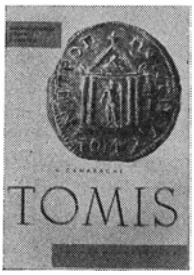
L'inédit et la diversité de la centaine d'œuvres exposées ont suscité l'intérêt et l'admiration de quelques milliers de visiteurs.

Dumitru Danco

LIVRES D'ARCHÉOLOGIE

V. CANARACHE: **Tomes**

(Méridiens Editions)

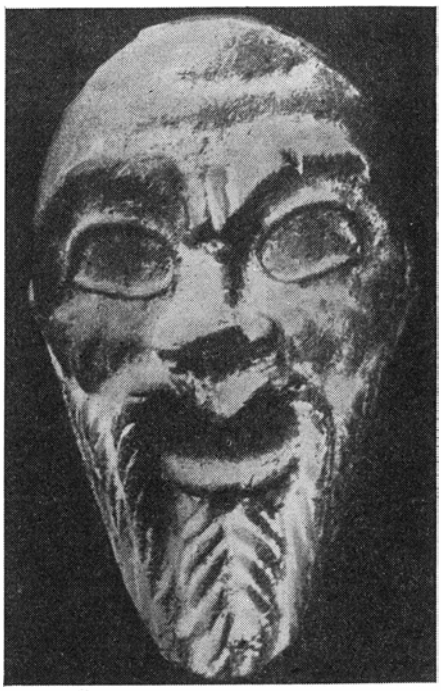


Tous ceux qui ont eu l'occasion de visiter ces dernières années le littoral roumain de la mer Noire n'ont pas manqué de noter que deux aspects s'y trouvent étroitement mêlés: d'une part les édifices massifs et modernes des maisons de repos, des sanatoriums et des hôtels où le béton s'allie au verre et aux matières plastiques, d'autre part d'innombrables chantiers archéologiques qui mettent au jour les vestiges de ce que fut la vie de ces contrées, voici deux mille ans. A cela rien de contradictoire en somme. L'archéologie est l'une des sciences qui n'ont pu atteindre leur plein épanouissement en Roumanie que sous le régime de démocratie populaire, et l'ouvrage dont nous voulons parler, la *Tomes* de V. Canarache, est lui-même un reflet de cette situation. Les efforts que déployèrent jadis de remarquables archéologues tels que Vasile Pîrvan se heurtaient à l'étroitesse d'esprit et à l'opposition systématique des milieux officiels, hostiles à des investissements « non-rentables ».

La Dobroudja, qu'il y a cent ans des voyageurs nommaient déjà « un imposant musée d'histoire en plein air», la Dobroudja, est aujourd'hui un véritable trésor pour les archéologues roumains. Le musée régional de Constantza réserve aux visiteurs les plus grandes surprises. Les archéologues professionnels et les étudiants ne sont d'ailleurs pas les seuls à contribuer à l'augmentation de ces trésors historiques. Les paysans collectivistes découvrent, plus d'une fois, en labourant leurs champs, les vestiges d'un lointain passé, et les constructeurs des nouveaux pâtés d'immeubles de la ville n'ont-ils pas été les premiers à mettre au jour la magnifique mosaïque de Constantza, orgueil de notre archéologie?

Motifs ornementaux de la partie centrale de la mosaïque découverte à Constantza

Tomes fut fondée durant la seconde moitié du VIe siècle avant notre ère par des colons grecs venus de Milet. Les récentes recherches des spécialistes de la section d'archéologie « Vasile Pârvan » de Constantza, effectuées sous la direction de V. Canarache, ont réussi à reconstituer d'éloquente façon l'ensemble de la vie de l'antique cité, et à mieux nous faire connaître le passé de ces lieux où Ovide écrivit ses *Tristes* et ses *Pontiques*. Ils nous permettent de suivre l'évolution de Tomes, simple comptoir commercial devenu ville autonome, finalement conquise par les Romains et en butte aux attaques incessantes de différentes peuplades scythiques. Tomes ne revit pas d'ailleurs qu'au musée régional de Constantza ou dans les ouvrages qui lui ont été consacrés, parmi lesquels celui de V. Canarache tient une place de choix. Elle revit d'une manière bien plus concrète dans les rues modernes de Constantza, où l'on rencontre par endroits, sur les boulevards, entre les nouveaux immeubles, sur telle place de la ville, les plaques indicatrices des archéologues, annonçant de nouvelles fouilles. Des tronçons de l'ancien mur d'enceinte, le « mur des bouchers » découvert par V. Pârvan et où les travaux ont été repris, la grande mosaïque en six couleurs, de nombreux vestiges de Tomes revoient ainsi le jour, après des siècles ou des millénaire, et voisinent avec les plus récents édifices d'aujourd'hui.



Masque d'acteur tragique de la fin de l'époque hellénistique

Près des chantiers de construction utilisant des éléments préfabriqués, subsistent encore les antiques fours à briques ou à verre où peinèrent les artisans romains et les esclaves. Non loin du nouveau port de Tomes, ainsi nommé en mémoire d'un lointain passé, paraissent les vestiges de l'ancien port grec.

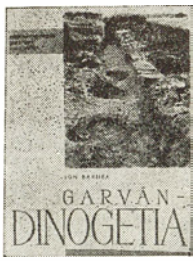
Et ces incomparables richesses archéologiques ne cessent de s'accroître grâce au labeur des spécialistes et de tous les travailleurs.

Le livre de V. Canarache a le grand mérite d'avoir procédé à un classement méthodique de tout ce que l'on connaît actuellement de l'antique Tomes, cela sous une forme succinte et tout en se maintenant à un niveau scientifique élevé, bien qu'il ne s'adresse pas aux spécialistes. Sa lecture nous offre de nombreux sujets de méditation et nous inspire le désir de visiter ces lieux où abondent les vestiges de la vieille Tomes, l'actuelle Constantza. La cité au centre de laquelle se dresse la statue d'Ovide devient ainsi une ville où la jeunesse a triomphé des millénaires et qui sait mettre en valeur son passé, précisément parce que les hommes d'aujourd'hui tournent leurs regards vers l'avenir.

Mihail Andrei

ION BARNEA : **Garvăn — Dinogetia**

(Méridiens Editions)



Auteur de nombreuses études sur la culture matérielle du lointain passé de la Dobroudja, Ion Barnea présente dans son nouvel ouvrage *Garvăn-Dinogetia* (paru dans la collection des « Monuments de notre patrie ») une synthèse des résultats donnés par les fouilles en cours sur le chantier de Dinogetia, où une équipe d'archéologues travaille à mettre au jour les vestiges de l'ancienne place forte romaine de ce nom.

Bâtie sur une île rocheuse à 8 km environ du port danubien de Galatz, et à proximité du village de Garvăn, Dinogetia faisait partie d'un système fortifié de défense, construit par les Romains au début du premier millénaire de notre ère, sur ce point de leur frontière orientale, et qui englobait en outre la place forte d'*Arrubium* (proche de la ville actuelle de Măcin) et la puissante *Noviodunum* (à l'est du port actuel d'Isaccea).

L'existence de Dinogetia est attestée au IIe siècle par la mention qu'en fait Ptolémée dans sa *Géographie*.

On retrouve son nom dans deux documents du IIIe et du IVe siècle, l'*Itinerarium Antonini* et la *Notitia Dignitatum*, et l'on sait que la ville a subsisté jusqu'à la fin du VIe siècle. Après cette date, l'histoire n'en fait plus mention pendant près de quatre cents ans, jusqu'au Xe — XIIe siècle environ, où Dinogetia figure alors comme un habitat de la haute féodalité.

Bien que son emplacement ait été identifié dès le XIXe siècle, les premières fouilles poussées ne furent entreprises qu'en 1939 par l'archéologue Gheorghe Ştefan. Après une longue interruption elles furent reprises en 1949, sur l'initiative de l'Académie de la R. P. Roumaine qui, avec le concours du Musée National d'Antiquités et de l'Institut d'Archéologie, inaugura une campagne de fouilles méthodiques pour la mise au jour des vestiges de Dinogetia. Ce sont les résultats multiples, et d'une importance exceptionnelle, de ces travaux que l'on trouve exposés et analysés dans l'ouvrage d'Ion Barnea.

Les fouilles de Dinogetia ont révélé des traces d'habitat humain datant du premier âge du fer, du début de l'âge du bronze et de la période néolithique.

Le nom même de Dinogetia, ainsi qu'un certain nombre de témoignages matériels, attestent la présence, dans la ville bâtie par les Romains, d'une population autochtone géto-dace qui n'a pas quitté son territoire, continuant d'y vivre à côté des maîtres temporaires du pays.

Les recherches ont permis d'établir que la construction de la place forte de Dinogetia était due à sa position stratégique particulièrement favorable pour la surveillance de la frontière septentrionale de la Dobroudja. Constantin le Grand (306—337) accordait une importance considérable à cette place, et il en fut de même pour ses successeurs, qui y maintinrent jusqu'à la fin du VIe siècle de fortes garnisons, destinées à assurer la sécurité de la capitale de l'Empire d'Orient.

Plus tard, sous l'empereur byzantin Maurice (582 — 602), la place forte fut abandonnée. Cet abandon se produisit sans doute à l'époque des incursions des Slaves et des Avars, qui réussirent à affranchir la péninsule balkanique de la domination byzantine.

Dinogetia était entourée de remparts de près de 3 mètres d'épaisseur, garnis de 14 tours de défense. A l'intérieur de l'enceinte fortifiée les fouilles ont mis au jour une basilique romano-byzantine à 3 nefs, pavée de briques, ainsi que l'une des plus anciennes et des plus importantes constructions de la place, la maison du commandant *(praetorium)*, située au centre de la cité. Les rues, les bâtiments, des dépôts d'armes, des fosses à provisions de l'époque romaine, de l'époque byzantine ou féodale, sont autant d'éléments qui permettent de reconstituer la physionomie de l'antique Dinogetia.

Les recherches ont également réussi à reconstituer la vie de la population résidant à l'extérieur des murailles. Cette population s'adonnait surtout à l'agriculture, à l'élevage, à la pêche et à la chasse. Elle cultivait des céréales telles que le blé, le millet, le seigle et l'orge, dont on a retrouvé des grains carbonisés, et, en outre, le lin, le chanvre, les arbres fruitiers et la vigne. A l'époque féodale, les habitants pratiquaient également l'industrie de la poterie, comme en témoignent les vases de terre cuite mis au jour, lesquels sont tous du type dit « slave », en usage sur toute l'aire d'expansion des peuples slaves. Ils savaient aussi travailler la pierre et le bois, et c'est à Dinogetia qu'a été découverte la plus ancienne cuiller en bois de notre pays, datant, selon toutes probabilités, de la seconde moitié du XIe siècle.

Pièces byzantines du XIe siècle
1 — 6 bijoux
7 — 8 monnaies d'or
9 — 10 monnaies d'argent

Les monnaies à l'effigie de l'empereur Jean Tzimiscès (969—976) découvertes à Dinogetia permettent de conclure que la contrée fut réoccupée par Byzance après la retraite de Sviatoslav, le kneaz de Kiev. Les murailles de la cité étaient déjà entièrement détruites au XIIe siècle. A la suite de l'invasion des Ouzes, en 1065, et d'un incendie catastrophique, la population abandonna probablement la ville.

Connaissant à fond tous les documents existants ainsi que les résultats des recherches effectuées jusqu'à ce jour, étayant ses hypothèses sur les faits ou sur des déductions d'une logique rigoureuse, l'auteur présente dans cette monographie les données essentielles de l'histoire de Dinogetia. Le lecteur y trouvera des renseignements des plus intéressants touchant le passé de la Dobroudja, ainsi qu'un exposé des principales découvertes auxquelles ont abouti les récents travaux de nos archéologues.

D. D.

Visites en Roumanie

R. P. DE BULGARIE

A l'occasion de la première représentation à Bucarest, de sa pièce *Chaque soir d'automne*, le dramaturge bulgare Ivan Peïtchev a visité la R. P. Roumaine à la tête d'une délégation d'hommes de théâtre du pays voisin. Parlant à un rédacteur de l'agence roumaine de presse « Agerpres », Ivan Peïtchev s'est déclaré enchanté du jeu des acteurs du *Théâtre de l'Enfance et de la Jeunesse* sur la scène duquel avait eu lieu la présentation de sa pièce. Dans le cadre de cette même interview Iosif Grigorov, directeur du *Théâtre de la Jeunesse* de Sofia, a exprimé sa conviction que de tels échanges d'expérience et les relations étroites établies entre hommes de théâtre roumains et bulgares ne pouvaient que contribuer à enrichir l'art des deux pays. « En Bulgarie, a déclaré Iosif Grigorov, les pièces de Caragiale jouissent d'une grande popularité et parmi les œuvres dramatiques roumaines contemporaines l'*Agneau enragé* d'A. Baranga et *Les Journalistes* d'A.Mirodan sont particulièrement goûtées et applaudies par le public bulgare ».

« Pendant notre séjour en R. P. Roumaine, déclarait à son tour le metteur en scène Vili Tzankov, nous avons constamment admiré la passion dont font preuve dans leur labeur les acteurs roumains, ainsi que l'effort persévérant des metteurs en scène, soucieux de réaliser des spectacles en tous points remarquables ».

✧

Le violoniste Guéorgui Badev et le pianiste Nicolas Evrov ont prêté leur concours en qualité de solistes à un concert symphonique donné par la Philharmonie d'Etat « G. Dima » de Braşov.

✧

GRANDE-BRETAGNE

Au terme de son récent séjour en R. P. Roumaine, le dr. R. H. Osborne, maître de conférences à la chaire de géographie de l'Université de Nottingham, a fait la déclaration suivante à un rédacteur de l'agence roumaine « Agerpres »:

« Les contacts établis entre la section de géographie de l'Université de Nottingham et l'Institut de Géologie et de Géographie de l'Académie de la R. P. Roumaine ont été l'occasion d'un échange d'ouvrages de spécialité, de cartes géographiques et de revues périodiques. J'espère que ces contacts se multiplieront à l'avenir. L'étude de la géographie a atteint dans votre pays un niveau remarquable. Les géographes et géologues roumains ont élaboré ces temps derniers des ouvrages d'une haute valeur scientifique, tels que la *Monographie géographique de la R. P. Roumaine* en trois volumes, considérée à juste titre comme une réalisation de tout premier ordre».

✧

Dans le cadre du programme d'échanges culturels et scientifiques entre la R. P. Roumaine et la Grande-Bretagne, le dr. Peter Guy Cutlack Martin, membre du *Royal College of Surgeons* de Londres, a visité plusieurs hôpitaux et cliniques de Bucarest et de province et a eu des entrevues avec un certain nombre d'hommes de science roumains.

Au cours d'un entretien avec un rédacteur de l'agence roumaine « Agerpres », notre hôte a déclaré entre autres:

« J'ai constaté que l'assistance médicale dans les hôpitaux de Bucarest atteint un niveau mondial. L'équipement utilisé y est des plus modernes. Les installa-

tions de télévision montées dans les salles d'opération permettent à un grand nombre de médecins et d'étudiants de suivre le travail des chirurgiens. J'ai été heureux de pouvoir effectuer moi-même une opération de ma spécialité — la chirurgie vasculaire — dans la clinique du prof. dr. Făgărăşanu à l'hôpital « Dr. Carol Davila». J'ai été particulièrement impressionné par le niveau élevé de la science médicale roumaine.

Je suis persuadé que nous aurons encore d'innombrables occasions de nous rencontrer et de discuter utilement ensemble, pour notre profit mutuel et dans l'intérêt de la science».

✧

Le dr. R. L. Speaight, directeur des contacts culturels Est-Ouest au *Foreign Office*, et Mr. Kenneth R. Johnstone, directeur général-adjoint du *British Council*, ont été récemment les hôtes du Ministère des Affaires étrangères de la R. P. Roumaine.

Pendant leur séjour dans notre pays, le dr. R. L. Speaight et Mr. K. R. Johnstone ont eu des entrevues avec un certain nombre de personnalités de notre vie culturelle et ont visité différents institutions et objectifs culturels et artistiques de Bucarest et de Jassy. Au cours de leurs entrevues, nos hôtes ont examiné les perspectives des échanges culturels et scientifiques entre la R. P. Roumaine et la Grande-Bretagne.

SUÈDE

●●●●●

Le dr. Nanna Charlotta Svartz, professeur de médecine interne à l'Institut Karolinska de Stockholm, présidente d'honneur de la Société Internationale de Médecine Interne, a visité la R. P. Roumaine sur l'invitation de l'Académie de la R.P.R. Pendant son séjour dans notre pays, la savante suédoise a tenu plusieurs conférences du domaine de sa spécialité et s'est entretenue avec des hommes de science roumains. Dans une interview accordée à un rédacteur de l'agence « Agerpres», Mme Nanna Charlotta Svartz, a déclaré entre autres:

« Ma visite en Roumanie m'a particulièrement intéressée. Mes discussions avec les hommes de science roumains qu'il m'a été donné de rencontrer à l'occasion de différents congrès médicaux internationaux et tout particulièrement mes entretiens avec l'académicien Dr. N. G. Lupu, ainsi que l'échange d'expérience auquel nous procédons par l'envoi réciproque d'ouvrages médicaux, m'avaient déjà convaincue du haut niveau scientifique de l'école roumaine de médecine interne. Cette impression s'est trouvée pleinement confirmée dès le premier jour de ma visite en Roumanie. Les travaux scientifiques et pratiques de l'Institut de Médecine Interne de Bucarest et d'autres instituts de médecine de votre pays m'ont prouvé que l'on y travaille avec persévérance et avec d'excellents résultats. L'aspect nouveau sous lequel sont traités certains problèmes de médecine interne, les expériences nouvelles auxquelles on procède chez vous, notamment dans le domaine de la polyarthrite chronique évolutive, de certaines maladies de l'appareil respiratoire, du foie et du sang, m'ont particulièrement intéressée et ont été pour moi des plus instructifs. Les nombreux ouvrages de spécialité parus chez vous et dont j'emporte quelques-uns en Suède, sont une autre preuve du remarquable niveau de l'école médicale roumaine. L'équipement technique des cliniques de spécialité de Bucarest est excellent. J'ai également admiré l'organisation et l'orientation scientifique de l'Institut de Médecine Interne de Bucarest. L'Académie de la R.P.R. dispose d'ailleurs d'instituts spécialisés dans tous les domaines, où de nombreux chercheurs procèdent à des travaux scientifiques, parallèlement à leur activité pratique.»

SÉNÉGAL

●●●●●●●

La troupe du Ballet National du Sénégal a fait une tournée en R. P. Roumaine. Dans une conférence de presse tenue à Bucarest, Maurice Sonar Senghor, l'un des directeurs de la troupe, parlant de l'activité de cet ensemble artistique, a déclaré:

« Notre corps de ballet, formé en 1960, l'année où le Sénégal a conquis son indépendance, s'est proposé de faire connaître à l'étranger la culture sénégalaise. A cet effet nous avons composé un programme de chants et de danses folklori-

ques qui s'inspire des traditions de notre peuple, de son labeur et de sa vie, de la lutte pour la libération des peuples de l'Afrique de sous le joug colonialiste.

Danseuse sénégalaise vue par Mariana Pătrașco

R. S. TCHÉCOSLOVAQUE

Le chef d'orchestre Vaclav Smetacek a dirigé un concert de la Philharmonie d'Etat « Georges Enesco » de Bucarest. Figuraient au programme, en première audition: l'*Ouverture pour une comédie* de Jindrich Feld, œuvre lauréate du Concours jubilaire de l'Union des Compositeurs de la R. S. Tchécoslovaque, et le *Concerto pour violoncelle et orchestre* d'Alfred Mendelsohn, maître émérite ès-arts de la R.P.R., avec le concours du soliste Vladimir Orlov, artiste émérite de la R.P.R. Le concert s'est achevé par l'audition de la 5e *Symphonie, du Nouveau Monde*, d'Anton Dvorak.

✧

Cenek Mlcak, du Théâtre d'Opéra d'Ostrava, a interprété sur la scène du *Théâtre d'Etat* de Constantza, le rôle de Scarpia de *La Tosca* de Puccini.

✧

U.R.S.S.

Sur l'invitation de l'Union des Journalistes de la R. P. Roumaine, une délégation de journalistes soviétiques ayant à sa tête N. Sumilov, rédacteur du journal *Izvestia*, a visité un certain nombre de centres industriels, d'unités agricoles et d'institutions scientifiques et culturelles de notre pays. Au cours de leur visite, les journalistes soviétiques ont eu de nombreux entretiens avec les représentants de la presse roumaine.

✧

Au cours d'une tournée en R. P. Roumaine, le violoncelliste Daniel Chafran a donné une série de concerts à Cluj, Timişoara et Bucarest. Dans le cadre d'un récital donné à Bucarest, l'artiste soviétique a interprété des œuvres de Bach, Beethoven, Boccherini, Milhaud, Debussy et De Falla.

A l'occasion d'une interview accordée à un rédacteur de l'agence « Agerpres », Daniel Chafran a déclaré entre autres: « Ceci est ma cinquième visite en Roumanie et cette fois comme la première, j'ai été impressionné par l'admirable public roumain, fort exigeant mais très enthousiaste en même temps, et passionnément épris de la musique. Nul musicien ne saurait être indifférent à la qualité du public qui l'écoute et à la manière dont il apprécie son art. J'éprouve toujours un plaisir particulier à collaborer avec l'orchestre symphonique de la Philharmonie d'Etat «Georges Enesco», qui est un orchestre de haute classe».

✧

La danseuse Maïa Plisetzkaïa, artiste du Peuple de l'U.R.S.S., première soliste du Grand Théâtre Académique d'Etat de Moscou, a interprété aux côtés de Nicolas Fadeitchev, sur la scène de la salle du Palais de la R.P.R. de Bucarest, le rôle d'Odette et d'Odile du Ballet *Le Lac aux Cygnes* de Tchaïkovsky.

La grâce, la sensibilité, le tempérament exceptionnel et la technique accomplie de l'artiste soviétique ont conquis l'admiration du public bucarestois qui l'a applaudie avec enthousiasme.

✧

La basse Aléxeï Krivtchenia, artiste du Peuple de l'U.R.S.S. et soliste du Grand Théâtre Académique d'Etat de Moscou, a interprété au cours d'une tournée en R. P. Roumaine le rôle de Don Basilio du *Barbier de Séville* de

La basse Aléxeï Krivtchenia vue par Drag

Rossini, sur la scène du Théâtre d'Opéra et de Ballet de Bucarest, et celui du meunier dans la *Roussalka* de Dargomyjski, à l'Opéra d'Etat de Timişoara.

✧

L. I. Doubinovski, membre correspondant de l'Académie des Arts de l'U.R.S.S., maître émérite ès-arts de la R. S. S. Moldave et I. T. Bogdesko, artiste plasticien de la R. S. S. Moldave, ont assisté au vernissage de l'*Exposition de sculpture et d'arts graphiques de la R. S. S. Moldave*, ouverte récemment dans les salles des Galeries d'Art du Fonds Plastique de Bucarest.

✧

Le professeur V. S. Emelianov, membre correspondant de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., vice-président du Comité d'Etat pour l'utilisation de l'énergie nucléaire près le Conseil des Ministres de l'U.R.S.S., a souligné, à l'occasion d'une conversation avec un rédacteur de l'agence « Agerpres », les résultats féconds de la collaboration soviéto-roumaine pour l'utilisation de l'énergie nucléaire à des fins pacifiques.

« Au cours des sept années que compte notre collaboration — constatait le prof. V. S. Emelianov — la Roumanie a déployé une activité intense. Je voudrais mentionner avant tout la création d'un centre de recherches scientifiques dans le domaine de la physique nucléaire, que, sans exagération, bien des pays pourraient vous envier.

En second lieu, votre pays dispose d'une équipe d'hommes de science qui réussit à résoudre avec succès de nombreux problèmes de ce domaine. Je tiens à relever à cette occasion les mérites de mon vieil ami, l'académicien Horia Hulubei, et sa contribution personnelle aux efforts que déploient les hommes de science de Roumanie pour la solution des principaux problèmes que soulève l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire ».

R. P. HONGROISE

●●●●●●●●●●●●

Le Quatuor Weiner de Budapest a donné un concert dans la salle de l'Athénée de la R. P. Roumaine, à Bucarest. Le programme comprenait le *Quatuor en Do majeur, K. 465* de Mozart, le *Quatuor en Ré mineur* de Schubert et le *Quatuor No. 1 op. 7* de Béla Bartok.

Imprimé à l'Entreprise Polygraphique No 4, 133—135, Calea Şerban Vodă, Bucarest